This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06740630 0

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FRÈDERIC II.

TOME III.

[illegible]

ŒUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

HISTOIRE

DE

LA GUERRE DE SEPT ANS.

TOME I.

Amsterdam, 1789.

AVANT-PROPOS.

J'Avois tracé le tableau des deux guerres que nous avons faites en Siléſie & en Bohème ; c'étoit l'ouvrage d'un jeune homme, & la ſuite de cette démangeaiſon d'écrire qui, en Europe, eſt devenue une eſpèce de maladie épidémique. Depuis la paix de 1746 j'avois renoncé à l'hiſtoire, parce que des intrigues politiques, ſi elles ne mènent à rien, ne méritent pas plus de conſidération que des tracaſſeries de ſociété ; & quelques détails ſur l'adminiſtration intérieure d'un état ne fourniſſent pas une matière ſuffiſante à l'hiſtoire. La guerre qui ſurvint en 1756, me fit changer de ſentiment ; elle avoit été préparée avec tant d'art & d'artifice ; le nombre des ennemis qui nous la firent, étoit ſi ſupérieur aux forces pruſſiennes, qu'un ſujet auſſi important ne me parut pas indigne d'être tranſmis à la poſtérité. Pour cet effet, à la fin de chaque campagne je dreſſai des mémoires ſur les événemens qu'elle avoit produits & dont j'avois le ſouvenir tout récent ; mais ces

d'abord. On eſt ſouvent contraint de prendre des poſitions au haſard, faute de connoître les bonnes, qui ſe trouvent quelquefois dans le voiſinage; on ne fait que tâtonner, & ſi l'on ſe campe mal, on s'expoſe aux plus grands riſques; au-lieu qu'en trouvant des campemens reconnus bons par l'expérience, on a jeu plus ſûr, & l'on procède plus méthodiquement. J'obſerverai cependant que les camps ſont bons ou mauvais relativement aux circonſtances; par exemple, celui de Torgau eſt admirable quand vous avez 70,000 hommes pour le remplir; il eſt défectueux, ſi vous n'avez que 30,000 hommes contre 60,000, parce qu'il vous étend trop, vous affoiblit par conſéquent, & que l'ennemi, s'il veut, pourra percer de côté ou d'autre à l'endroit que vous aurez le moins garni. Un camp eſt comme un vêtement, il ne doit être ni trop large, ni trop étroit pour celui qui le porte. Cependant, s'il faut choiſir, il vaut mieux avoir du monde de reſte qu'on ne peut placer, que d'en avoir trop peu. Il eſt d'autres camps qui

couvrent une partie du terrein, mais qui deviennent défectueux, ſi l'ennemi par ſes mouvemens change de direction; par exemple, le camp de Landshut, tout admirable qu'il eſt pour couvrir la baſſe Siléſie, devient mauvais & de défenſe nulle, auſſi-tôt que les impériaux tiennent Glatz & Wartha, parce qu'ils la tournent tout-à-fait. Dans des cas ſemblables, le jugement doit dicter le parti qu'il faut prendre; il doit empêcher ſurtout que l'imitation ne devienne ſervile, & par cela même mauvaiſe; pourquoi? parce que deux hommes ne ſe trouvent jamais dans une ſituation tout-à-fait ſemblable. Il y aura quelque choſe de comparable dans leurs poſitions, je le veux; mais examinez-les bien, ces poſitions, vous trouverez des variétés infinies dans le détail, parce que la nature, féconde en tout ſens, ne fait pas les mêmes phyſionomies, & ne répète pas les mêmes événemens. Ce ſeroit donc mal raiſonner que de dire: Mr. de Luxembourg s'eſt trouvé dans le cas où je ſuis; il s'en eſt tiré de cette manière; donc je ferai la

faits ſe trouvant fort liés avec la politique, je fus obligé de la faire entrer dans mon plan. J'ai eu en vue dans cet ouvrage deux objets principaux : l'un de prouver à la poſtérité, & de mettre en évidence, qu'il n'a pas dépendu de moi d'éviter cette guerre ; que l'honneur & le bien de l'état m'ont empêché de conſentir à la paix ſous d'autres conditions que celles qui l'ont fait conclure : l'autre de détailler toutes les opérations militaires avec le plus de clarté & de préciſion qu'il m'a été poſſible, pour laiſſer un recueil authentique des ſituations avantageuſes, ou peu favorables, qui ſe trouvent dans les provinces & dans les royaumes où la guerre ſera portée, toutes les fois que la maiſon de Brandebourg aura des démêlés avec celle d'Autriche.

Le ſuccès d'une guerre dépend en grande partie de l'habileté du général, de la connoiſſance des lieux qu'il occupe, & de l'art avec lequel il ſait tirer avantage du terrein, ſoit en empêchant l'ennemi de prendre des poſtes qui pourroient le favoriſer, ſoit en choiſiſſant

lui-même les plus convenables à ſes deſſeins ; la lecture de ces mémoires en fournira quantité d'exemples. Pour peu qu'on y prête attention, on appercevra le parti que les Autrichiens ont tiré de certaines poſitions, & celui que les Pruſſiens ont tiré de quelques autres. A Dieu ne plaiſe qu'on revoie une ſeconde guerre auſſi compliquée & auſſi difficile que celle que nous venons de terminer ! Il n'eſt pas probable qu'un pareil enchaînement de cauſes ramène de long-temps les mêmes conjonctures que celles où nous nous ſommes trouvés. Lorſque la Pruſſe n'aura pas à combattre contre tant de puiſſances, elle pourra toujours couvrir l'électorat de Brandebourg & la Siléſie, en entrant tout de ſuite avec l'armée en Bohème. C'eſt dans une occaſion ſemblable où les camps de la Saxe & de la Bohème, dont j'ai parlé avec détail, pourront être d'uſage, & abrégeront le travail de ceux qui conduiront les armées ; car une des choſes les plus difficiles à la guerre, c'eſt, lorſqu'on la porte dans quelque contrée peu connue, de ſavoir s'y orienter

meſure, parce que celui qui à la guerre donne le moins au haſard, eſt le plus habile.

Il ne me reſte plus qu'un mot à dire ſur le ſtyle que j'ai adopté. J'ai été ſi excédé du *Je* & du *Moi*, que je me ſuis décidé à parler en troiſième perſonne de ce qui me regarde. Il m'auroit été inſupportable, dans un auſſi long ouvrage, de parler toujours en mon propre nom. Du reſte, je me ſuis fait une loi de m'attacher ſcrupuleuſement à la vérité, & d'être impartial, parce que l'animoſité & la haine d'un auteur n'inſtruit perſonne, & qu'il y a de la foibleſſe, & de la puſillanimité même, à ne pas dire du bien de ſes ennemis, & à ne leur pas rendre la juſtice qu'ils méritent. Si malgré moi je me ſuis éloigné de cette règle que je me ſuis preſcrite, la poſtérité me le pardonnera, & me corrigera où je mérite d'être repris. Tout ce que je pourrois ajouter à ce que je viens de dire, ſeroit ſuperflu; & peut-être qu'un ouvrage fait, comme celui-ci, pour être lu par peu de perſonnes, pouvoit ſe paſſer tout-à-fait d'avant-propos.

A Potsdam, le 3 de mars 1764.

HISTOIRE
DE
LA GUERRE DE SEPT ANS.

CHAPITRE PREMIER.

Des arrangemens intérieurs de la Pruſſe & de l'Autriche durant la paix.

LA paix dont jouiſſoit l'Europe permit à toutes les puiſſances de tourner leur attention ſur l'intérieur de leurs états. Le Roi commença par réformer les abus qui s'étoient introduits dans la police générale. Il travailla, à l'aide de nouveaux établiſſemens, à l'augmentation de ſes finances; il s'appliqua à raffermir la diſcipline militaire, à perfectionner les fortereſſes, & à faire pour ſon armée des amas de toutes les armes & fournitures néceſſaires, dont il ſe fait dans la guerre une ſi prodigieuſe conſommation.

La juſtice, mal adminiſtrée durant le règne précédent, & qui étoit devenue très-injuſte, mé-

ritoit des ſoins, & une attention particulière. L'on s'étoit accoutumé à éluder les loix. Les procureurs faiſoient un trafic honteux de la bonne foi; il ſuffiſoit d'être riche pour gagner ſa cauſe, & d'être pauvre pour la perdre. Ces abus devenant de jour en jour plus intolérables, demandoient néceſſairement une réforme, tant pour les perſonnes des juges, des avocats & des procureurs, que pour les loix mêmes, qu'il falloit éclaircir, & dont ſur-tout il falloit retrancher ces formalités, qui ne touchant point au fond de la cauſe, prolongent les procédures.

Le Roi chargea ſon grand-chancelier de Cocceji de ce travail: c'étoit un homme d'un caractère intègre & droit, dont la vertu & la probité étoient dignes des beaux temps de la république Romaine; ſavant & éclairé, il ſembloit comme Tribonien être né pour la légiſlation, & pour le bonheur des hommes. Ce ſavant juriſconſulte entreprit avec tant de zèle cet ouvrage pénible & délicat, qu'après un an d'un travail aſſidu, les cours ſouveraines de juſtice, purgées de tous les ſujets qui en avoient fait la honte, furent remplies par des magiſtrats vertueux. Le nouveau code des loix, pour toutes les provinces de la domination pruſſienne, fut achevé, & après qu'il eut été approuvé par les états, ces loix furent promulguées. On étendit ſes vues juſques ſur l'avenir, & comme

l'expérience des choſes humaines apprend que les meilleures inſtitutions ſe corrompent, ou deviennent inutiles, ſi l'on en détourne les yeux, & ſi l'on ne ramène pas ceux qui doivent les obſerver aux premiers principes qui en ont poſé les fondemens, on régla qu'il ſe feroit tous les trois ans une viſite générale des cours ſouveraines de juſtice, pour tenir la main à l'obſervation des nouvelles loix, & pour punir les officiers de juſtice qui auroient prévariqué : cet ordre nouveau, introduit dans la juſtice, raffermit le bonheur des citoyens, en aſſurant les poſſeſſions de chaque famille ; chacun put vivre en paix à l'abri des loix, qui régnèrent ſeules.

Quelques ſoins que le feu roi ſe fût donnés pour régler & arranger les finances de l'état, il n'avoit pu tout faire ; il n'eut ni le temps ni les moyens d'achever un auſſi grand ouvrage, & ce qui reſtoit à perfectionner étoit immenſe, tant pour les terres à défricher que pour les manufactures à établir, le commerce à étendre, & l'induſtrie à encourager. Les premières années du règne du Roi furent données à la guerre, & il ne put tourner ſon attention ſur l'intérieur, qu'après avoir aſſuré la tranquillité au dehors. Il y avoit le long de l'Oder, depuis Swinemunde juſqu'à Kuſtrin, de vaſtes marais, qui peut-être de tout temps avoient été incultes. On forma le projet de défricher cette contrée.

On tira un canal depuis Kuſtrin juſqu'à Wrietzen, qui ſaigna ces terres marécageuſes, où deux mille familles furent établies. On continua depuis Schwedt juſqu'au delà de Stettin, ces établiſſemens, & douze cens familles y trouvèrent une vie aiſée & abondante; cela fit une nouvelle petite province, que l'induſtrie conquit ſur l'ignorance & ſur la pareſſe. Les fabriques de laine, qui étoient aſſez conſidérables, manquoient cependant de fleurs; on en fit venir des pays étrangers, & l'on en forma différens villages de deux cens familles chacun. Dans le duché de Magdebourg c'étoit un uſage immémorial, que les habitans du Vogtland vinſſent y faire la récolte, après laquelle ils s'en retournoient chez eux. Le Roi leur donna des établiſſemens dans le duché, & fixa ainſi dans ſes états un grand nombre de ces étrangers. Par les différentes opérations que nous venons de rapporter, le pays s'accrut pendant cette paix de 280 nouveaux villages. Le ſoin des campagnes ne fit pas négliger celui des villes. Le Roi en bâtit une nouvelle ſur la Swine, dont elle tire ſon nom, & en fit en même temps un port, nommé Swinemunde, à l'embouchure de l'Oder, en creuſant davantage le canal, & en nettoyant ce baſſin. La ville de Stettin y profita le péage qu'elle payoit autrefois aux Suédois en paſſant à Wolgaſt par la Peene,

Peene, ce qui contribua beaucoup à rendre ſon commerce plus floriſſant, & y attira des étrangers. On établit dans toutes les villes de nouvelles manufactures; celles d'étoffes riches & de velours trouvèrent la place qui leur convenoit le mieux à Berlin; les velours légers & les étoffes unies s'établirent à Potsdam; Splittgerber fournit à toutes les provinces le ſucre qu'il raffinoit à Berlin. Une fabrique de baſin rendit la ville de Brandebourg floriſſante. A Francfort-ſur-l'Oder on fabriqua du cuir de Ruſſie; à Berlin, à Magdebourg & à Potsdam, des bas & des mouchoirs de ſoie. La fabrique de Wegely s'accrut du double. Les plantations de mûriers furent encouragées dans toutes les provinces; les perſonnes attachées aux égliſes donnèrent l'exemple aux cultivateurs, & leur enſeignèrent à élever cet inſecte précieux, qui originairement vient des Indes, & dont le duvet fait la ſoie. Dans des lieux où il y avoit du bois en abondance, que l'éloignement des rivières empêchoit de débiter, on établit des ferronneries, qui dans peu fournirent aux forteresſes, & aux beſoins de l'armée, des canons de fer, des boulets & des bombes. On trouva dans la principauté de Minden & dans le comté de la Mark, de nouvelles ſalines, qui furent raffinées. On perfectionna celles de Halle, en y conſtruiſant, pour la gradation du ſel, des bâtimens qui

épargnent le bois. En un mot, l'induſtrie fut encouragée dans la capitale & dans les provinces. Le Roi remit en vigueur le droit d'étappe, que les Saxons avoient diſputé à la ville de Magdebourg ; & par le moyen de quelques douanes établies ſur les frontières, le commerce des provinces Pruſſiennes fut preſque en équilibre avec celui de la Saxe. La compagnie d'Emden établit un négoce important à la Chine. En diminuant les droits d'exportation à Stettin, Kœnigsberg & Colberg, les revenus des douanes augmentèrent du double. Il réſulta de ces diverſes opérations de finances, que, ſans compter les revenus de la Siléſie & de l'Oſt-Friſe, & ſans que le Roi chargeât ſes peuples d'un denier de nouvel impôt, les revenus de la couronne ſe trouvèrent augmentés en 1756 de 1,200,000 écus ; & d'après un dénombrement que l'on fit des habitans de toutes les provinces, leur nombre ſe monta à 5 millions d'ames. Comme il eſt certain que le nombre des ſujets fait la richeſſe des états, la Pruſſe pouvoit alors ſe compter du double plus puiſſante qu'elle ne l'avoit été dans les dernières années de Frédéric Guillaume, père du Roi.

Les finances & la juſtice n'abſorbèrent pas toute l'attention du Roi ; le militaire, cet inſtrument de la gloire & de la conſervation des états, ne fut pas négligé. Le Roi le ſurveilla de

près, pour que la diſcipline & la ſubordination fuſſent rigoureuſement maintenues dans chaque province. Les troupes ſe raſſembloient régulièrement toutes les années dans des camps de paix, où on les dreſſoit aux grandes évolutions & aux manœuvres. L'infanterie s'exerçoit aux différens déploiemens, aux formations, aux attaques de plaines, aux attaques de poſtes, aux défenſes de villages & de retranchemens, aux paſſages de rivières, aux marches couvertes à colonnes renverſées, aux retraites, & enfin à toutes les manœuvres qu'il faut faire devant l'ennemi. La cavalerie s'exerçoit aux différentes attaques ſerrées & à intervalles, aux reconnoiſſances, ou fourrages verds & ſecs, aux différentes formations, & à prendre des points de vue ſur des alignemens preſcrits. On pouſſa, dans quelques régimens dont les cantons étoient les plus peuplés, le nombre des ſurnuméraires par compagnie à 36 hommes, & à 24 au moins : quoiqu'on ne fît aucune nouvelle levée, le nombre de ces ſurnuméraires faiſoit ſur le total de l'armée, une augmentation de 10,000 combattans. Tous les bataillons, tous les régimens de cavalerie avoient à leur tête de vieux commandeurs, officiers éprouvés, pleins de valeur & de mérite. Le corps des capitaines étoit compoſé d'hommes mûrs, ſolides, & braves. Les ſubalternes étoient

choiſis ; pluſieurs étoient pleins de capacité & dignes d'être élevés à des grades ſupérieurs. En un mot, l'application & l'émulation qui régnoient dans cette armée, étoient admirables. Il n'en étoit pas de même des généraux, quoiqu'il y en eût quelques-uns d'un vrai mérite. Le plus grand nombre avoit, avec beaucoup de valeur, beaucoup d'indolence. On ſuivoit l'ordre du tableau pour l'avancement, de ſorte que l'ancienneté du ſervice & non les talens décidoient de la fortune. Cet abus étoit ancien ; il n'avoit porté aucun préjudice dans les guerres précédentes, parce que le Roi n'agiſſant qu'avec une armée, n'avoit pas beſoin de faire beaucoup de détachemens, & que les troupes & les généraux Autrichiens, auxquels il eut à faire, n'étoient que médiocres, & avoient entiérement négligé la tactique. Le Roi fit une bonne acquiſition, en attirant de Ruſſie le maréchal Keith à ſon ſervice. C'étoit un homme doux dans le commerce, ayant des vertus & des mœurs, habile en ſon métier, & qui avec la plus grande politeſſe, étoit d'une valeur héroïque dans un jour de combat. Le corps de l'artillerie avoit été augmenté. Le Roi le porta à trois bataillons, dont le dernier étoit deſtiné pour les garniſons. Il étoit bien exercé & en bon état, mais trop peu nombreux pour la profuſion d'artillerie & de

bouches à feu, que la mode introduisit bientôt dans les armées. Il auroit fallu le doubler ; mais comme cela n'avoit point été usité dans les guerres précédentes, & que ces deux bataillons avoient suffi au service qu'on en demandoit, on ne songea pas d'abord à l'augmenter. Durant la paix on construisit les ouvrages de Schweidnitz, & l'on perfectionna ceux de Neisse, de Cosel, de Glatz & de Glogau. Schweidnitz devoit servir de dépôt pour l'armée, au cas que la guerre se portât en Bohème sur cette frontière ; & comme les Autrichiens avoient montré peu de capacité dans la dernière guerre pour l'attaque & la défense des places, on se contenta de construire légérement ces ouvrages ; ce qui étoit dans le fond très-mal raisonné, car les places ne se construisent pas pour un temps, mais pour toujours ; & qui pouvoit garantir d'ailleurs que l'impératrice-reine n'attirât pas quelque habile ingénieur à son service, qui apportant avec lui un art qui manquoit à l'armée Autrichienne, le lui enseignât & le rendît commun ? Mais si l'on fit des fautes, on eut dans la suite sujet de s'en repentir, & d'apprendre à raisonner plus solidement.

D'autre part on prévit qu'une armée en bon état & bien entretenue, ne suffit pas pour faire la guerre, mais qu'il faut de grosses provisions

de réſerve, pour l'armer, pour l'habiller, & la renouveller, pour ainſi dire ; ce qui donna lieu à faire de grands amas de toutes ſortes de fournitures, de ſelles, étriers, mords, bottes, gibernes, ceinturons, &c. On conſervoit dans l'arſenal 50,000 fuſils, 20,000 ſabres, 12,000 épées, autant de piſtolets, de carabines & de bandoulières ; en un mot, tout ce qu'il faut ſans ceſſe renouveller, & que le temps ne donne pas toujours le moyen d'avoir aſſez promptement dans le beſoin. On avoit fait fondre de la groſſe artillerie, conſiſtant en 80 pièces de batterie, & en 20 mortiers, qui fut dépoſée dans la fortereſſe de Neiſse. Les amas de poudre à canon que l'on avoit faits, montoient à 56,000 quintaux, répartis dans les différentes places du royaume. Les magaſins d'abondance étoient remplis de 36,000 winſpels de farine & de 12,000 d'avoine ; de ſorte que par ces meſures & par ces arrangemens préalables, tout étoit préparé pour la guerre qu'on prévoyoit, & qui ne paroiſſoit pas éloignée. Dans l'année 1755, le Roi fit même une augmentation dans les régimens de garniſon. Ceux de Siléſie furent portés à huit bataillons, ceux de Pruſſe à trois, ceux de la marche électorale à deux ; ce qui fait en tout 13 bataillons. Dans un pays pauvre, le ſouverain ne trouve pas de reſſources dans la bourſe de ſes

ſujets, & ſon devoir eſt de ſuppléer par ſa prudence & ſa bonne économie aux dépenſes extraordinaires, qui deviennent indiſpenſables. Les fourmis amaſſent en été ce qu'elles conſomment en hiver, & le prince doit ménager durant la paix les ſommes qu'il faut dépenſer dans la guerre. Ce point, malheureuſement ſi important, n'avoit pas été oublié, & la Pruſſe ſe trouvoit en état de faire quelques campagnes de ſes propres fonds ; en un mot, elle étoit prête à paroître dans l'arène au premier ſignal, & à ſe meſurer avec ſes ennemis. Vous verrez dans la ſuite combien cette précaution fut utile, & la néceſſité où ſe trouve un roi de Pruſſe, par la ſituation bizarre de ſes provinces, d'être armé & préparé à tout événement, pour ne pas ſervir de jouet à ſes voiſins & à ſes ennemis. Il auroit fallu au contraire en faire davantage, ſi les facultés de l'état l'avoient permis ; car le Roi avoit dans la perſonne de l'impératrice-reine, une ennemie ambitieuſe & vindicative, d'autant plus dangereuſe, qu'elle étoit femme, entêtée de ſes opinions, & implacable.

Cela étoit ſi vrai, que dès-lors elle préparoit dans le ſilence du cabinet les grands projets qui éclatèrent dans la ſuite. Cette princeſſe, dévorée d'ambition, vouloit aller à la gloire par tous les chemins ; elle mit dans ſes finances un ordre

inconnu à ſes ancêtres, & non-ſeulement répara par de bons arrangemens ce qu'elle avoit perdu par les provinces cédées au roi de Pruſſe & au roi de Sardaigne, mais même augmenta conſidérablement ſes revenus. Le comte Haugwitz devint contrôleur-général de ſes finances. Sous ſon adminiſtration, les revenus de l'impératrice montèrent à 36 millions de florins ou 24 millions d'écus. L'empereur Charles VI, ſon père, poſſeſſeur du royaume de Naples, de la Servie & de la Siléſie, n'en avoit pas eu autant. L'empereur ſon époux, qui n'oſoit ſe mêler des affaires du gouvernement, ſe jeta dans celles du négoce; il ménageoit tous les ans de groſſes ſommes de ſes revenus de Toſcane, & les faiſoit valoir dans le commerce. Il établiſſoit des manufactures, & prêtoit ſur gages; il entreprit la livraiſon des uniformes, des armes, des chevaux, & des habits d'ordonnance pour toute l'armée impériale; aſſocié avec un comte Boltza & un marchand, nommé Schimmelmann, il avoit pris à ferme les douanes de la Saxe; & en l'année 1756, il livra même le fourrage & la farine à l'armée du Roi, qui étoit en guerre avec l'impératrice ſon épouſe. Durant la guerre, l'empereur avançoit des ſommes conſidérables à cette princeſſe ſur de bons nantiſſemens. Il étoit en un mot le banquier de la cour.

L'impératrice avoit ſenti dans les guerres

précédentes la néceſſité d'une meilleure diſcipline ; elle choiſit des généraux actifs, & capables de l'introduire dans ſes troupes ; de vieux officiers, peu propres aux emplois qu'ils occupoient, furent renvoyés avec des penſions, & remplacés par de jeunes gens de condition, pleins d'ardeur & d'amour pour le métier de la guerre. On formoit toutes les années des camps dans les provinces, où les troupes étoient exercées par des commiſſaires inſpecteurs bien verſés dans les grandes manœuvres de la guerre ; l'impératrice ſe rendit elle-même à différentes repriſes dans les camps de Prague & d'Olmutz, pour animer les troupes par ſa préſence & par ſes libéralités ; elle ſavoit faire valoir mieux qu'aucun prince ces diſtinctions auxquelles on attache tant de prix ; elle récompenſoit les officiers qui lui étoient recommandés par ſes généraux, excitant par-tout l'émulation, les talens, & le déſir de lui plaire. En même temps ſe formoit une école d'artillerie ſous la direction du prince de Lichtenſtein ; il porta ce corps à ſix bataillons, & l'uſage des canons, à cet abus inoui, auquel il eſt parvenu de nos jours ; par zèle pour l'impératrice, il dépenſa pour cet objet au-delà de cent mille écus de ſon propre bien Enfin, pour ne rien négliger de ce qui pouvoit avoir rapport au militaire, l'impératrice fonda près de Vienne un collège où la jeune nobleſſe étoit

inſtruite dans tous les arts qui ont rapport à la guerre ; elle attira d'habiles profeſſeurs de géométrie, de fortification, de géographie & d'hiſtoire, qui formèrent des ſujets capables ; ce qui devint une pépinière d'officiers pour ſon armée. Par tous ces ſoins, le militaire acquit dans ce pays un degré de perfection, où il n'étoit jamais parvenu ſous les empereurs de la maiſon d'Autriche ; & une femme exécuta des deſſeins dignes d'un grand homme. Cette princeſſe, qui portoit ſes vues ſur toutes les parties de l'adminiſtration, peu ſatisfaite de la manière dont les affaires étrangères & politiques s'étoient juſques-là traitées, fit choix du comte de Kaunitz ſur la fin de l'année 1755. Elle lui donna la patente de premier miniſtre, pour qu'une ſeule tête réunît toutes les branches du gouvernement ; nous aurons lieu dans ſon temps de faire connoître plus particuliérement cet homme, qui joua un ſi grand rôle ; il entra dans tous les ſentimens de ſa ſouveraine ; il eut l'art de flatter ſes paſſions, & de s'attirer ſa confiance. Dès qu'il parvint au miniſtère, il travailla à former des alliances, & à iſoler le roi de Pruſſe, pour préparer les voies à ce projet, que l'impératrice avoit tant à cœur, de recouvrer la Siléſie, & d'abaiſſer ce prince ; mais comme c'eſt là proprement la matière du chapitre ſuivant, nous n'en dirons pas davantage ſur ce ſujet.

Voilà comment ces deux puiſſances durant la paix ſe préparoient à la guerre, telles que deux athlètes, qui aiguiſent leurs armes, & qui brûlent de l'impatience de s'en ſervir.

CHAPITRE II.

De la Guerre & de la Politique depuis 1746 *juſqu'à* 1756.

LA paix de Dresde eut le deſtin de la plupart 1746.
des traités qui ſe ſont faits entre les ſouverains; elle ſuſpendit les hoſtilités, ſans déraciner les germes de diſcorde qui ſubſiſtoient entre l'Autriche & la Pruſſe. Quelque diſſimulation qu'employât la cour de Vienne, elle avoit le cœur trop ulcéré de la perte de la Siléſie, pour que les effets de ſon animoſité & de ſa haine ne lui échappaſſent point, & ne ſe manifeſtaſſent pas enfin. La guerre entre ces deux puiſſances n'avoit donc point été terminée proprement, mais elle avoit changé de forme; & quoique les armées ne ſe combatiſſent plus en campagne, les Autrichiens continuoient les hoſtilités du fond de leur cabinet. La ruſe, l'intrigue, l'artifice, étoient les armes dont ils ſe ſervoient, pour brouiller les Pruſſiens avec toutes les cours de l'Europe,

& pour leur ſuſciter, s'il étoit poſſible, des ennemis juſques aux extrêmités de notre globe; nous en rapporterons des témoignages ſuffiſans; mais pour mettre plus d'ordre & plus de clarté dans ce que nous allons dire, nous parcourrons ſucceſſivement les événemens principaux qui arrivèrent dans les différentes cours de l'Europe. Et comme après la paix de Dresde, la guerre ne laiſſa pas de continuer entre la cour de Vienne & l'Angleterre d'une part, & la France & l'Eſpagne de l'autre, nous nous voyons obligés d'en faire un tableau raccourci, pour ne rien omettre de ce qui peut ſervir à l'intelligence de cette hiſtoire.

Guerre. Autriche & France. 1746. Les armées impériales & alliées ne proſpérèrent pas en Flandre, où elles avoient le maréchal de Saxe en tête. A la fin de cette année, ce maréchal gagna la bataille de Rocoux. On en attribua la perte en partie au prince de Waldeck, qui s'étoit mal poſté, & en partie aux Autrichiens, qui ne ſoutinrent pas les Hollandois. Le prince Charles de Lorraine, après avoir été ſpectateur de la défaite des Hollandois, envoya le prince Louis de Brunſwick pour couvrir leur retraite; il s'en acquitta ſi bien, que les alliés gagnèrent Maeſtricht, ſans que les François, qui les pourſuivoient, puſſent les entamer.

1747. Le maréchal de Saxe ouvrit la campagne ſuivante par la priſe de la plupart des places de

la Flandre Hollandoiſe. Louis XV ſe rendit en perſonne à l'armée. La préſence du roi & de ſes miniſtres fut un ſurcroît d'embarras pour le comte de Saxe, & une charge pour l'armée. Les courtiſans rempliſſoient le camp d'intrigues, & contrecarroient le général; une cour auſſi nombreuſe demandoit par jour 10,000 rations pour les chevaux des équipages. Mais ni la cour de Verſailles, ni les ennemis de la France ne purent empêcher le comte de Saxe de conſerver la ſupériorité durant cette campagne. Il avoit d'abord formé le projet d'aſſiéger Maeſtricht; pour en impoſer à l'ennemi, il feignit d'en vouloir à Berg-Op-Zoom. Le duc de Cumberland s'apperçut de la feinte, ſe mit en marche, & gagna promptement les environs de Maeſtricht. Le comte ſe voyant prévenu, quitta en hâte ſon camp de Malines, & ſe porta au-delà de St-Trond, ſur les hauteurs de Henderen. Les alliés, qui ſe trouvoient dès la veille à la commanderie de Yons, négligèrent d'occuper cette hauteur importante; indécis ſur le choix de leur champ de bataille, & vacillant dans leurs réſolutions, ils mirent le feu à des villages & l'éteignirent; garnirent ces villages de troupes, qu'ils retirèrent enſuite; & après avoir embraſé le village de Lawfelt, le matin de l'action, ils l'éteignirent encore, & y placèrent du monde, quoiqu'à 2,000 pas au-devant de leur front.

Ce fut à ce village où la bataille s'engagea. Le maréchal de Saxe, témoin des mouvemens inconſéquens des alliés, crut que Lawfelt étoit vuide de troupes ; il ſe propoſa de s'en ſaiſir ; & le trouva garni d'ennemis. L'attaque commença ſur le champ, & à force de la renouveller & de ſacrifier du monde, les François emportèrent le village, ce qui décida l'action. Les alliés ſe retirèrent à Maeſtricht, ſans que le maréchal de Saxe les pourſuivit, parce que Mr. de Clermont Tonnerre ſe diſpenſa de charger l'ennemi avec ſa cavalerie, malgré les ordres réitérés qu'il avoit reçus ; cette déſobéiſſance à ſon général lui valut le bâton de maréchal de France. Louis XV ne gagna donc proprement par cette victoire que le ſtérile avantage de camper ſur le champ de bataille ; & le duc de Cumberland, quoique battu, garantit Maeſtricht d'un ſiège. Pour ne pas laiſſer néanmoins écouler inutilement la campagne, le comte de Saxe ſe rabattit ſur Berg-Op-Zoom. Il chargea Mr. de Lœwendahl de cette difficile entrepriſe. Les excellens ouvrages de Cœhorn, & l'art admirable avec lequel il avoit conſtruit les mines de cette place, la défendirent preſque ſeuls. Mr. de Cronſtrom en étoit gouverneur ; il avoit 90 ans ; ſon eſprit étoit caduc & ſon corps infirme. La garniſon n'étoit pas des meilleures, & les officiers ſans expérience ne ſavoient s'ils

devoient employer les mines ou l'inondation pour leur défenſe ; ils eurent le ſort de cet âne fameux dans l'école, qu'on dit être mort de faim entre deux boiſſeaux d'avoine, pour n'avoir pu faire un choix. Les François donnèrent l'aſſaut à la place, & l'emportèrent ſans trouver preſque de réſiſtance ; à peine le gouverneur eut-il le temps de ſe ſauver en bonnet de nuit & en robe-de-chambre. Cet exploit termina pour cette année les ſuccès des François en Flandre.

La fortune fut moins contraire aux impériaux en Italie & en Provence. La révolution arrivée à Gènes, fit à la vérité manquer l'expédition du comte de Braun ſur Toulon. Cette révolution ſe fit par haſard. Les Autrichiens maltraitoient quelques bourgeois qui travailloient à embarquer de l'artillerie pour Antibes. Le peuple s'ameuta, ſoutint ſes concitoyens inſultés, & dans les premiers accès de ſa fureur, chaſſa de Gènes le marquis de Botta & toute la garniſon Autrichienne. Ce contre-coup fit manquer l'armée de Provence de vivres & de munitions, & obligea Mr. de Braun à vider cette province. Il mit à ſon retour le ſiège devant Gènes ; mais cette ville le ſoutint ſans ſuccomber ; la France y envoya des ſecours ſous Mr. de Bouflers, & depuis ſous le duc de Richelieu ; ils prirent tous deux de ſi juſtes meſures, qu'ils rendirent les efforts des Autrichiens inutiles. Les troupes

Françoiſes & Eſpagnoles, combinées ſous Mr. de Belle-Isle, voulurent après la retraite de Mr. de Braun ſe rouvrir le chemin de l'Italie. Les François s'approchèrent les premiers du Col de l'aſſiette; Mr. de Belle-Isle trouvant ce poſte foiblement défendu, jugea qu'il pourroit l'inſulter; il manda les Eſpagnols pour l'attaquer à forces réunies, & les Eſpagnols différèrent trois jours avant de le joindre. Cela donna le temps au roi de Sardaigne de renforcer ceux qui défendoient cette gorge, qu'il lui importoit ſi fort de conſerver: ſur cela les Eſpagnols arrivèrent, & quoique les conjonctures ne fuſſent plus les mêmes que lorſque Mr. de Belle-Isle avoit mandé ce renfort, il n'en voulut point avoir le démenti; il attaqua donc les Sardes avec beaucoup de vigueur, & après avoir employé tout ce que lui pouvoit inſpirer le courage & l'audace, il ſe fit tuer en arrachant de ſes mains une paliſſade du retranchement ennemi; ne pouvant ſurmonter les obſtacles que la nature & l'art lui avoient oppoſés, ſes efforts ne ſervirent qu'à augmenter ſes pertes. Les troupes des deux couronnes furent par-tout repouſſées, & le nombre d'officiers de condition & des plus grandes maiſons qui périrent, mit toute la France en deuil. Le public, ſouvent injuſte, rempli de préjugés, & apparemment mal inſtruit, taxa cette entre-

priſe

priſe de témérité ; elle n'étoit que hardie, & n'auroit pas manqué, ſi Mr. de Belle-Isle eût pu exécuter ſon projet lorſqu'il le conçut, & ſi la lenteur des Eſpagnols ne lui eût pas fait perdre les lauriers qu'il étoit près de cueillir.

Cependant les François ſe dédommageoient 1748.
en Flandre des mauvais ſuccès qu'ils avoient eus vers les Alpes. Le génie du comte de Saxe avoit pris de l'aſcendant ſur tous les ennemis de la France. Ce maréchal ouvrit la campagne, en mettant ſon armée en marche ſur pluſieurs colonnes. L'une menaçoit Luxembourg, l'autre Bois-le-Duc, une autre Venlo ; leurs mouvemens vinrent ſe réunir à Maeſtricht, dont elles formèrent l'inveſtiſſement & firent le ſiège. Mais quelque brillans que fuſſent les ſuccès du comte de Saxe, ſes triomphes mêmes commençoient à devenir onéreux à la France. On en étoit à la huitième campagne, & la durée d'une guerre, dont les commencemens avoient été funeſtes, épuiſoit la nation. Toutes les puiſſances belligérantes s'en laſſoient de même ; après avoir ſouvent changé de cauſe, elle n'en avoit aucune à la fin. Le moment de la frénéſie étoit paſſé ; elles penſèrent ſérieuſement à la paix, & entrèrent en négociation ; chacune ſentoit ſes plaies ſecrètes, & avoit beſoin de tranquillité pour les guérir. Les Anglois craignoient d'augmenter leurs dettes nationales, chef-d'œuvre du

Paix d'Aix-la-Chapelle.

crédit idéal, dont l'abus pronoſtique une faillite entière. La cour impériale, ſoutenue des ſubſides de l'Angleterre, auroit à la vérité continué la guerre auſſi long-temps que ſes alliés lui en auroient fourni les moyens; cependant elle conſentit à la paix, afin de ménager ſes reſſources pour un projet qui lui tenoit plus à cœur que la guerre de Flandre. La France ſe reſſentoit de ſes grandes dépenſes; elle avoit de plus à craindre que la diſette n'occaſionnât la famine dans ſes provinces méridionales, dont les ports étoient bloqués par les flottes Angloiſes. A ces raiſons d'état, que le miniſtère de Verſailles alléguoit en public, ſe joignoient des cauſes ſecrètes, qui furent ſes plus puiſſans motifs. Depuis peu, madame de Pompadour étoit devenue la maîtreſſe du roi; elle appréhendoit que la continuation de la guerre n'engageât Louis XV à ſe mettre tous les ans à la tête de ſon armée. Les abſences ſont dangereuſes pour les favoris & pour les maîtreſſes; elle comprit que pour fixer le cœur de ſon amant, il falloit écarter tout prétexte qui pût l'éloigner d'elle; en un mot, qu'il falloit faire la paix; & dès-lors elle y travailla de tout ſon pouvoir. Lorſque Mr. de St-Séverin partit de Verſailles pour Aix-la-Chapelle en qualité de plénipotentiaire, elle lui dit ces propres mots: *Au moins ſouvenez-vous, monſieur, de ne pas*

revenir ſans la paix, le roi la veut à tout prix. Le congrès s'aſſembla donc à Aix-la-Chapelle. La ville de Maeſtricht ſe rendit, & la paix fut publiée. Par ce traité, la France rendit à la maiſon d'Autriche toutes ſes conquêtes en Flandre & en Brabant; moyennant quoi l'impératrice céda les duchés de Parme & de Plaiſance à Dom Philippe, réverſibles toutefois à la maiſon d'Autriche, puiſqu'il étoit ſtipulé que lorſque Dom Carlos monteroit ſur le trône d'Eſpagne, Dom Philippe lui ſuccéderoit au royaume de Naples; & il eſt remarquable que cet article ainſi conçu fut ratifié ſans la participation ni le conſentement du roi d'Eſpagne, de celui de Naples, & de Dom Philippe. Auſſi témoignèrent-ils leur mécontentement, en proteſtant contre toutes les meſures priſes à Aix-la-Chapelle, contraires à l'indépendance de leurs couronnes. Les intérêts de la France & de l'Angleterre furent réglés dans le ſeptième article, où l'Angleterre s'engage à rendre le Cap-Breton aux François, & où les deux couronnes ſe garantiſſent leurs poſſeſſions reſpectives en Amérique, ſelon la teneur du traité d'Utrecht; elles convinrent toutefois de nommer des commiſſaires pour vider quelques différens ſur les limites du Canada. Enfin l'article 22 contient la garantie de la Siléſie par toutes les puiſſances.

Il eſt viſible, pour peu qu'on y donne d'attention, que cette paix faite à la hâte étoit l'ouvrage d'un mouvement précipité, & que les puiſſances ſacrifioient, à l'embarras préſent de leurs affaires, les intérêts de l'avenir. On éteignoit d'une part l'incendie qui embraſoit l'Europe, & de l'autre, on amaſſoit des matières combuſtibles, propres à prendre feu à la première occaſion. Il ne falloit que la mort du roi d'Eſpagne pour exciter de nouveaux troubles, & les limites indéterminées du Canada ne pouvoient manquer de mettre un jour les François aux priſes avec les Anglois. Quelquefois une campagne de plus, ou de la fermeté dans les négociations, termineroit pour long-temps les querelles des ſouverains; mais on préfère les palliatifs aux topiques, & une trève, que l'on ſigne par impatience, à une paix ſolide.

De la cour de Vienne.

La cour de Vienne avoit perdu par cette guerre les duchés de Siléſie, de Parme & de Plaiſance; elle ſouffroit impatiemment cette diminution de puiſſance; & comme elle en rejetoit la faute principale ſur les Anglois, qu'elle n'accuſoit pas ſans raiſon de ſacrifier les intérêts de leurs alliés aux leurs propres, cela la dégoûtoit de cette alliance, & la portoit à ſonder le terrein à la cour de Verſailles, afin d'eſſayer de détacher cette puiſſance de la Pruſſe, & en même temps de trouver quel-

que expédient pour concilier les intérêts des deux cours. Le comte de Kaunitz, duquel ce projet venoit particuliérement, étant plénipotentiaire de l'impératrice-reine à Aix-la-Chapelle, ne tarda pas à en faire les premières ouvertures à Mr. de St-Séverin, en lui disant par manière d'insinuation, que si la France vouloit s'entendre avec la maison d'Autriche, il y auroit des engagemens de bienséance à prendre entre les deux cours, moyennant lesquels la Flandre & le Brabant pourroient demeurer en propriété à sa majesté très-chrétienne, pourvu qu'elle voulût obliger le Roi de Prusse à restituer la Silésie à l'impératrice-reine. L'appât étoit bien propre à tenter la cour de Versailles, si Louis XV, excédé de la guerre qu'il venoit de terminer, n'eût craint d'en recommencer une nouvelle pour exécuter ce projet; de sorte que Mr. de St-Séverin déclina ces offres, tout avantageuses qu'elles étoient.

De la France.

Le comte de Kaunitz ne s'en tint pas là; cet homme, si frivole dans ses goûts & si profond dans les affaires, fut envoyé comme ambassadeur à Paris. Il y travailla avec une assiduité & une adresse infinie à faire revenir les François de cette haine irréconciliable, qui depuis François I & Charles-Quint, subsiste entre les maisons de Bourbon & de Habspourg; il répétoit souvent aux ministres, que l'agrandissement des

Pruſſiens étoit leur ouvrage, qu'ils en avoient été payés d'ingratitude, & qu'ils ne tireroient aucun parti d'un allié, qui n'agiſſoit que pour ſes propres intérêts ; d'autres fois il leur diſoit, comme ſi la force de la conviction lui eût arraché ces paroles. » Il eſt temps, meſ» ſieurs, que vous ſortiez de la tutelle où les » rois de Pruſſe & de Sardaigne & nombre » de petits princes vous tiennent ; leur poli» tique ne tend qu'à ſemer la zizanie entre les » grandes puiſſances, ce qui leur procure des » moyens d'agrandiſſement : nous ne faiſons » la guerre que pour eux ; il n'y a qu'à nous » entendre, & à nous prêter mutuellement à » des arrangemens, qui en ôtant tout ſujet de » différent entre les premières puiſſances de » l'Europe, ſervent de baſe à une paix ſolide » & permanente ». Ces idées parurent d'abord bizarres à une nation qui avoit pris l'habitude, par une longue ſuite de guerres, de regarder la maiſon impériale comme ſon ennemie perpétuelle. Quoique le miniſtère François ſe ſentît flatté de l'idée de ces grandes puiſſances qui donneroient des loix à l'Europe, & de cette paix perpétuelle, cependant d'autres conſidérations le retenoient encore. Le comte de Kaunitz ſans ſe rebuter, revint ſouvent à la charge ; à force de répéter les mêmes propos, la cour de France ſe familiariſant avec ces idées, vint à ſe per-

suader insensiblement que ces deux grandes maisons n'étoient pas aussi incompatibles que leurs ancêtres l'avoient cru. Il falloit du temps à ce germe pour se développer & pour se fortifier. Toutefois la doctrine du comte de Kaunitz fit des prosélytes, & causa quelques refroidissemens entre la cour de Versailles & celle de Berlin. On le remarqua sur-tout à la mission de milord Tirconel à Berlin. Ce ministre, effarouché de cette idée de tutelle, que le comte de Kaunitz avoit tant rebattue, parloit sans cesse avec affectation de l'indépendance des grandes puissances. Un jour il tint même des propos assez imprudens, dont le sens étoit: *Pour peu que le Roi de Prusse tergiverse avec nous, nous le laisserons tomber, & il sera écrasé.* Les François conservèrent cependant les dehors d'une amitié de bienséance vis-à-vis du Roi, quoique la cour de Versailles ne regardant pas des liaisons à prendre avec l'impératrice-reine comme impossibles, ne se sentît plus d'éloignement pour elle. Les choses restèrent en France sur ce pied, jusqu'à ce que les vexations des Anglois obligèrent Louis XV à recourir aux armes.

De la Russie.

La cour de Vienne ne trouvant pas dans celle de Versailles autant de facilité qu'elle se l'étoit promis, toujours occupée cependant à lier sa partie, se tourna vers celle de Péters-

bourg, où elle mit tout en mouvement pour rendre ſon union plus étroite avec la Ruſſie, & pour brouiller l'impératrice Éliſabeth avec le Roi de Pruſſe; un miniſtre Ruſſe étoit ſûr que ſa haine contre la Pruſſe lui étoit payée, & les Autrichiens en augmentoient le ſalaire, à meſure qu'il y mettoit plus d'aigreur. Ceux qui étoient à la tête du gouvernement, ne cherchoient donc qu'à ſemer la diſcorde entre les cours de Pétersbourg & de Berlin, & une choſe innocente par elle-même leur en fournit le prétexte. La néceſſité d'établir une balance dans le nord avoit déterminé la France, la Pruſſe & la Suède, à faire une triple alliance. Le comte de Beſtuchew affecta d'en prendre ombrage; il remplit l'impératrice d'appréhenſions, & porta les choſes au point, que tout de ſuite les Ruſſes formèrent des camps conſidérables en Finlande, ſur les frontières des Suédois, & en Livonie vers celles de la Pruſſe. Ces démonſtrations ſe renouvellèrent depuis toutes
1750. les années. Dans des conjonctures auſſi critiques, il s'éleva un différent entre la Ruſſie & la Suède touchant les limites de la Finlande, qu'on n'avoit pas aſſez exactement déterminées par le traité d'Abo. Ce prétexte fâcheux donnoit aux Ruſſes la liberté de commencer la guerre, lorſqu'ils le jugeroient à propos. La cour de Vienne fomenta ces diſſentions, dans

le deſſein d'inquiéter le Roi de Pruſſe, & de l'induire à quelque fauſſe démarche, qui pût le commettre avec la Ruſſie. Cependant l'impératrice-reine ſe contenta de fournir des alimens à l'aigreur des deux cours, ſans précipiter le moment de la rupture. La ſituation où le Roi ſe trouvoit, étoit délicate & embarraſſante ; elle auroit pu devenir dangereuſe, s'il n'eût pas eu le bonheur d'être informé des deſſeins les plus ſecrets de ſes ennemis, en ſe procurant toute la correſpondance des miniſtres de Saxe, avec les cours de Vienne & de Pétersbourg. Le comte de *** ſe ſentoit humilié par la paix de Dresde ; il étoit jaloux de la puiſſance du Roi, & travailloit de concert avec la cour de Vienne à Pétersbourg, pour y communiquer la haine & l'envie dont il étoit dévoré. Ce miniſtre ne reſpiroit que la guerre ; il ſe flattoit de profiter des premiers troubles de l'Europe, pour abaiſſer un voiſin dangereux de la Saxe ; il comprenoit que cet électorat ne ſeroit pas épargné, & que les premiers efforts des Pruſſiens s'y porteroient, & toutefois il laiſſoit dépérir l'état militaire. Nous n'examinerons pas ſi ſa conduite fut bien conſéquente ; il ne devoit pas ignorer que tout état ſe trompe, qui au-lieu de ſe repoſer ſur ſes propres forces, ſe fie à celles de ſes alliés.

Il n'y avoit donc rien de caché pour le Roi,

& les fréquentes nouvelles qu'il recevoit, lui ſervoient comme de bouſſole pour ſe diriger au milieu des écueils qu'il avoit à éviter, & l'empêchoient de prendre de pures démonſtrations, pour un deſſein formé de lui déclarer inceſſamment la guerre. L'aſcendant de la cour de Vienne ſur celle de Pétersbourg augmentoit cependant de jour en jour ; il devoit s'accroître rapidement, parce que l'eſprit du miniſtre étoit préparé à recevoir favorablement les impreſſions qu'on pouvoit lui donner des Pruſſiens. Le comte de Beſtuchew avoit ſoupçonné Mr. de Mardefeld, miniſtre du Roi, d'être d'intelligence avec Mr. de la Chétardie, pour lui faire perdre ſon poſte. Afin de ſe venger de ces offenſes particulières, il engagea l'impératrice à conclure une alliance avec les cours de Vienne & de Londres. Ce traité étoit avantageux à la Ruſſie par deux raiſons ; premiérement parce que l'union de la maiſon d'Autriche étoit convenable à la Ruſſie, pour s'oppoſer conjointement aux entrepriſes de la Porte ; & en ſecond lieu, par les ſubſides de l'Angleterre, qui depuis inondèrent Pétersbourg. Les choſes étant ainſi diſpoſées, il ne fut pas difficile à l'impératrice-reine de rompre toute correſpondance entre la Pruſſe & la Ruſſie ; ni les ménagemens que le Roi gardoit dans ces circonſtances ſcabreuſes, ni une conduite tou-

Traité de 1746.

jours mesurée qu'il tint vis-à-vis de la cour de Pétersbourg, ne purent empêcher que les choses n'en vinssent bientôt à un éclat.

Un homme d'une extraction obscure, revêtu 1753.
du caractère de ministre de Russie, fut l'instrument dont Mr. de Bestuchew se servit pour brouiller les deux cours. Ce ministre, chargé de saisir la première occasion d'en venir à une rupture, prit le premier prétexte qui se présenta pour remplir les intentions de sa cour. Le Roi donnoit des fêtes à Charlottenbourg, à l'occasion du mariage du prince Henri avec la princesse de Hesse. Les ministres étrangers y parurent; le fourrier de la cour eut ordre de les inviter tous à souper; il s'acquitta de sa commission, mais il ne put trouver le ministre Russe, qui étoit parti exprès une demi-heure avant les autres. Ce ministre déclara le lendemain qu'il ne paroîtroit plus à la cour après l'affront fait à l'impératrice en sa personne, & qu'il attendroit le retour de son courier de Pétersbourg, pour régler sa conduite ultérieure sur les ordres qu'il en recevroit; ce courier arriva, le ministre Russe partit sur le champ & furtivement de Berlin, escorté, pendant qu'il traversoit la ville, par les secrétaires de légation Autrichiens & Anglois. L'évasion de ce ministre obligea le Roi à rappeller également son ministre de Pétersbourg. Dès que les Autri-

chiens furent délivrés en Ruſſie d'un miniſtre Pruſſien qui les gênoit, ils lâchèrent la bride à leur mauvaiſe volonté, & n'eurent point honte de débiter les menſonges & les calomnies les plus atroces, pour envenimer l'eſprit de l'impératrice Éliſabeth contre le Roi. Ils lui perſuadèrent que ce prince avoit tramé un complot contre ſa vie, afin d'élever le prince Iwan ſur le trône. L'impératrice, qui étoit d'un caractère indolent & facile, les crut ſur leur parole, voulant s'épargner la peine d'examiner la choſe ; & conçut pour le Roi une haine irréconciliable. La France n'avoit dans ce temps aucun miniſtre à Pétersbourg ; celui que la Suède y entretenoit, étoit plus Ruſſe que Suédois, & par conſéquent peu propre à ſervir le Roi ; de ſorte qu'il n'y avoit aucune voie pour parvenir à l'impératrice, & pour la tirer de l'erreur où la jetoient le miniſtre d'Autriche & ſes créatures. La cour de Vienne, ſatisfaite des ſentimens de haine & d'animoſité dont elle avoit rempli la cour de Pétersbourg contre la Pruſſe, étoit trop habile pour pouſſer les choſes plus loin ; elle ſe contenta d'avoir diſpoſé les eſprits à la rupture, mais n'en voulut pas précipiter l'événement, pour achever ſes arrangemens intérieurs, & pour attendre qu'une occaſion favorable lui permît de mettre au jour ſes vaſtes projets. C'étoit ainſi que la

cour de Vienne agitoit toute l'Europe, & tramoit ſourdement contre la Pruſſe une confédération, que le premier événement important devoit faire éclater.

Cependant les différens que la Suède avoit avec la Ruſſie pour les frontières de la Finlande, furent terminés à l'amiable; mais vers la fin de l'année 1756, il ſe fit dans ce royaume une eſpèce de révolution, dont nous ne saurions nous diſpenſer de parler en peu de mots, parce que ſes ſuites influèrent ſur les affaires générales de l'Europe : voici ce qui y donna lieu. La cour s'étoit depuis long-temps brouillée avec les ſénateurs du parti François, à cauſe d'une place de major-général vacante, que le roi deſtinoit à Mr. de Lieven, & le ſénat à Mr. de Ferſen. Le ſénat l'emporta. La cour, vivement piquée de cet affront, contraria depuis dans toutes les occaſions le parti François. Les comtes de Brahé & de Horn, & le 1755.
Sr. de Wrangel, avec nombre de ſeigneurs des premières familles du royaume, attachés au parti de la cour, lui firent eſpérer la ſupériorité à la diète, en faiſant élire un maréchal qui fût entiérement à ſa dévotion. Cependant l'événement tourna d'une manière toute oppoſée, & le comte de Ferſen, ennemi de la cour, obtint cette charge par les intrigues & l'appui de la faction Françoiſe. Dans cette diète,

commencée le 17 octobre 1755, le ſénat, fier de ſa ſupériorité, préſenta un mémoire aux états, pour décider le grand différent qui ſubſiſtoit entre lui & le roi au ſujet de la diſtribution des charges. Comme les juges étoient à la diſpoſition de l'ambaſſadeur de France, le ſénat triompha; il abuſa de ſa victoire, & s'en ſervit pour diminuer cette ombre d'autorité, dont le roi avoit joui juſqu'alors, ſelon les loix du royaume. L'inſolence de ces magiſtrats alla même juſqu'à dépouiller la reine des joyaux de la couronne, & de ceux qui lui avoient été donnés; il s'en fallut peu qu'au mépris de la majeſté ſouveraine, ces ſénateurs ſéditieux n'entrepriſſent de renverſer le trône. Ces procédés outrageans firent de vives impreſſions ſur la cour, & ſur ceux qui lui étoient attachés, principalement ſur l'eſprit des comtes Brahé & Horn, & du Sr. de Wrangel. Ces ſeigneurs s'aſſemblèrent dans les premiers mouvemens de leur indignation, & réſolurent de changer par un coup hardi, la forme du gouvernement. Le roi n'eut pas aſſez d'aſcendant ſur eux, pour les engager à tempérer le parti violent qu'ils avoient pris; leurs meſures, concertées tumultuairement, furent plus mal exécutées encore; & par un mêlange d'audace & de timidité, ils héſitèrent au moment de l'exécution. Une entrepriſe différée eſt d'or-

dinaire découverte ; quelques amis foibles, auxquels ils s'étoient confiés, les trahirent. Le ſénat prit des meſures vigoureuſes, pour ſe mettre à l'abri de toute entrepriſe. Le comte Brahé fut arrêté ; le Sr. de Wrangel & quelques autres ſeigneurs de ce parti eurent le bonheur de ſe ſauver. Le nom du roi parut dans la dépoſition des conjurés. Enfin le comte Brahé, & pluſieurs perſonnes d'une naiſſance obſcure, périrent ſur l'échafaud, & le roi fut entiérement dépouillé des prérogatives dont ſon prédéceſſeur & lui avoient joui ſelon la forme de gouvernement établie depuis la mort de Charles XII. Dès-lors Mr. d'Havrincourt, ambaſſadeur de France, fut véritablement roi de Suède ; il gouverna deſpotiquement cette nation, & l'engagea depuis dans la guerre d'Allemagne d'une manière irrégulière, & oppoſée aux conſtitutions du gouvernement ; ce qui ne ſeroit pas arrivé, ſi le roi légitime avoit conſervé l'autorité dont il devoit jouir ſelon les loix. Tout le ſervice que le Roi de Pruſſe put rendre à ſon beau-frère, fut de repréſenter à la cour de Verſailles, qu'il ſeroit ſéant de faire changer de conduite au miniſtre arrogant qui mettoit toute la Suède en combuſtion ; mais la France aimoit mieux voir Mr. d'Havrincourt à la tête de ce royaume, que celui qui en étoit le roi légitime.

Du Danemarck. 1754. L'année précédente il étoit ſurvenu un autre démêlé, mais moins fâcheux, entre la Pruſſe & le Danemarck. C'étoit au ſujet d'un procès que la comteſſe de Bentinck avoit avec ſon mari. Cette femme avoit cédé au comte de Bentinck une terre ſituée ſur la frontière de l'Oſt-Friſe, & depuis elle s'étoit repentie du contrat formel qu'elle avoit paſſé pour cet objet. Les juges ordonnèrent le ſéqueſtre ; le Roi, en qualité de directeur du cercle de Weſtphalie, devoit en être chargé ; la cour de Vienne en donna la commiſſion au roi de Danemarck. Ce prince y envoya des troupes ; les Pruſſiens les prévinrent ; le roi de Danemarck prit feu, & il auroit employé des menaces, ſi ſa modération ne l'avoit retenu. Cependant cette affaire fut appaiſée par la médiation de la France. Tout le monde étoit content ; mais la comteſſe de Bentinck, qui aimoit à chicaner, rompit l'accord qu'on avoit moyenné ; elle alla plaider à Vienne, d'où elle retourna dans ſon comté ; & comme perſonne ne parut diſpoſé à ſe mêler de ſes affaires, ſon procès demeura indécis.

De l'Angleterre. 1754 & 1755. Il ſembloit qu'il ſe fût répandu en Europe durant cette paix un eſprit de diſcorde qui diviſoit toutes les cours. Il ſurvint au Roi des différens avec l'Angleterre, qui penſèrent le commettre avec cette couronne. Durant la dernière

nière guerre les armateurs Anglois avoient enlevé quelques vaiſſeaux appartenant à des marchands Pruſſiens. Les Anglois étoient juge & partie dans leur propre cauſe, de ſorte que le tribunal de leur amirauté déclara ces vaiſſeaux de bonne priſe. Le Roi, après avoir fait les repréſentations convenables à la cour de Londres, mit l'affaire en négociation Les Anglois ne ſe relâchèrent point, & tinrent peu de compte de ce qu'on alléguoit ſur l'illégalité de leurs procédés ; enfin, après avoir inutilement épuiſé toutes les voies de conciliation, il ne reſta d'autre expédient, pour indemniſer les ſujets Pruſſiens, que de mettre en ſéqueſtre la ſomme que le Roi devoit aux Anglois, ſelon qu'il s'y étoit engagé par la paix de Breslau. C'étoit le rembourſement de 1,800,000 écus, que la maiſon d'Autriche avoit empruntés ſur la Siléſie, pour ſoutenir la guerre contre la Porte en 1737 & 1738. Le dernier terme qui reſtoit à acquitter des 300,000 écus fut arrêté. Les Anglois en furent irrités ; cela donna lieu à des déclarations aſſez vives de part & d'autre : le miniſtre d'Autriche à Londres ſe donna de grands mouvemens pour envenimer cette affaire, & peut-être auroit-elle eu des ſuites, ſi une querelle beaucoup plus grave entre la France & l'Angleterre, au ſujet du Canada, n'y eût fait diverſion.

Il n'y eut pas juſqu'au duc de Mecklenbourg qui, ſe repoſant ſur la protection dont il jouiſſoit de la part de la cour impériale, ne s'émancipât à chicaner le Roi. Il s'agiſſoit des levées de ſoldats, dont les ancêtres du Roi avoient été en poſſeſſion de temps immémorial dans le Mecklenbourg. Le duc, à l'inſtigation de la cour de Vienne, s'y oppoſa, & le Roi ſe fit juſtice à lui-même; on enleva quelques ſoldats Mecklenbourgeois, & l'on arrêta quelques baillis qui s'étoient oppoſés aux enrôlemens. Le duc fit grand bruit; mais voyant que ſes éclats n'aboutiſſoient à rien, il prit le parti de s'accommoder, & l'affaire fut terminée à l'amiable. Bientôt après, lorſque l'impératrice-reine vit la guerre ſur le point de s'allumer entre l'Angleterre & la France, cherchant un prétexte pour rompre avec la Pruſſe, elle perſuada au duc de Mecklenbourg de porter ſes plaintes à la diète de Ratisbonne. La cour de Vienne auroit voulu faire paſſer la choſe pour une violation de la paix de Weſtphalie, & ſe ſervir de ce prétexte pour déclarer la guerre au Roi, & pour réclamer en même temps le ſecours des puiſſances qui avoient garanti cette paix. Nous verrons dans la ſuite de cet ouvrage, que ce prétexte ayant manqué à la cour de Vienne, il ne lui fut pas difficile d'en trouver un autre. L'occaſion qu'elle déſiroit avec impatience,

Duc de Mecklenbourg 1755.

1756.

ne tarda pas à ſe préſenter ; elle la ſaiſit avec empreſſement. Lorſque les ſouverains veulent en venir à une rupture, ce n'eſt pas la matière du manifeſte qui les arrête ; ils prennent leur parti, ils font la guerre, & laiſſent à quelque juriſconſulte laborieux le ſoin de les juſtifier.

De la Hollande & du Portugal. 1755.

Si nous n'avons pas fait mention de la Hollande dans cet ouvrage, c'eſt que depuis la guerre de 1740, ſur-tout depuis la mort du ſtadhouder, elle ne jouoit aucun rôle en Europe. Il ne nous reſte qu'à rapporter ſuccinctement une calamité ſingulière, dont le Portugal ſe reſſentit, & qui faillit à bouleverſer ce royaume. Il éprouva un tremblement de terre, dont les ſecouſſes furent ſi violentes, qu'elles détruiſirent la ville de Lisbonne ; les maiſons, les égliſes, les palais, tout fut bouleverſé, englouti, ou dévoré par les flammes échappées des entrailles de la terre. Il y périt entre 15 & 20,000 ames ; beaucoup d'autres villes & villages de ce royaume furent ébranlés ou renverſés. Ce tremblement de terre ſe fit ſentir le long des côtes de l'Océan juſqu'aux frontières de la Hollande. On ne peut attribuer la cauſe de ce malheur qu'aux efforts d'un feu ſouterrain, qui reſſerré dans les entrailles de la terre, s'eſt creuſé un canal, & a formé un gouffre ſous le Portugal, d'où il tend à s'échapper & à ſe mettre en liberté ; & peut-être qu'un jour la poſtérité verra

naître un volcan à la place où Lisbonne a ſubſiſté juſqu'ici. Mais on eût dit que ce n'étoit pas aſſez des fléaux du Ciel pour affliger ce malheureux globe ; peu après la méchanceté des hommes arma leurs mains impies ; ils ſe déchirèrent pour un vil amas de boue ; la haine, l'obſtination, la vengeance ſe portèrent aux derniers excès. Toute l'Europe nagea dans le ſang, & le mal moral, dont le genre humain fut la victime, ſurpaſſa de beaucoup le mal phyſique, dont Lisbonne avoit éprouvé la rigueur.

CHAPITRE III.

Cauſe de la rupture entre la France & l'Angleterre ; négociation de Milord Holderneſs ; alliance de la Pruſſe & de l'Angleterre ; offres de Mr. Rouillé ; ambaſſade du Duc de Nivernois ; la France piquée ; guerre déclarée aux Anglois ; le Duc de Richelieu prend le Cap-Breton ; bateaux plats qui épouvantent les Anglois ; ils font venir des Hanovriens & des Heſſois ; les Ruſſes ſe renforcent ſur la frontière de la Pruſſe ; les Autrichiens raſſemblent deux armées en Bohème ; intelligence dans les archives de Dresde, où tout le myſtère d'iniquité ſe découvre ; brouilleries avec l'Autriche ; raiſons pour déclarer la guerre ; première diſpoſition des troupes ; projet de campagne.

APrès nous être fait une idée de la ſituation où ſe trouvoient les puiſſances de l'Europe au commencement de l'année 1755, il faudra nous mettre ſous les yeux les cauſes des diſſentions qui donnèrent lieu à la guerre entre la France & l'Angleterre. Les affaires préſentes tiennent ſi fort aux événemens paſſés, qu'il faut remonter au traité d'Utrecht pour arriver aux ſources 1755.

de ces brouilleries. Elles tirent leur origine d'anciens démêlés que les François avoient eus avec les Anglois sur les limites du Canada. Louis XIV, preſſé de conclure le traité d'Utrecht, afin de détacher la reine Anne de la grande alliance, ordonna à ſes plénipotentiaires de ſigner ſans chicane. Ces plénipotentiaires ſe ſervirent de termes équivoques, pour marquer les limites du Canada, ſur leſquelles rouloit le différent. Ce que la France gagnoit par ce traité, valoit plus que toutes ſes poſſeſſions dans cette contrée ſtérile. Mais dès que les troubles de l'Europe furent appaiſés, les Anglois & les François interprétèrent chacun à leur avantage l'article des limites de leurs poſſeſſions en Amérique. Il y eut quelques débats entre les colonies de ces deux nations, ſans cependant que ces querelles ſourdes dégénéraſſent en hoſtilités ouvertes. Par le traité de paix d'Aix-la-Chapelle, on auroit dû applanir toutes les difficultés. Mr. de St-Séverin & ſes collègues, obligés par les ordres réitérés de la cour de France d'accélérer la ſignature des préliminaires, renvoyèrent la diſcuſſion des limites de ces colonies à l'examen des commiſſaires, que les deux cours nommeroient après la concluſion de la paix : ces commiſſaires s'étant aſſemblés, loin que leurs conférences rapprochaſſent les eſprits des deux nations, le mécontentement & l'aigreur n'allèrent qu'en augmentant. L'am-

baſſade du duc de Mirepoix, & la négociation qu'il entama à Londres, ne produiſit rien; on ſe reprochoit mutuellement de la mauvaiſe foi; les troupes Angloiſes & Françoiſes dans l'Amérique en venoient à des hoſtilités; elles s'enlevoient des forts, & on ſe faiſoit déjà la guerre ſans ſe l'être déclarée. Dans les relations de ces contrées, les officiers Anglois ne manquoient pas de rejeter la faute de leurs violences ſur les François; ils envoyoient de part & d'autre des factums, pour juſtifier leur conduite; la ville de Londres en étoit inondée. La nation Angloiſe, facile à s'enflammer lorſqu'elle croit avoir à ſe plaindre de la France, déjà mécontente de la paix d'Aix-la-Chapelle, ne reſpiroit que la guerre; la conduite du duc de Cumberland acheva de rendre cette fermentation générale. Il voyoit que le grand âge du roi ſon père l'approchoit des bornes de la vie; pour augmenter ſon crédit, & pour avoir plus d'influence dans le règne ſuivant, il avoit formé le deſſein de remplir le conſeil de ſes créatures, & de faire paſſer tous les grands emplois de la couronne, à des perſonnes qui lui fuſſent entiérement dévouées. Il s'étoit déterminé dans ſon choix en faveur du Sr. Fox, qu'il deſtinoit à la place de chef de la tréſorerie, & à tous les emplois dont le duc de Newcaſtle étoit revêtu. Mais cette élévation du Sr. Fox ne pouvoit avoir lieu qu'en déplaçant le duc de Newcaſtle,

& cela étoit d'autant plus difficile, que ce ſeigneur jouiſſoit d'un grand crédit ſur l'eſprit du roi, qu'il étoit conſidéré dans le parlement par ſes longs ſervices, par ſa vertu, & par ſon bon naturel; qu'il étoit eſtimé de la nation à cauſe de ſes immenſes richeſſes, de toutes les places qu'il avoit à donner, & enfin du nombre de membres du parlement que ſes poſſeſſions lui donnoient le droit d'élire. Le duc de Cumberland imagina que le meilleur moyen pour faire abandonner au duc de Newcaſtle ſes grands emplois, ſeroit d'engager la nation dans une guerre avec la France, par où il mettroit le miniſtre dans la néceſſité d'ajouter de nouvelles dettes à celles dont le gouvernement étoit déjà ſurchargé; ce qui fourniroit des griefs à l'oppoſition: ou bien il ſe flattoit de profiter des mauvais ſuccès poſſibles au commencement d'une guerre, pour en rejeter la faute ſur le miniſtre, & le déterminer, à force d'inquiétudes & de perſécutions, à renoncer de lui-même à ſes emplois. Ce projet étoit vaſte & compliqué. Pour le mettre en exécution, il falloit commencer par envenimer les querelles des deux nations, & les porter à rompre la paix. Cela fut facile; au ſeul nom de François le peuple de Londres entre en fureur; les matières combuſtibles étoient raſſemblées, elles s'embraſèrent bien vîte; ce peuple fougueux obligea le roi George à faire quelques armemens. Une démarche en

entraîna insensiblement une autre ; on en vint à des voies de fait ; des violences donnèrent lieu à des représailles, & dès la fin de 1754, la guerre entre les deux nations parut inévitable. On remarqua cependant que le ministère de Versailles agit avec plus de mesure & de modération, & que les mauvais procédés venoient tous de la part des Anglois.

Les deux rois se voyant menacés de la guerre, tâchèrent chacun de leur côté de fortifier leur parti, en resserrant les anciennes alliances, ou en en formant de nouvelles. Le Roi fut alors recherché par les François & les Anglois. Son alliance avec la cour de Versailles n'étoit point expirée ; toutefois les possessions des François aux Indes étoient exceptées des garanties de la Prusse ; & dans ces conjonctures il paroissoit que le partage des Prussiens seroit de demeurer neutres pendant ces troubles, & d'en être les simples spectateurs. Ce n'étoit pas ce que l'on pensoit à Versailles ; la cour paroissoit croire que le Roi de Prusse étoit à l'égard de la France, ce qu'est un despote de Valachie à l'égard de la Porte ; c'est-à-dire, un prince subordonné, & obligé de faire la guerre dès qu'on lui en envoie l'ordre. Elle se persuadoit de plus, qu'en portant la guerre dans l'électorat de Hanovre, elle feroit mollir le roi de la Grande-Bretagne, & termineroit ainsi au centre de l'Empire les différens qui subsistoient aux Indes

entre elle & les Anglois. Mr. Rouillé, alors miniſtre des affaires étrangères, dit un jour à Mr. de Knyphauſen, dans l'intention d'engager le Roi à contribuer à cette diverſion : » Écrivez, monſieur, au Roi de Pruſſe, qu'il » nous aſſiſte dans l'expédition de Hanovre ; » il y a là de quoi piller, le tréſor du roi d'An» gleterre eſt bien fourni, le Roi n'a qu'à le » prendre ; c'eſt, monſieur, une bonne cap» ture ». Le Roi lui fit répondre que de pareilles propoſitions étoient convenables pour négocier avec d'autres, & qu'il eſpéroit qu'à l'avenir, Mr. Rouillé voudroit bien apprendre à diſtinguer les perſonnes avec leſquelles il avoit à traiter. Ces négociations devinrent plus vives ſur la fin de 1755. Le roi George, informé du deſſein des François, alarmé de l'orage qui menaçoit ſon électorat, ſe perſuada que la manière la plus ſûre de le conjurer, étoit de conclure une alliance défenſive avec la Pruſſe ; il ſavoit que les liens qui uniſſoient le Roi de Pruſſe au roi de France étoient ſur le point de finir, parce que le terme du traité de Verſailles expiroit au mois de mars de l'année 1756, & il chargea mylord Holderneſs, ſon ſecrétaire d'état, d'entamer la négociation avec la cour de Berlin. Mylord Holderneſs, incertain des diſpoſitions du Roi de Pruſſe ſur cette alliance, pour ne point expoſer ſon maître à un refus direct, en haſarda les premières propoſitions

par le duc de Brunſwick. Ces ouvertures ſe firent ſous le prétexte d'aſſurer le repos de l'Allemagne contre le danger dont la menaçoit une guerre prochaine. On demandoit au Roi d'entrer dans des meſures qui puſſent aſſurer & affermir la tranquillité publique. Cette propoſition tiroit à grande conſéquence : dans la ſituation où ſe trouvoit alors la Pruſſe, le parti qu'elle alloit prendre, influoit ſur la paix & ſur la guerre. Si l'on renouvelloit le traité avec la France, il falloit attaquer l'électorat de Hanovre ; ce qui étoit s'attirer ſur les bras les forces des Anglois, des Autrichiens & des Ruſſes. Si l'on concluoit une alliance avec l'Angleterre, il étoit probable que les François ne porteroient point la guerre dans l'Empire, & que la Pruſſe ſe trouveroit liée avec la Grande-Bretagne & avec la Ruſſie ; ce qui ſembloit obliger l'impératrice-reine à demeurer en paix, quelque envie qu'elle eût de reconquérir la Siléſie, & quelques préparatifs qu'elle eût faits pour agir auſſi-tôt que l'occaſion le lui permettroit. Avant que de ſe déterminer, le Roi jugea néanmoins à propos de s'aſſurer de la façon de penſer de la cour de Ruſſie ; mais comme il avoit dans la perſonne du chancelier Beſtuchew un ennemi déclaré, il ne fut pas poſſible de tirer des éclairciſſemens directs de Pétersbourg même, où toute intelligence entre les deux cours étoit rompue ; il fut donc recours au

Sr. de Klinggræff, ſon miniſtre à la cour impériale, & à mylord Holderneſs lui-même, pour ſavoir dans quels termes la Ruſſie étoit avec l'Angleterre, & ſur-tout ſi c'étoit la cour de Vienne ou celle de Londres qui avoit plus d'influence à Pétersbourg. Le Sr. de Klinggræff répondit que les Ruſſes étant une nation intéreſſée, il n'y avoit aucun doute qu'ils ne fuſſent plus attachés à ceux qui pouvoient les acheter, qu'à ceux qui n'avoient rien à leur donner; que l'impératrice-reine manquoit ſouvent de reſſources pour ſes propres dépenſes; qu'ainſi les Ruſſes s'en tiendroient aux Anglois, que des richeſſes immenſes mettoient en état de leur payer de gros ſubſides. La réponſe de mylord Holderneſs portoit que l'intelligence entre l'Angleterre & la Ruſſie étant parfaite, le roi George comptoit fermement ſur l'amitié de l'impératrice Éliſabeth. Les informations que le Roi tiroit de ſon miniſtre à La Haye, ſe trouvèrent quadrer ſi bien avec ce qu'on lui avoit écrit de Vienne & de Londres, qu'il crut que tant de perſonnes ne pouvoient ſe tromper toutes ſur le même ſujet, & que leurs conjectures étant les mêmes, elles devoient être juſtes. Ce fut ce qui le détermina; il entra en négociation avec l'Angleterre, & fit répondre à mylord Holderneſs, qu'il n'étoit pas éloigné de prendre avec le roi de la Grande-Bretagne des meſures innocentes, défenſives, & unique-

ment relatives à la neutralité de l'Allemagne. Ces deux puiſſances ſe trouvant d'accord ſur les principes de leurs liaiſons, elles parvinrent bientôt à la concluſion du traité, qui fut ſigné à Londres le 16 janvier 1756. Ce traité contenoit quatre articles, dont les trois premiers étoient relatifs aux garanties réciproques que ces deux puiſſances ſe donnoient pour la ſûreté de leurs propres états ; le dernier regardoit directement l'Allemagne, & portoit des engagemens pour empêcher que des troupes étrangères n'y entraſſent. Il y avoit deux articles ſecrets ; on convenoit par l'un, que les Pays-Bas Autrichiens ſeroient exceptés de la garantie de l'Allemagne ; & par l'autre, l'Angleterre s'engageoit à payer 20,000 livres ſterlings aux négocians Pruſſiens, qui avoient à prétendre un dédommagement des priſes non reſtituées, que les Anglois avoient faites ſur eux pendant la dernière guerre. Ce traité arriva ſigné à Berlin environ un mois après que le duc de Nivernois s'y fut rendu. Louis XV envoyoit ce ſeigneur au Roi, pour renouveller l'alliance de Verſailles, dont le terme alloit finir, & plus encore, pour faire entrer la Pruſſe dans le projet que la France méditoit contre l'électorat de Hanovre. L'argument le plus fort qu'employa le duc de Nivernois, pour engager le Roi dans cette alliance & dans cette guerre, fut de lui offrir la ſouveraineté de l'iſle de

Tabago. Il faut ſavoir qu'après la guerre de 1740, les François avoient donné cette iſle au comte de Saxe ; & comme les Anglois en parurent très-mécontens, il fut ſtipulé qu'elle demeureroit déſerte, & ne pourroit être cultivée par aucune nation. Cette offre étoit trop ſingulière pour être reçue. Le Roi tourna la choſe en plaiſanterie, & pria le duc de Nivernois de jeter les yeux ſur quelqu'un qui fût plus propre que lui à devenir gouverneur de l'iſle de Barataria ; il déclina de même le renouvellement d'alliance & la guerre dont il avoit été queſtion, & pour agir avec la plus grande candeur vis-à-vis de la France, pour la convaincre de l'innocence des nouveaux engagemens qu'il avoit pris avec l'Angleterre, il ne fit point difficulté de montrer en original au duc de Nivernois, le traité qui venoit d'être ſigné à Londres. La nouvelle de cette alliance cauſa une vive ſenſation à Verſailles dans l'eſprit de Louis XV & de ſon conſeil ; peu s'en fallut qu'ils ne diſſent que le Roi de Pruſſe s'étoit révolté contre la France. Examiné par un eſprit impartial, le fait étoit différent. L'alliance de la Pruſſe avec la France alloit expirer dans deux mois ; le Roi en qualité de ſouverain étoit autoriſé à contracter des liaiſons avec des peuples qui pouvoient aſſurer à ſes états leur plus grand avantage. Il ne manquoit donc ni à ſa parole ni à ſon honneur en s'uniſ-

ſant avec le roi d'Angleterre, ſur-tout dans la vue de maintenir en paix par ces nouveaux arrangemens & ſes états & toute l'Allemagne. Mais les François n'entendirent pas raiſon; il ne s'agiſſoit à Verſailles que de la défection du Roi de Pruſſe, qui abandonnoit perfidement ſes anciens alliés; & la cour ſe répandit en reproches, qui firent juger qu'elle ne borneroit pas ſon reſſentiment à de ſimples paroles.

Nous avons vu dans le chapitre précédent par combien de ruſes & de ſoupleſſe la cour de Vienne tâchoit de ſe rapprocher de celle de Verſailles, & avec quelle application le comte de Kaunitz avoit profité de ſon ſéjour à Paris, pour familiariſer l'eſprit de la nation Françoiſe avec l'idée de l'alliance autrichienne. Un moment d'humeur de Louis XV, & la mode qui s'introduiſoit dans le conſeil de Verſailles de déclamer contre le Roi de Pruſſe, firent tout d'un coup germer cette ſemence. La vivacité extrême de la nation Françoiſe lui fit enviſager une alliance avec la maiſon d'Autriche comme un raffinement ſupérieur de politique. Sur cela le comte de Staremberg fut chargé par l'impératrice-reine de propoſer l'alliance entre les deux cours. On fut bientôt d'accord, parce qu'on vouloit la même choſe des deux côtés; elle fut ſignée au nom du roi très-chrétien, par Mr. Rouillé & l'abbé de Bernis, le 9 de mai 1756. Ce fameux traité de Ver-

ſailles, annoncé avec tant d'oſtentation, nommé l'union des grandes puiſſances, étoit de ſa nature défenſif, & contenoit en ſubſtance la promeſſe d'un ſecours de 24,000 hommes, au cas qu'une des puiſſances contractantes fût attaquée. Ce fut cependant cette alliance qui encouragea l'impératrice-reine à l'exécution du grand projet qu'elle méditoit depuis long-temps.

L'union que les maiſons d'Autriche & de Bourbon venoient de former, commençoit à faire ſoupçonner que le traité de Londres pourroit ne pas maintenir la tranquillité de l'Allemagne. La paix ne tenoit plus qu'à un cheveu ; il ne s'agiſſoit que d'un prétexte, & quand il ne faut que cela, la guerre eſt comme déclarée ; bientôt elle parut inévitable, car on apprit que tous les politiques s'étoient trompés ſur le compte de la Ruſſie. Cette puiſſance, chez laquelle les intrigues des miniſtres Autrichiens prévalurent, rompit avec l'Angleterre, à cauſe de l'alliance que le roi de la Grande-Bretagne avoit conclue avec le Roi de Pruſſe. Mr. de Beſtuchew s'étoit trouvé un moment indécis entre ſa paſſion pour les guinées, & la haine qu'il avoit pour le Roi ; mais la haine l'emporta. L'impératrice Éliſabeth, ennemie de la nation Françoiſe, depuis la dernière ambaſſade de Mr. de la Chétardie, aima mieux ſe liguer avec elle, que de conſerver une ombre d'union avec une puiſſance qui avoit

avoit la Pruſſe pour alliée. La cour de Vienne agiſſant dans toutes les cours de l'Europe, profitoit des paſſions des ſouverains & de leurs miniſtres, pour les attirer à ſoi, & les gouverner ſelon les fins qu'elle ſe propoſoit.

Durant ces reviremens de ſyſtêmes ſi ſubits & ſi inattendus, les vaiſſeaux Anglois ne gardoient plus de meſures avec les François; leurs vexations & les attentats qu'ils commettoient, pouſsèrent le roi de France, preſque malgré lui, à leur déclarer la guerre; les François annoncèrent avec oſtentation qu'ils ſe préparoient à faire de leur côté une deſcente en Angleterre; ils répandirent des troupes le long des côtes de la Bretagne & de la Normandie; ils firent conſtruire des bateaux plats, pour tranſporter ces troupes, & aſſemblèrent quelques vaiſſeaux à Breſt. Ces démonſtrations épouvantèrent les Anglois; il y eut des momens où cette nation qui paſſe pour ſi ſage, ſe crut perdue. Le roi George, afin de la raſſurer, eut recours à des troupes Hanovriennes & Heſſoiſes, qu'il fit paſſer dans le royaume. On prit ainſi le change à Londres; les François y trouvèrent leur compte, & tandis qu'ils faiſoient cet appareil pour un débarquement vis-à-vis des côtes de la Grande-Bretagne, ils firent une deſcente dans l'iſle de Minorque. Le duc de Richelieu, chargé de cette expédition, mit le ſiège devant Port-Mahon. Les Anglois ne s'apperçurent

du deſſein des François, que lorſqu'ils l'eurent exécuté ; ils envoyèrent néanmoins une flotte dans la Méditerannée au ſecours de la place aſſiégée ; leur amiral Byng fut battu par l'eſcadre Françoiſe. Le gouvernement Anglois, pour ſe diſculper aux yeux d'une populace furieuſe du malheur qui venoit d'arriver, fut obligé de lui ſacrifier une victime, & fit arquebuſer l'amiral Byng, dont bien des perſonnes ſenſées prétendoient prouver l'innocence. Le duc de Richelieu eſſaya en vain de faire brèche à Port-Mahon, dont les ouvrages ſont taillés dans le roc ; impatient de ce que le ſiège tiroit en longueur, il fit donner un aſſaut général à la place ; les François l'eſcaladèrent & la prirent.

Pendant que la fortune favoriſoit les François dans le ſud de l'Europe, les affaires du nord devenoient de jour en jour plus critiques ; les Ruſſes formoient en Livonie des camps plus forts & plus conſidérables que tous ceux qu'ils y avoient eus les années précédentes. La cour de Ruſſie étoit induite à ces démarches par celle de Vienne, qui réclamoit le traité de Pétersbourg, comme ſi la guerre étoit déclarée, & comme ſi le cas de l'aſſiſtance avoit lieu. Une armée de 50,000 Moſcovites ſur la frontière de la Pruſſe devenoit un objet important ; quelle que fût la cauſe de cet armement, l'effet en paroiſſoit redoutable. Le Roi

De l'année 1746.

avoit un canal, par lequel il tiroit des avis certains ſur les projets de ſes ennemis, qui étoient près d'éclater; c'étoit un commis de la chancellerie ſecrète de Dresde, qui remettoit toutes les ſemaines au miniſtre Pruſſien, les dépêches que la cour recevoit de Pétersbourg & de Vienne, ainſi que la copie de tous les traités qu'il avoit trouvés dans les archives. Il parut par ces écrits que la cour de Ruſſie s'excuſoit de ne pouvoir entreprendre la guerre cette année, à cauſe que ſa flotte n'étoit pas en état d'entrer en mer; mais elle promettoit en revanche de plus grands efforts pour l'année prochaine. Sur ces éclairciſſemens, le Roi prit le parti d'envoyer, en guiſe de réſerve, un corps en Poméranie, compoſé de 10 bataillons & de 20 eſcadrons. Ces troupes ſe cantonnèrent aux environs de Stolpe, où elles ne pouvoient donner aucune jalouſie à la Ruſſie, & où néanmoins elles étoient à portée de renforcer le maréchal de Lehwald, dès qu'il ſeroit dans le cas d'appréhender quelque entrepriſe de la part des ennemis. Août.

Bientôt la cour de Vienne raſſembla plus de troupes en Bohème qu'à ſon ordinaire : elle en forma deux armées; l'une, ſous les ordres du prince Piccolomini, campa près de Kœnigsgrætz; la principale, commandée par le maréchal Braun (Broune), s'établit près de Prague.

Ce n'étoit pas assez ; la cour amassa en Bohême des magasins de guerre ; elle fit rassembler des chevaux pour le transport des vivres, & pour la nombreuse artillerie qu'elle vouloit employer dans son armée ; en un mot, elle faisoit de ces préparatifs, qui d'ordinaire n'ont lieu que lorsqu'une puissance se propose d'en attaquer une autre. Les dépêches de Dresde qui venoient au Roi, étoient remplies des projets que formoit la cour de Vienne d'attaquer les états du Roi, & apprenoient que faute d'un meilleur prétexte, l'impératrice-reine s'en tiendroit à celui que fourniſſoit le différent que le Roi avoit eu avec le duc de Mecklenbourg. Ce différent étoit une bagatelle, & l'affaire étoit accommodée & assoupie ; il s'étoit agi du droit de faire des recrues. Le duc s'étoit avisé de trouver mauvais qu'on l'exerçât ; après qu'on lui eut prouvé la justice de la chose, comme il ne vouloit pas se rendre, le Roi se fit justice à lui-même. Quoiqu'il ne fût plus question de cette misère, l'impératrice voulut la rappeller ; elle prétendoit faire envisager les procédés du Roi, comme contraires aux loix de l'Empire, & comme une violation de la paix de Westphalie ; ce qui devoit l'engager à prendre fait & cause pour le duc de Mecklenbourg, & à réclamer l'assistance de tous les garans de cette paix de Westphalie. La connoissance qui vint au Roi de ce dessein, jointe aux mouvemens de

trois armées sur ses frontières, qui menaçoient d'un jour à l'autre d'une rupture ouverte, donna lieu à l'explication que demanda le Roi à la cour de Vienne sur la cause de ce grand armement ; on pria cette cour de faire une réponse cathégorique, pour qu'on sût si elle avoit intention de maintenir la paix avec le Roi, ou de la rompre. La réponse du comte de Kaunitz se trouva conçue en termes équivoques & ambigus ; mais il s'expliqua plus ouvertement avec le comte de Flemming, ministre du roi de Pologne à Vienne, lequel rendit compte de cet entretien dans une relation à sa cour. La copie de cette dépêche fut envoyée incontinent de Dresde à Berlin ; le comte de Flemming y dit : » Le comte de Kaunitz se propose » d'inquiéter le Roi par ses réponses, & de » le pousser à commettre les premières hostili» tés ». Il est vrai que le style en étoit si arrogant & si fier, qu'il en résultoit assez clairement que l'impératrice-reine vouloit la guerre, & même qu'elle vouloit que le Roi passât pour l'agresseur. Il étoit néanmoins probable que cette année s'écouleroit encore, sans que les ennemis de la Prusse en vinssent aux dernières extrémités, parce que la cour de Pétersbourg vouloit différer la guerre jusqu'à l'année suivante, & qu'il étoit apparent que l'impératrice-reine attendroit que tous ses alliés fussent prêts, pour attaquer le Roi à forces réunies. Ces considé-

rations donnèrent lieu d'examiner ce problême : S'il étoit plus avantageux de prévenir ſes ennemis en les attaquant incontinent, ou s'il valoit mieux attendre qu'ils euſſent achevé leurs grands préparatifs, en remettant à leur diſcrétion les entrepriſes qu'ils trouveroient bon de former. Quelque parti que l'on prît dans ces conjonctures, la guerre étoit également ſûre & inévitable ; il falloit donc calculer s'il y auroit plus d'avantage à la différer de quelques mois, ou à la commencer inceſſamment ? Vous verrez par la ſuite de cette hiſtoire, que le roi de Pologne étoit un des plus zélés partiſans de l'union que l'impératrice-reine avoit formée contre la Pruſſe. L'armée Saxonne étoit foible ; on ſavoit qu'elle montoit à peu près à 18,000 hommes ; mais on ſavoit auſſi que pendant l'hiver même cette armée devoit être augmentée, & qu'on vouloit la porter au nombre de 40,000 combattans. En différant la guerre, le Roi donnoit donc le temps à ce voiſin mal intentionné de ſe rendre plus formidable ; ſans compter que la Ruſſie ne pouvant pas entrer en action cette année, & la Saxe n'ayant pas achevé de perfectionner ſes arrangemens, ces conjonctures paroiſſoient favorables, pour gagner ſur les ennemis, en les prévenant dès la première campagne, des avantages qu'on perdroit par une délicateſſe déplacée, ſi l'on renvoyoit les opérations à l'année ſuivante. De plus, par

cette inaction on facilitoit aux ennemis le moyen de fondre à forces réunies ſur les états du Roi, qui auroient ſervi de théâtre aux combats dès l'ouverture de la première campagne ; au-lieu qu'en portant la guerre chez les voiſins dont les mauvais deſſeins étoient mis en évidence, on l'établiſſoit chez eux, & l'on ménageoit par-là les provinces de la domination pruſſienne. Quant à ce nom ſi terrible d'agreſſeur, c'étoit un vain épouvantail, qui ne pouvoit en impoſer qu'à des eſprits timides : il n'y falloit faire aucune attention dans une conjoncture importante, où il s'agiſſoit du ſalut de la patrie ; puiſque le véritable agreſſeur eſt ſans doute celui qui oblige l'autre à s'armer, & à le prévenir par l'entrepriſe d'une guerre moins difficile, pour en éviter une plus dangereuſe, parce que de deux maux il faut choiſir le moindre. Après tout, que les ennemis du Roi l'accuſaſſent d'être agreſſeur, ou qu'ils ne le fiſſent point, cela revenoit au même, & ne changeoit rien au fond de l'affaire, la conjuration des puiſſances de l'Europe contre la Pruſſe étant toute formée. L'impératrice-reine, celle de Ruſſie, le roi de Pologne étoient d'accord & ſur le point d'entrer en action ; de ſorte que le Roi n'en auroit eu ni un ami de moins, ni un ennemi de plus. Enfin il s'agiſſoit du ſalut de l'état & du maintien de la maiſon de Brandebourg ; n'auroit-ce pas été dans un cas auſſi

grave, auſſi important, commettre en politique une faute impardonnable, que de s'arrêter à de vaines formalités, dont on ne doit pas s'écarter dans le cours ordinaire des choſes, mais auxquelles il ne faut pas ſe ſoumettre dans des cas extraordinaires comme celui-ci, où l'irréſolution & la lenteur auroient tout perdu, & où l'on ne pouvoit ſe ſauver qu'en prenant une réſolution vigoureuſe & prompte, & en l'exécutant avec activité?

Les différentes raiſons que nous venons d'alléguer, déterminèrent le Roi à prévenir ſes ennemis; il fit ſignifier à la cour de Vienne, qu'il prenoit ſa réponſe pour une déclaration de guerre, & qu'il ſe préparoit à la lui faire; il travailla enſuite aux diſpoſitions néceſſaires pour mettre les troupes en mouvement. Pour cette
Août. année, la Pruſſe n'avoit rien à craindre de la part de la Ruſſie par les raiſons que nous avons rapportées plus haut; de ſorte que le maréchal Lehwald ſe contenta de raſſembler aux environs de Kœnigsberg les troupes qu'il avoit ſous ſes ordres, afin de les avoir à portée, & de pouvoir les mettre en campagne, ſi les circonſtances l'exigeoient.

Le Roi ſe propoſa d'attaquer les Autrichiens avec deux armées. Le maréchal Schwérin, qui reçut le commandement de celle de Siléſie, devoit pénétrer dans le cercle de Kœnigsgrætz; l'autre, oppoſée aux Saxons & aux Autrichiens

en même temps, devant être naturellement la plus forte, fut formée des régimens de la Poméranie, de l'électorat, du duché de Magdebourg, & des provinces de la Weſtphalie. Le Roi voulut la commander en perſonne ; ſon deſſein étoit d'entrer en Saxe ſur pluſieurs colonnes en même temps ; ou pour déſarmer les troupes, ſi on les trouvoit répandues dans leurs quartiers ; ou pour les combattre, ſi on les trouvoit raſſemblées en corps, afin de ne point garder un ennemi à dos en avançant en Bohème, & s'expoſer à une perfidie ſemblable à celle des Saxons en l'année 1744. Le Roi ſe trouvoit autoriſé à cette démarche par l'expérience du paſſé, par les engagemens que les Saxons avoient avec la maiſon d'Autriche, enfin par leurs mauvaiſes intentions, qui ſe manifeſtoient dans les dépêches de tous leurs miniſtres, que le Roi avoit en main ; ainſi des raiſons tirées du droit, de la politique & de la guerre, appuyoient & juſtifioient ſa conduite. Il fut en même temps réſolu de gagner dans cette première campagne le plus de terrein qu'on pourroit, pour mieux couvrir les états du Roi, en éloigner la guerre autant qu'il ſeroit poſſible, & la porter en Bohème, pour peu que cela parût faiſable. Telles furent les diſpoſitions générales qu'oppoſa le Roi à la ligue des plus grandes puiſſances de l'Europe, qui alloient l'aſſaillir ; bientôt les troupes Pruſſiennes ſe mirent en marche,

& commencèrent leurs opérations en Saxe & en Bohème, comme nous en rendrons compte dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Marche en Saxe ; fameux camp de Pirna ; entrée en Bohème ; bataille de Lowoſitz ; campagne du Maréchal Schwérin ; ſecours de Schandau battu ; priſe des Saxons ; quartiers d'hiver ; cordon.

EN commençant cette guerre il falloit préalablement ôter aux Saxons les moyens de s'en mêler & de nuire aux Pruſſiens. Pour porter la guerre en Bohème, on avoit l'électorat de Saxe à traverſer ; ſi l'on ne s'en rendoit pas maître, on laiſſoit un ennemi derrière ſoi, qui en ôtant la libre navigation de l'Elbe aux Pruſſiens, les obligeoit à quitter la Bohème auſſitôt que le roi de Pologne le voudroit. Les Saxons en avoient uſé ainſi dans la guerre de 1744, où en interdiſant cette navigation aux troupes du Roi, ils rendirent ſon expédition infructueuſe. On ne ſe fondoit pas ſur des conjectures vagues, pour leur ſuppoſer le même deſſein. On avoit en main les preuves de leur mauvaiſe volonté ; ainſi c'auroit été commettre

une faute irrémiſſible en politique, que de ménager par foibleſſe un prince allié de l'Autriche, qui n'attendoit à ſe déclarer ouvertement pour elle que le moment où il le pourroit impunément : de plus, comme le Roi prévoyoit que la plus grande partie de l'Europe ſe préparoit à l'attaquer, il ne pouvoit couvrir la Marche électorale de Brandebourg qu'en occupant la Saxe, où il valoit mieux établir le théâtre de la guerre qu'aux environs de Berlin. Il fut donc réſolu de porter la guerre en Saxe, de s'aſſurer de l'Elbe, & de tâcher, pour peu que l'occaſion s'en préſentât favorable, de déſarmer les troupes Saxonnes.

Au mouvement que quelques régimens firent pour ſe rendre de la Poméranie dans l'électorat, les troupes Saxonnes prirent une poſition entre l'Elbe & la Mulde; elles entrèrent peu après dans leurs quartiers ordinaires, & bientôt elles ſe raſſemblèrent de nouveau en cantonnant. Toutes ces marches & contremarches ne donnèrent point le change; le Roi ſavoit poſitivement que le deſſein de la cour étoit d'aſſembler l'armée au camp de Pirna, où les Saxons occupant une poſition inattaquable, croyoient pouvoir attendre en ſûreté les ſecours que les Autrichiens leur avoient fait eſpérer, & cependant ils ſe flattoient d'amuſer les Pruſſiens par de frivoles négociations; de ſorte que ſans faire attention aux différentes marches de

ces troupes, on s'en tint au projet de ſe porter inceſſamment avec l'armée au déboucher de la Bohème.

Le Roi diviſa ſon armée en trois corps. La marche de ces trois colonnes ſe dirigea ſur Pirna, qui fut le centre de leur réunion commune. La première partit de Magdebourg aux ordres du prince Ferdinand de Brunſwick; elle prit le chemin de Leipſick & paſſa par Borne, Chemnitz, Freyberg & Dippoldiswalda, pour ſe rendre à Cotta. La ſeconde colonne, où ſe trouvoit le Roi, marcha ſur Pretſch, tandis que le prince Maurice de Deſſau ſe rendit maître de Wittenberg; après quoi ce détachement, réuni au reſte du corps, paſſa l'Elbe à Torgau, d'où le Roi ſe porta par Strehlen & Lommatſch à Wilsdruf. Ce fut là qu'on apprit avec certitude que toutes les troupes Saxonnes s'étoient rendues à Pirna, que le Roi y étoit en perſonne, qu'il n'y avoit point de garniſon à Dresde, mais que la reine y étoit demeurée. Le Roi fit complimenter la reine de Pologne, & les troupes Pruſſiennes entrèrent dans cette capitale, en obſervant une ſi exacte diſcipline, que perſonne n'eut à s'en plaindre. L'armée campa près de Dresde, d'où elle s'avança le lendemain vers Pirna, & ſe poſta entre l'Elbe, Sédelitz & Zeſt. La troiſième colonne, ſous le commandement du prince de Bévern, traverſa la Luſace, où ayant été jointe à Elſterwerda par 25 eſcadrons de

cuiraſſiers & de houſards venant de la Siléſie, elle ſe porta ſur Bautzen, ſur Stolpen, & enfin ſur Lohmen. Le prince Ferdinand arriva en même temps à Cotta ; de ſorte que par la jonction de ces trois colonnes aux environs de Pirna, les troupes Saxonnes ſe trouvèrent entiérement bloquées. Cependant le voiſinage de tant d'armées ne donna lieu à aucun incident ; on ne commit aucune hoſtilité. Les Saxons ſouffrirent avec beaucoup de civilité qu'on les affamât, & chacun de ſon côté tâcha d'aſſurer ſon établiſſement le mieux qu'il put. Le roi de Pologne, dans l'intention de gagner du temps, entama une négociation ; il étoit plus aiſé pour les Saxons d'écrire que de ſe battre ; ils firent à pluſieurs repriſes des propoſitions, qui n'ayant rien de ſolide, furent rejetées ; leur but étoit d'obtenir une parfaite neutralité, & le Roi ne pouvoit y donner les mains, parce que les engagemens du roi de Pologne avec la cour de Vienne & la Ruſſie lui étoient trop bien connus. Les Saxons cependant faiſoient retentir toute l'Europe de leurs cris ; ils répandoient les bruits les plus injurieux aux Pruſſiens ſur leur invaſion dans cet électorat : il étoit néceſſaire de déſabuſer le public de toutes ces calomnies, qui n'étant point réfutées, s'accréditoient, & rempliſſoient l'Europe de préjugés contre la conduite du Roi. Depuis long-temps il poſſédoit la copie des traités du roi de Pologne & des

relations de ſes miniſtres aux cours étrangères. Quoique ces pièces juſtifiaſſent pleinement les entrepriſes de la Pruſſe, on ne pouvoit en tirer parti. Si on les eût publiées, les Saxons les auroient taxées de pièces ſuppoſées & forgées à plaiſir, pour autoriſer une conduite audacieuſe, qu'on ne pouvoit ſoutenir que par des menſonges. C'eſt ce qui obligea d'avoir recours aux pièces originales, qui ſe trouvoient encore dans les archives de Dresde. Le Roi donna des ordres pour qu'on s'en ſaiſît; elles étoient toutes emballées & prêtes à être envoyées en Pologne. La reine, qui en fut informée, voulut s'y oppoſer; on eut bien de la peine à lui faire comprendre qu'elle feroit mieux de céder par complaiſance pour le Roi de Pruſſe, & de ne point ſe roidir contre une entrepriſe qui, quoique moins meſurée qu'on n'auroit ſouhaité, étoit cependant la ſuite d'une néceſſité abſolue. Le premier uſage qu'on fit de ces archives, fut d'en donner l'extrait connu au public, ſous le titre de *Mémoire raiſonné ſur les deſſeins dangereux des Cours de Vienne & de Dresde, avec les pièces juſtificatives.*

Pendant que cette ſcène ſe paſſoit au château de Dresde, les troupes Pruſſiennes & Saxonnes demeuroient dans l'inaction, le roi de Pologne s'amuſant de l'eſpérance des ſecours autrichiens qui devoient lui venir, & le Roi de Pruſſe ne pouvant rien entreprendre contre un

terrein, vis-à-vis duquel le nombre & la valeur devenoient inutiles. Il ne ſera pas hors de propos, pour l'intelligence des événemens que nous aurons à rapporter dans la ſuite, que nous entrions dans un détail circonſtancié ſur le fameux camp de Pirna, & ſur la poſition que les troupes Saxonnes y occupoient. La nature s'étoit complue, dans ce terrein bizarre, à former une eſpèce de fortereſſe, à laquelle l'art n'avoit que peu ou rien à ajouter. A l'orient de cette poſition, coule l'Elbe entre des rochers, qui en rétréciſſant ſon cours la rendent plus rapide; la droite des Saxons s'appuyoit à la petite fortereſſe de Sonnenſtein, près de l'Elbe; dans un bas-fond, au pied de ces rochers, eſt ſituée la ville de Pirna, dont le camp tire ſon nom; le front, qui fait face au nord, s'étend juſqu'au Kohlberg; celui-ci fait comme le baſtion de cette courtine, devant laquelle règne un ravin de 60 à 80 pieds de profondeur, qui delà tournant vers la gauche, entoure tout le camp, & va aboutir au pied du Kœnigſtein. Du Kohlberg, qui forme une eſpèce d'angle, une chaîne de rochers, dont les Saxons occupoient la crête, ayant l'aſpect tourné vers l'occident, va, laiſſant Rottendorf devant ſoi, & ſe rétréciſſant vers Struppen & Léopoldsheim, ſe terminer aux bords de l'Elbe à Kœnigſtein. Les Saxons, trop foibles pour remplir le contour de ce camp, qui préſentoit de tous

côtés des rochers inabordables, ſe bornèrent à bien garnir les paſſages difficiles, & cependant les ſeuls par leſquels on pût venir à eux; ils y pratiquèrent des abatis, des redoutes & des paliſſades; à quoi il leur étoit facile de réuſſir, vu les immenſes forêts de pins dont les cimes de ces monts ſont chargées. Ce camp, un des plus forts de l'Europe, ayant été examiné & reconnu en détail, fut jugé à l'abri des ſurpriſes & des attaques; & comme le temps & la diſette pouvoient ſeuls vaincre tant d'obſtacles, on réſolut de le bloquer étroitement, pour empêcher que les troupes Saxonnes ne tiraſſent des vivres des environs, & d'en uſer en tout comme dans un ſiège en forme. Dans cette vue, le Roi deſtina une partie de ſon monde à faire la circonvallation de ce camp, & l'autre fut employée à former l'armée d'obſervation. Cette diſpoſition, la meilleure qu'on pût imaginer dans ces conjonctures, étoit d'autant plus ſage, que les Saxons s'étant réfugiés en hâte ſur ces rochers, n'avoient pas eu le temps d'amaſſer beaucoup de ſubſiſtances, & que ce qu'ils en avoient, ne pouvoit les mener tout au plus qu'à deux mois. Bientôt les troupes du Roi occupèrent tous les paſſages par leſquels les ſecours ou les vivres auroient pu arriver aux Saxons. Le prince de Bévern avec ſa diviſion prit les poſtes de Lohmen, Wehlen, Oberswaden & Schandau tout le long de l'Elbe; ſa droite communiquoit à la diviſion

diviſion du Roi par le pont qui fut conſtruit proche de la briqueterie ; 10 bataillons & 10 eſcadrons, qui campoient auprès du Roi, occupoient l'emplacement depuis l'Elbe & le village de Sédelitz juſqu'à Zeſt, où commençoit la diviſion du prince Maurice, qui s'étendoit au-delà de Cotta, par des détachemens qu'il avoit pouſſés à Léopoldsheim, Markersdorf, Hennersdorf & Nœllendorf : en tout 38 bataillons & 30 eſcadrons ſervoient à former cette circonvallation, dont nous venons de parler.

D'autre part le maréchal Keith eut le commandement de l'armée d'obſervation ; elle conſiſtoit en 29 bataillons & en 70 eſcadrons. Le prince Ferdinand de Brunſwick entra le premier en Bohème avec l'avant-garde ; ayant paſſé Péterswalde, il rencontra à Nœllendorf Mr. de Wied, général Autrichien, avec 10 bataillons de grenadiers & de la cavalerie à proportion ; il le délogea du village ; l'Autrichien prit la fuite, & le prince pourſuivit ſa marche. Le maréchal Keith approcha immédiatement après d'Auſſig, & ſe campa à Johnsdorf, d'où il détacha Mr. de Mannſtein, qui s'empara du château de Tetſchen, pour aſſurer la navigation de l'Elbe. Les choſes en reſtèrent là en Saxe & dans cette partie de la Bohème juſqu'à la fin du mois. D'un autre côté, Mr. de Piccolomini campoit avantageuſement près de Septembre.

Koenigsgrætz, ſur les hauteurs ſituées entre le confluent de l'Adler & de l'Elbe. Son camp, de figure angulaire, n'étoit abordable d'aucun côté. Le maréchal de Schwérin venoit de déboucher avec ſon armée par le comté de Glatz, d'où il s'avança d'abord à Nachod, puis ſur les bords de la Métau, & enfin ſur Aujeſt, où il défit Mr. de Buccow, qui venant au-devant de lui avec un corps de cavalerie, ſe fit bien battre, & perdit 200 hommes. Le maréchal de Schwérin ne pouvoit rien entreprendre ſur Mr. de Piccolomini dans le poſte où ſe tenoient les Autrichiens; il n'y avoit aucun grand projet à former, ni pour des ſièges, ni pour des batailles; & comme la ſaiſon étoit d'ailleurs aſſez avancée, il ſe contenta de conſommer toutes les ſubſiſtances qu'il trouva en Bohème, & fourragea juſques ſous les canons de l'armée impériale, ſans que Mr. de Piccolomini fît mine de s'en appercevoir. Un détachement de houſards Pruſſiens défit 400 dragons ennemis proche de Hohenmaut, & en ramena la plus grande partie priſonniers. C'eſt à quoi ſe bornèrent les entrepriſes du maréchal de Schwérin, par la raiſon que Mr. de Piccolomini ſe gardant bien de faire des mouvemens, demeura ſcrupuleuſement renfermé dans ſon camp, qui valoit mieux qu'une infinité de places de guerre.

Les grands coups ne purent ſe porter cette année que par l'armée du Roi. Cette armée

avoit les Saxons à prendre, & les ſecours qui pouvoient leur venir, à éloigner. Les choſes s'embrouilloient de jour en jour davantage de ce côté-là ; quoiqu'on eût enfermé le camp de Pirna de manière à empêcher l'entrée des vivres & des ſecours, il avoit été toutefois impoſſible d'occuper tous les ſentiers qui traverſent les forêts & les rochers des environs. Cela faiſoit que le roi de Pologne entretenoit encore, quoiqu'avec peine, une correſpondance avec la cour de Vienne ; & l'on apprit ſur la fin de ſeptembre, que le maréchal Braun avoit reçu des ordres de ſa cour de dégager à tout prix les troupes Saxonnes que les Pruſſiens bloquoient à Pirna. Le maréchal Braun, qui s'étoit avancé avec ſon armée à Budin, avoit trois moyens d'exécuter ce projet ; l'un, de marcher contre le maréchal Keith, & de battre cette armée, ce qui n'étoit pas facile ; le ſecond, de prendre le chemin de Billin & de Tœplitz, & d'entrer en Saxe, ſoit par le Basberg, ſoit par Nœllendorf ; mais ce mouvement l'obligeoit à prêter le flanc au maréchal Keith, & expoſoit à être ruinés tous les magaſins qu'il avoit entre Budin & Prague. Le troiſième moyen qui lui reſtoit, étoit d'envoyer un détachement à la rive droite de l'Elbe, qui prenant par Bœhmiſch-Leippa, Schlukenau & Rumbourg, ſe rendît à Schandau. Cette dernière expédition ne pouvoit mener à rien de

déciſif, parce que les Pruſſiens, par le moyen de leur pont de Schandau, pouvoient envoyer des ſecours dans cette partie, & que le terrein du côté d'Oberrathen & Schandau, coupé, difficile, & ſuſceptible de chicanes, fournit des paſſages aſſez impraticables, pour qu'un bataillon y puiſſe arrêter une armée entière. Comme ce moment critique alloit décider de toute la campagne, le Roi jugea que ſa perſonne ſeroit néceſſaire en Bohème, pour s'oppoſer aux entrepriſes que ſes ennemis pouvoient former. Il arriva le 28 au camp de Johnsdorf; les troupes y étoient poſtées ſur un terrein étroit, dominé par des éminences, le dos appuyé contre un eſcarpement de rocher ſi ſerré, qu'on auroit eu de la peine, dans le cas d'une action, à porter des ſecours d'une partie de ce camp à l'autre, ſans s'expoſer à de grands embarras. Cette poſition ſe trouvant telle, qu'il falloit l'abandonner à l'approche de l'ennemi, elle fut quittée le lendemain. On étoit trop éloigné du maréchal Braun, pour en avoir des nouvelles, & comme il étoit important d'obſerver ſes mouvemens de plus près, le Roi ſe mit à la tête de l'avant-garde, compoſée de 8 bataillons & de 20 eſcadrons, & s'avança à Tirmitz, où il apprit que le maréchal Braun paſſeroit le lendemain l'Éger, proche de Budin; c'étoit préciſément le temps de l'approcher, pour éclairer ſes démarches, & de le combattre même, ſi

l'occaſion s'en préſentoit. Dans la ſituation où ſe trouvoient les choſes, les projets de ceux qui commandoient ces armées étoient ſi oppoſés, qu'il falloit néceſſairement qu'ils en vinſſent à une déciſion, ſoit que le maréchal Braun voulût ſe frayer le paſſage en Saxe l'épée à la main, ſoit qu'il n'agît que par des détachemens. Le 30, l'armée du Roi le ſuivit ſur deux colonnes; à peine l'avant-garde eut-elle gagné la croupe du Pascopol, qu'elle découvrit un camp dans la plaine de Lowoſitz; la droite s'en appuyoit à Wielhotta; Lowoſitz étoit devant ſon front; Sulowitz ſe trouvoit devant ſa gauche, dont l'extrêmité ſe prolongeoit derrière l'étang de Schirkowitz. L'avant-garde pourſuivit ſa marche; elle délogea de Welmina quelques centaines de pandours; ils occupoient un poſte d'avertiſſement. Ce village eſt ſitué dans un baſſin entouré de rochers, dont la plupart ſont taillés en forme de pain de ſucre; cependant cette hauteur & le baſſin même dominent les plaines des environs. Le Roi fit avancer en diligence ſon infanterie, pour occuper les vignes & les débouchés du côté de la plaine de Lowoſitz. Les troupes arrivèrent vers les dix heures, & paſsèrent la nuit au bivouac, à peu de diſtance derrière l'avant-garde, qui étoit poſtée vis-à-vis de l'ennemi. Le lendemain, premier d'octobre, on fut reconnoître dès la pointe du jour ce camp qu'on avoit découvert

Septembre.

Octobre.

la veille ; un brouillard épais étendu ſur la plaine empêcha de diſtinguer les objets. On voyoit comme à travers un crêpe la ville de Lowoſitz, & à côté, de la cavalerie en deux troupes, dont chacune paroiſſoit être de cinq eſcadrons. Sur cela on déploya l'armée ; une colonne d'infanterie ſe forma par la droite, l'autre par la gauche ; la cavalerie ſe mit en ſeconde ligne ; car le terrein, trop étendu pour la petite armée du Roi, l'obligea d'employer 20 bataillons pour ſa première ligne, de ſorte qu'il ne lui en reſta qu'une réſerve de 4. Les autres ſe trouvoient, ou à la garde des magaſins, ou en détachemens. Le champ de bataille ſur lequel les troupes du Roi ſe formèrent, alloit en s'élargiſſant par la gauche. Le penchant des montagnes vers Lowoſitz eſt couvert de vignes diviſées en petits enclos de pierre, à hauteur d'appui, qui diſtinguent les limites des propriétaires ; Mr. de Braun avoit garni ces enclos de pandours, pour arrêter les Pruſſiens ; ce qui fit qu'à meſure que les bataillons de la gauche ſe formoient, ils s'engageoient avec l'ennemi auſſi-tôt qu'ils entroient en ligne. Cependant ce feu étoit mal nourri ; & comme les pandours ne faiſoient pas une réſiſtance vigoureuſe, l'on ſe confirma dans l'opinion où l'on étoit, que ce détachement qu'on avoit vu la veille campé dans ces environs, ſe préparoit à la retraite, & que les pandours qui

tirailloient dans ces vignes & les troupes de cavalerie répandues dans la plaine, étoient deſtinés à faire l'arrière-garde des autres. Cela paroiſſoit d'autant plus plauſible, que l'on ne découvroit aucune trace d'une armée. On ſe trompoit fort dans ces ſuppoſitions ; car les premières troupes qu'on avoit vues à Lowoſitz, étoient l'avant-garde de Mr. de Braun. Les Autrichiens ignoroient la marche de l'armée du Roi, & n'en furent informés qu'en la voyant déboucher de Welmina ; le maréchal Braun en fut averti par le général qui commandoit ſon avant-garde ; ſur quoi la nuit même il vint le joindre avec ſon armée à Lowoſitz. Le brouillard dont nous avons parlé, dura juſques vers les 11 heures, & ne ſe diſſipa tout-à-fait que lorſque l'action fut près de finir. En ſuppoſant toujours qu'on n'avoit à faire qu'à une arrière-garde, on fit tirer quelques volées de canon contre la cavalerie Autrichienne ; ce qui l'inquiéta & la fit changer de poſition & de forme à pluſieurs repriſes ; tantôt elle ſe mettoit en échiquier, quelquefois ſur trois lignes, puis en ligne contiguë, quelquefois cinq ou ſix troupes tirant vers leur gauche diſparoiſſoient, bientôt après elles paroiſſoient plus nombreuſes qu'elles ne ſembloient être au commencement ; enfin ennuyé de cette manœuvre oiſeuſe, qui faiſoit perdre le temps & n'avançoit point les affaires, le Roi crut qu'en faiſant char-

ger cette cavalerie par une vingtaine d'eſcadrons de dragons, cette arrière-garde ſeroit bien vîte diſſipée, & le combat terminé. Sur quoi les dragons deſcendirent des hauteurs, & ſe formèrent au bas ſous la protection de l'infanterie Pruſſienne ; ils choquèrent & renverſèrent tout ce qu'ils trouvèrent vis-à-vis d'eux. En pourſuivant les fuyards, ils reçurent du village de Sulowitz, en flanc & de front, un feu de petites armes & d'artillerie, qui les ramena à la poſition où ils s'étoient formés au pied des vignes. On jugea dès-lors qu'il ne s'agiſſoit plus d'arrière-garde, mais que le maréchal Braun ſe trouvoit avec les Autrichiens vis-à-vis de l'armée. Le Roi voulut retirer ſa cavalerie, pour la remettre en ſeconde ligne ſur la hauteur ; mais par des quiproquo, malheureuſement trop fréquens les jours de bataille, il arriva que tous les cuiraſſiers s'étoient joints aux dragons, & qu'avant que l'aide-de-camp pût leur apporter les ordres du Roi, s'abandonnant à leur impétuoſité & au déſir de ſe ſignaler, ils donnèrent pour la ſeconde fois ; ils eurent bientôt culbuté la cavalerie ennemie, & quoiqu'ils reçuſſent le même feu qui avoit ramené les dragons à la première charge, ils pourſuivirent les Autrichiens juſqu'à trois mille pas ; emportés par leur ardeur, ils franchirent un foſſé large de 50 pieds, à trois cents pas au-delà duquel un autre foſſé plus profond en-

core couvroit l'infanterie impériale. Mr. de Braun fit auſſi-tôt jouer 60 pièces de ſes batteries contre la cavalerie Pruſſienne, & la força de revenir ſe former de nouveau au pied de la montagne ; ce qu'elle exécuta avec ordre, n'étant point pourſuivie. Le Roi ne voulant plus riſquer qu'elle ſe livrât à de pareilles ſaillies, la fit repaſſer en ſeconde ligne derrière ſon infanterie. Pendant que cette cavalerie revenoit, le feu de la gauche commençoit à devenir & plus vif & plus conſidérable : le maréchal Braun vouloit changer l'état de la queſtion ; ſe voyant ſur le point d'être aſſailli, il aima mieux attaquer lui-même. Dans cette vue il avoit fait filer 20 bataillons derrière Lowoſitz, qui s'étant gliſſés ſucceſſivement le long de l'Elbe, vinrent ſoutenir les pandours qui ſe battoient dans les vignes, & tâchèrent même de tourner le flanc gauche des Pruſſiens. L'infanterie les repouſſa vigoureuſement ; elle força les enclos des vignes les uns après les autres, & deſcendant dans la plaine, elle pourſuivit quelques bataillons ennemis, qui de frayeur ſe précipitèrent dans l'Elbe. Une autre troupe de fuyards ſe jeta dans les premières maiſons de Lowoſitz, faiſant mine de s'y défendre ; alors quelques bataillons de la droite furent détachés, pour renforcer la gauche de manière que la gauche des Pruſſiens s'appuyât à l'Elbe, & dans cette diſpoſition elle s'avança

fiérement d'un pas déterminé ſur Lowoſitz, ſans que la droite de l'armée du Roi quittât la hauteur où elle étoit appuyée. Les grenadiers tirèrent dans les maiſons par les portes & les fenêtres; ils y mirent enfin le feu, pour achever plus vîte; & quoique ces troupes euſſent conſumé toute leur poudre, cela n'empêcha pas que les régimens d'Itzenplitz & de Manteufel n'entraſſent dans Lowoſitz la bayonnette baiſſée, & ne forçaſſent neuf bataillons tous frais, que Mr. de Braun y avoit envoyés, à leur céder la place, & à prendre la fuite. Alors toutes les troupes de l'ennemi qui avoient combattu dans cette partie, lâchèrent le pied, & cédèrent la victoire aux Pruſſiens. Le Roi ne put pas profiter de ce ſuccès autant qu'il l'auroit ſouhaité, parce qu'il n'avoit proprement battu que l'aîle droite des impériaux; ils occupoient encore le village de Sulowitz, & comme leur gauche ſe trouvoit poſtée derrière le foſſé dont nous avons parlé, ils ne donnèrent point priſe à la cavalerie Pruſſienne. En même temps Mr. de Braun fit faire un beau mouvement à ſes troupes; il fit avancer quelques brigades de ſa gauche qui n'avoient point combattu, dont il ſe ſervit pour couvrir ſes troupes débandées, qui ſortoient de Lowoſitz & s'enfuyoient en grand déſordre. Il ſe retira la nuit, & fit occuper Leutmeritz par un détachement qui rompit le pont de l'Elbe

qu'il avoit devant lui. Le maréchal, avec le gros de ſon armée, reprit ſon camp de Budin, & détruiſit tous les ponts de l'Éger, pour en empêcher le paſſage aux Pruſſiens. L'armée du Roi perdit en morts & bleſſés 1200 hommes à ce combat ; Mrs. de Quadt & de Luderitz, tous deux généraux de bataille, y furent tués ; on ne fit que 700 priſonniers, parmi leſquels un prince Lobkowitz, général des impériaux. Si la cavalerie avoit pu être employée ſur la fin de l'action, le nombre des priſonniers eût été bien plus conſidérable. Le prince de Bévern fut détaché le lendemain avec 8,000 hommes à Schirkowitz, village ſitué à la droite de la poſition du Roi, à demi-chemin de Budin. Il envoya de ſon camp des partis le long de l'Éger, pour en reconnoître les paſſages, & plus encore pour donner de l'attention & cauſer de la jalouſie à Mr. de Braun, afin de le contenir par ces démonſtrations, & l'empêcher de penſer à ſecourir le roi de Pologne & les troupes Saxonnes. L'armée de Bohème s'en tint-là ; trop foible pour rien entreprendre contre l'ennemi, elle ſe contenta de l'obſerver. Le Roi ne pouvoit en effet agir offenſivement. Pour donner vraiment de la jalouſie à Mr. de Braun, il falloit paſſer l'Éger, & dans ce cas le détachement des impériaux de Leutmeritz ſe trouvant derrière les Pruſſiens, étoit à portée de leur enlever leur ma-

gaſin d'Auſſig : de plus, en paſſant l'Éger on s'éloignoit trop de ſa ligne de défenſe, & l'on ſe mettoit hors de portée d'envoyer en Saxe de prompts ſecours. Si l'on ſe déterminoit à prendre Leutmeritz, loin de gagner par-là, on ſe trouvoit dans un plus grand embarras, parce qu'on s'affoibliſſoit par la garniſon que demandoit cette ville, & que ne pouvant pas garnir les hauteurs qui l'environnent & qui la dominent, on auroit expoſé cette garniſon à être enlevée auſſi tôt qu'attaquée. Toutes ces raiſons firent que le Roi fut obligé de ſe contenter d'avoir gagné une bataille au commencement de cette guerre, & qu'il borna ſes projets à empêcher que Mr. de Braun ne fît des détachemens, ou, s'il en faiſoit, à pouvoir en envoyer de tout auſſi forts au ſecours du camp de la Saxe. L'armée Pruſſienne de Bohème étoit de la moitié plus foible que celle des impériaux ; mais les troupes étoient ſi bonnes, ſi bien diſciplinées, & les officiers ſi pleins de valeur, qu'elles ſe comptoient, ſi non ſupérieures, du moins égales à l'ennemi. Quelle que ſoit la bonne opinion qu'on a de ſoi-même, la ſécurité eſt toujours dangereuſe à la guerre, & il vaut mieux prendre des précautions ſuperflues, que de négliger les néceſſaires ; & comme le nombre étoit du côté des Autrichiens, que d'ailleurs le Roi auroit pu ſe voir obligé de faire des détachemens, il ordonna

qu'on travaillât à élever quelques batteries, & à retrancher les parties les plus foibles de ſon camp ; ces meſures ſe trouvèrent d'autant plus ſages, qu'on apprit le 6 que Mr. de Braun avoit détaché à la ſourdine quelques régimens de ſon armée ; que ce corps, taxé à 6,000 hommes, ayant paſſé par Raudnitz, s'avançoit vers Bœhmiſch-Leippa, pour ſuivre delà la route qui mène en Saxe. Quoique ce détachement ne cauſât pas de grandes appréhenſions, le Roi en avertit le margrave Charles & le prince Maurice demeurés en Saxe, & ſe mit à la tête d'un renfort de cavalerie, pour les mener au camp de Sédelitz, où il n'étoit reſté que 30 eſcadrons ; ce qui n'étoit pas ſuffiſant pour arrêter les Saxons, ſur-tout s'ils avoient entrepris de percer du côté de Hohendorf & de Tœplitz. Sa majeſté partit le 13 de Lowoſitz avec 15 eſcadrons, & arriva le 14 à midi à ſon armée, qu'elle trouva à Struppen, quartier que le roi de Pologne avoit occupé durant tout le temps que les Saxons avoient été bloqués.

Les choſes avoient entiérement changé de face en Saxe, depuis que le Roi avoit pris le commandement de ſon armée en Bohème. La bataille de Lowoſitz avoit frappé la cour ; elle n'eſpéroit que foiblement l'aſſiſtance des impériaux. Les troupes étant d'ailleurs menacées d'une diſette prochaine, les généraux Saxons

voulurent ſe frayer eux-mêmes un chemin à travers les Pruſſiens ; leur projet étoit de ſe ſauver en paſſant l'Elbe, & ils tentèrent de jeter un pont à Wilſtedt. Vis-à-vis de ce lieu ſe trouvoit une redoute pruſſienne, qui coula à fond quelques-uns de leurs bateaux ; ce qui dérangea leurs meſures. Ils changèrent alors de deſſein, & firent tranſporter leurs pontons à Halbſtadt, qu'ils regardoient comme l'endroit le plus propre & le plus convenable pour leur ſortie, ſur-tout à cauſe des ſecours que Mr. de Braun venoit de leur promettre de nouveau. Toutes les opérations que les armées firent alors dans ces contrées, ſe trouvoient ſi intimement liées avec la nature du terrein, que nous ſommes obligés, pour l'intelligence du lecteur, de lui en donner l'idée la plus nette que nous pourrons. Par la deſcription que nous avons faite du poſte de Pirna, on a pu juger de la force de ſon aſſiette ; mais s'il étoit difficile de l'emporter, il n'étoit pas moins difficile d'en ſortir. La plus naturelle, la plus aiſée de ſes iſſues eſt par Léopoldsheim ; en deſcendant de leurs rochers, les Saxons prenoient, par Hermersdorf & Nœllendorf, le chemin de la Bohème. Ce n'eſt pas à dire qu'ils auroient forcé ce paſſage ſans perte ; il y avoit toutefois apparence qu'ils auroient ſauvé une partie de leur monde. Tœplitz une fois gagné, ils ne rencontroient plus que de légers obſtacles, & per-

ſonne ne pouvoit les empêcher de ſe joindre par Eger aux Autrichiens. Il y a toute apparence que les généraux Saxons ne connoiſſoient pas les ſituations de Halbſtadt, de Burkersdorf, de Schandau, de Ziegenruck, & ſurtout qu'ils ignoroient la diſpoſition dans laquelle les Pruſſiens occupoient ces poſtes; ſans quoi ils ne ſe ſeroient jamais engagés dans une auſſi mauvaiſe affaire. Mr. de Leſtwitz étoit poſté avantageuſement avec 11 bataillons & 15 eſcadrons entre Schandau & un village nommé Wendiſche-Fehre. Mr. de Braun, qui étoit entré en Saxe à la tête de ſon détachement, vint ſe camper vis-à-vis de lui. Les Autrichiens occupèrent les villages de Mitteldorf & d'Altendorf; mais trouvant Mr. de Leſtwitz plus fort qu'ils ne l'avoient prévu, ils n'eurent garde de l'attaquer. Mr. de Braun ne pouvoit pas ſe porter ſur Burkersdorf, dont une chaîne de rochers impraticables le ſéparoit; il ne trouvoit pas ſon compte à s'engager avec M. de Leſtwitz; & cependant, pour prêter la main aux Saxons du côté d'Altſtadt, il étoit obligé de faire défiler ſon monde deux à deux par des chemins étroits vis-à-vis des Pruſſiens, & ſous le feu de leurs petites armes. De tous ces différens partis, il n'y en avoit aucun qu'un homme expérimenté, comme l'étoit Mr. de Braun, pût prendre ſans riſquer ſa réputation; il aima donc mieux ſe tenir dans l'inaction,

que de mener inutilement ſes troupes à la bou-
Octobre. cherie. Du côté d'Altſtadt, où les Saxons avoient réſolu de paſſer l'Elbe, eſt à la rive droite de ce fleuve une petite plaine, dominée par le Lilienſtein, rocher eſcarpé, qui en borne une partie; aux deux côtés de ce rocher, ſe préſentoient cinq bataillons Pruſſiens, aux ordres de Mr. de Retzow, derrière des abatis, qui en forme de croiſſant, alloient s'appuyer des deux côtés au coude que l'Elbe forme en cet endroit; cinq cents pas derrière ce poſte, 6 bataillons & 5 eſcadrons occupoient le défilé de Burkersdorf; derrière ce défilé ſe trouve une chaîne de rochers âpres & eſcarpés, nommés le Ziegenruck, qui embraſſant tout ce terrein, aboutit des deux côtés à l'Elbe. Pour percer de ce côté-là, les Saxons avoient donc trois poſtes à forcer conſécutivement, les uns plus redoutables que les autres. Ce fut néanmoins pour tenter leur évaſion de ce côté, qu'ils commencèrent dès le 11 d'octobre à établir leurs ponts. Les Pruſſiens ſe gardèrent bien de les traverſer dans cet ouvrage. Leur deſcente de Tirmsdorf vers l'Elbe étoit aſſez praticable; mais lorſque leurs ponts furent achevés, & que de l'autre bord ils voulurent monter le rocher pour gagner la plaine d'Altſtadt, ils ne trouvèrent qu'un ſentier étroit qui ſervoit aux pêcheurs. Il fallut une demi-journée pour y faire paſſer deux bataillons; les pluies abon-

abondantes qui tombèrent, achevèrent d'abymer ce chemin ; ils furent obligés d'abandonner leurs canons, qu'il étoit impoſſible de tranſporter à l'autre rive ; ainſi toute leur artillerie reſta ſur les retranchemens qu'ils venoient de quitter. La lenteur de leur paſſage fut cauſe que la cavalerie, l'infanterie, le bagage, l'arrière-garde de tout ce corps pêle-mêle & en déſordre, demeurèrent aux environs de Struppen. Le 13, avant le jour, le prince Maurice d'Anhalt fut le premier averti de l'évaſion des Saxons ; l'armée prit ſur le champ les armes, & ſe mettant ſur ſept colonnes, elle gravit encore avec peine contre ces rochers de Pirna, tout abandonnés qu'ils étoient de leurs défenſeurs ; les généraux la formèrent ſur la crête de ces montagnes entre le Sonnenſtein & Rottendorf. Mr. de Ziethen, avec ſes houſards, attaqua auſſi-tôt l'arrière-garde de l'ennemi, & la pouſſa juſqu'à Tirmsdorf ; les compagnies franches & les chaſſeurs Pruſſiens ſe logèrent dans un bois proche de cette arrière-garde, d'où ils l'incommodèrent beaucoup par leur feu. Le prince Maurice, qui ſurvint, envoya le régiment de Pruſſe, infanterie, occuper une hauteur derrière les Saxons. A peine eut-on tiré deux coups de canon de cette colline, que les Saxons, ſurpris de recevoir du feu d'un endroit duquel ils n'en attendoient pas, & mis en déſordre, prirent ſoudain la fuite ; les hon-

ſards ſe jetèrent ſur le bagage, qu'ils pillèrent, & les chaſſeurs ſe gliſsèrent dans un bois voiſin de l'Elbe, d'où ils tirèrent ſur l'arrière-garde Saxonne, qui achevoit de paſſer le pont. Ils perdirent alors entiérement la tête ; ils coupèrent eux-mêmes les cables de leur pont ; le courant l'entraîna juſqu'à Rathen, où les Pruſſiens le prirent. Le prince Maurice fit auſſi-tôt camper les troupes ſur les hauteurs de Struppen ; leur gauche alloit vers l'Elbe, & leur droite ſe prolongeoit derrière un ravin profond, qui va ſe perdre du côté de Hennersdorf. Telle étoit la ſituation des choſes, lorſque le Roi arriva avec ſes dragons à Struppen. Les Saxons attendoient un certain ſignal, dont ils étoient convenus avec les impériaux, pour attaquer de concert les Pruſſiens ; ce ſignal ne ſe donna point ; ce qui acheva de leur faire perdre toute eſpérance. Ils ne furent que trop convaincus alors, en voyant la manière dont Mr. de Retzow étoit poſté, qu'il leur étoit impoſſible de ſe faire jour eux-mêmes. D'un autre côté, le roi de Pologne, qui s'étoit réfugié au Kœnigſtein, preſſoit delà vivement ſes généraux d'attaquer Mr. de Retzow à Lilienſtein ; & le comte Rutowsky lui remontroit à ſon tour avec force l'inutilité de cette entrepriſe, qui meneroit à une effuſion de ſang & à un maſſacre, dont après tout le roi ne pourroit tirer aucun avantage. Mr. de Braun ſe trou-

voit dans un cas auſſi embarraſſant, mais moins fâcheux; il avoit devant lui un corps de troupes Pruſſiennes, ſupérieur en nombre; & comme toute communication lui étoit coupée avec le Kœnigſtein, qu'il rencontroit des empêchemens phyſiques dans toutes les entrepriſes qu'il pouvoit former pour dégager les Saxons, & qu'il avoit à craindre que ces troupes ſe rendant priſonnières à ſon inſu, il n'eût auſſi-tôt toute l'armée Pruſſienne ſur les bras, il jugea la ſituation de l'armée Saxonne déſeſpérée, & ne Octobre.
penſant plus qu'à ſauver ſon propre détachement, il ſe retira le 14 en Bohème. Les houſards Pruſſiens le ſuivirent; Mr. de Warneri battit ſon arrière-garde & paſſa 300 grenadiers cravates au fil de l'épée. Cette entrepriſe ſi mal exécutée donna lieu aux reproches les plus injurieux que ſe firent les généraux Saxons & les généraux Autrichiens; ils avoient tort les uns & les autres. Le général Saxon qui avoit fait le projet de cette évaſion, étoit le ſeul coupable; il avoit ſans doute conſulté des cartes fautives; il n'avoit jamais été ſur les lieux, dont la ſituation lui étoit inconnue; car quel homme ſenſé choiſira pour ſa retraite un défilé qui paſſe par des rochers eſcarpés dont l'ennemi eſt le maître? Ces lieux tout-à-fait contraires par leur poſition aux manœuvres que les Autrichiens & les Saxons avoient deſſein d'y faire, furent les vraies cauſes des malheurs que ces

derniers y éprouvèrent ; tant l'étude du terrein eſt importante, tant la ſituation des lieux décide des entrepriſes militaires & de la fortune des états. Le roi de Pologne fut du haut du Kœnigſtein ſpectateur de la ſituation déplorable où ſe trouvoient ſes troupes, manquant de pain, entourées d'ennemis, & ne pouvant pas même, par une réſolution déſeſpérée, ſe faire jour aux dépens de leur ſang, parce que toute reſſource leur étoit ôtée ; pour ne les point voir périr de faim & de miſère, il fut obligé de conſentir qu'elles ſe rendiſſent priſonnières de guerre, & qu'elles miſſent bas les armes.

Le comte Rutowsky fut chargé de dreſſer cette triſte capitulation. Tout ce corps ſe rendit ; & les officiers s'engagèrent ſur leur honneur à ne plus ſervir contre les Pruſſiens durant cette guerre ; comme on comptoit ſur leur parole, on les relâcha. Pour ne point humilier un ennemi vaincu, le Roi fit rendre au roi de Pologne les drapeaux, les étendards & les timbales qui appartenoient à ſes troupes ; il conſentit auſſi d'accorder la neutralité à la forteresſe de Kœnigſtein. Mais dans le temps même qu'il tâchoit d'adoucir le ſort du roi de Pologne, celui-ci concluoit en ſecret un traité avec l'impératrice-reine, par lequel il lui cédoit, moyennant un certain ſubſide, 4 régimens de dragons & 2 pulks d'ulans, qu'il entretenoit en Pologne : ces procédés ne ſervoient qu'à

juſtifier la conduite que les Pruſſiens avoient tenue juſqu'alors. Le roi de Pologne, dégoûté de la guerre plus que jamais après la ſcène qui venoit de ſe paſſer, demanda le libre paſſage pour ſa perſonne, afin d'aller s'établir en Pologne ; non-ſeulement on le lui accorda, mais on pouſſa l'attention juſqu'à faire retirer toutes les troupes Pruſſiennes qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage, pour dérober à ſa vue des objets qui ne pouvoient que lui faire de la peine ; il partit le 18 avec ſes deux fils & ſon miniſtre pour Varſovie.

L'armée Saxonne qui venoit de ſe rendre, conſiſtoit en 17,000 têtes ; l'artillerie qu'on prit, paſſa 80 pièces de canon. Le Roi diſtribua ces troupes, & en forma vingt nouveaux bataillons d'infanterie ; mais il commit la faute de n'y point mêler de ſes ſujets, à l'exception des officiers, qui étoient tous de ſes états ; cette faute influa dans la ſuite ſur le peu d'uſage qu'on tira de ces régimens, & ſur les mauvais ſervices qu'ils rendirent. Après la reddition des Saxons, le Roi retourna en Bohême, pour en retirer ſon armée. Le maréchal Keith quitta le 25 le camp de Lowoſitz, & ſe replia ſur Linay, ſans que l'ennemi le ſuivît ; le régiment d'Itzenplitz, qui gardoit un gué de l'Elbe au village de Soleſel, fut attaqué cette nuit même, & ſe défendit ſi bien, que non content de repouſſer l'ennemi, il lui fit encore des priſonniers. De Linay, l'armée

continua paiſiblement ſa marche par Nœllendorf, Schœnwalde, Gishubel, & arriva le 30 en Saxe ; le Roi la fit cantonner entre Pirna & les frontières de la Bohème.

En même temps que l'armée du Roi entroit en Saxe, le maréchal de Schwérin quittoit les environs de Kœnigsgrætz & ſe retiroit en Siléſie. Comme il étoit en marche vers Skalitz, il fut ſuivi par quelques milliers de Hongrois, qui harceloient ſon arrière-garde. Le maréchal, qui n'entendoit pas raillerie, ſe mit à la tête d'une partie de ſa cavalerie, fondit bruſquement ſur eux, les défit, & les pourſuivit juſqu'à Smirſitz ; après quoi il reprit tranquillement ſa marche, & ſe trouva avec ſon armée le 2 de novembre ſur la frontière de la Siléſie.

Novembre.

La tranquillité dans laquelle ſe tinrent les ennemis, permit de faire entrer de bonne heure les troupes dans leurs quartiers ; on forma le cordon pour les quartiers d'hiver. Le prince Maurice eut le commandement de la diviſion qu'on envoya à Chemnitz & à Zwickau, d'où il envoya des détachemens pour garder les gorges de la Bohème, & fit retrancher les poſtes d'Auſche, d'Oelsnitz, & du Basberg : Mr. de Hulſen commandoit les brigades de Freyberg & de Dippoldiswalde, & tenoit les poſtes de Sayda, de Frauenberg & d'Einſidel. Le Roi confia à Mr. de Zaſtrow la gorge de Gishubel, & le paſſage de Hœhlendorf ; delà, en paſſant l'Elbe,

le cordon prenoit de Dresde par Bischofswerda jusqu'à Bautzen, où une tête de 10 bataillons & d'autant d'escadrons étoit prête à porter des secours où le besoin le demanderoit. Mr. de Lestwitz se tenoit à Zittau avec 6 bataillons; pour assurer sa communication, il avoit des détachemens à Hirschfelde, Ostritz & Marienthal. Le prince de Bévern avoit les postes de Gœrlitz & de Lauban sous ses ordres, avec 19 bataillons & 15 escadrons. Mr. de Winterfeld & le prince de Wurtemberg, qui allèrent avec un détachement en Silésie, continuoient le cordon, en prenant de Greiffenberg & Hirschberg, à Landshut & Friedland. Mr. de Fouquet couvroit le comté de Glatz; un autre corps de l'armée du maréchal de Schwérin, hiverna du côté de Neustadt, & servit à couvrir la haute Silésie contre les incursions que les impériaux auroient pu y faire de la Moravie.

Ce fut dans cette disposition que les troupes Prussiennes passèrent l'hiver de 1756 à 1757.

CHAPITRE V.

De l'hiver de 1756 à 1757.

L'Invasion des Prussiens en Saxe causa une vive sensation en Europe; plusieurs cours n'en savoient pas les raisons, ou ne voulant pas

même les connoître, blâmoient & désapprouvoient la conduite du Roi. Le roi de Pologne crioit contre la violence des Prussiens ; ses ministres dans les cours étrangères exagéroient les maux de la Saxe, envenimoient & calomnioient les démarches les plus innocentes du Roi. Ces clameurs retentissoient à Versailles, à Pétersbourg, & par toute l'Europe. Le roi de France étoit déjà piqué de ce que le Roi de Prusse, au-lieu de renouveller le traité de Versailles, venoit de conclure avec le roi d'Angleterre l'alliance de Londres. D'un côté, les ministres Autrichiens aigrissoient l'esprit de la nation Françoise, pour l'entraîner dans la guerre d'Allemagne ; d'un autre, on se servoit des larmes de la Dauphine pour émouvoir la compassion de Louis XV, afin qu'il prît le parti du roi de Pologne. Le roi très-chrétien se rendit à d'aussi vives sollicitations, & résolut de porter la guerre en Allemagne. Il ne suspendit les effets de cette démarche que pour la colorer par un prétexte apparent & naturel ; Mr. de Broglio, ambassadeur de France en Saxe, eut ordre de le fournir, en donnant lieu aux Prussiens d'insulter à son caractère. C'étoit l'homme le plus propre qu'on pût choisir pour brouiller des cours. La commission dont il étoit chargé, donna lieu à la conduite bizarre qu'il tint pendant que les Saxons étoient bloqués dans leur camp de Pirna ; il étoit demeuré à Dresde ;

il voulut à différentes repriſes ſe rendre à Struppen, auprès du roi de Pologne ; quoique cela fût généralement défendu, il voulut forcer les gardes, pour s'attirer des violences de leur part ; il eſſaya inutilement de paſſer la chaîne des vedettes ; on lui oppoſa, toutes les fois qu'il le tenta, tant de politeſſe & tant de fermeté, qu'il ne put ſe rendre auprès du roi de Pologne, ni trouver un prétexte léger pour brouiller le Roi de Pruſſe & le roi de France. Cela impatienta la cour de Verſailles, qui ſans chercher d'autres détours, renvoya Mr. de Knyphauſen, miniſtre Pruſſien à Paris, & rappella Mr. de Valori qui réſidoit à Berlin. Cette démarche d'éclat obligea le Roi, à ſon retour de Bohème, de faire ſignifier à Mr. de Broglio à Dresde, où le Roi établiſſoit ſon quartier, que toute intelligence venant d'être rompue entre les deux cours par le rappel des miniſtres, il n'étoit plus ſéant qu'un ambaſſadeur de France réſidât dans un lieu où ſe trouvoit ſa majeſté, & qu'il n'avoit qu'à ſe préparer à partir inceſſamment pour aller trouver le roi de Pologne, auprès duquel il étoit accrédité. Mr. de Broglio reçut cette déclaration avec cet air de dignité & de hauteur, que les miniſtres François ſavent prendre lorſqu'ils ſe ſouviennent des belles années de Louis XIV. Cependant il n'en partit pas moins promptement pour Varſovie. La cour de Verſailles, qui vouloit la

rupture, & qui ayant perdu de vue le point fixe de ſa politique de pouſſer la guerre par mer contre les Anglois, ne ſe conduiſoit que par ſes caprices & des impulſions étrangères, déclara qu'elle regardoit l'invaſion des Pruſſiens en Saxe, comme une violation de la paix de Weſtphalie, dont elle étoit garante; elle crut le prétexte de cette garantie ſuffiſant pour ſe mêler de cette guerre, & pour y entraîner même les Suédois. L'abbé de Bernis, qui avoit été le promoteur de l'alliance conclue avec la maiſon d'Autriche, reçut le poſte qu'avoit eu Mr. Rouillé, & devint miniſtre des affaires étrangères. Enfin l'impétuoſité françoiſe, qui pouſſe l'eſprit de cette nation d'un extrême à l'autre, l'inconſéquence des miniſtres, l'animoſité dont le roi de France étoit déjà rempli contre le Roi de Pruſſe, la nouveauté & la mode, accréditèrent tellement à la cour cette alliance des Autrichiens, qu'on la conſidéroit comme un chef-d'œuvre de politique. Les miniſtres impériaux étoient ſeuls à la mode; & ils ſe ſervirent ſi adroitement de l'influence qu'ils avoient dans le conſeil de Louis XV, qu'au-lieu de 24,000 hommes d'auxiliaires que la France étoit obligée de donner à l'impératrice-reine, ils intriguèrent ſi bien, que le printemps ſuivant 100,000 François paſsèrent le Rhin. Bientôt les Suédois furent ſommés par le miniſtère de Verſailles de remplir la garantie du

traité de Weſtphalie ; le ſénat de cette nation étoit depuis long-temps aux gages de la France. Quoique les conſtitutions du royaume défendent en termes exprès & poſitifs de ne point déclarer la guerre ſans le conſentement de trois ordres, qui forment la diète ou les états-généraux, les partiſans de la France violèrent cette loi fondamentale, & paſſant par-deſſus toutes les formalités uſitées en pareils cas, ils adoptèrent aveuglément les meſures que le roi de France leur preſcrivoit. Pendant que la cour de Verſailles préparoit ſi laborieuſement les moyens de bouleverſer l'Allemagne, un fou penſa cauſer une révolution en France ; c'étoit un fanatique obſcur, qui ayant ſervi en qualité de domeſtique dans un couvent de Jéſuites en Flandre, ſe propoſa d'aſſaſſiner Louis XV. Ce malheureux, nommé Damiens, ſe rendit à Verſailles, pour y épier le moment d'exécuter ſon abominable projet. Un ſoir que le roi devoit partir pour Choiſi, cet inſenſé ſe gliſſe dans la foule, approche du roi par derrière, & lui plonge ſon coûteau dans le côté. Il fut arrêté ſur le champ ; la bleſſure du monarque fut trouvée légère ; le parlement ſe ſaiſit du coupable ; les priſons furent remplies de perſonnes qu'il avoit chargées par ſes dépoſitions, mais qui étant innocentes recouvrèrent la liberté ; & juſqu'à préſent le public n'a été inſtruit que vaguement des motifs qui ont porté ce monſtre

à cet attentat atroce. La cour de Vienne, qui agiſſoit ſi puiſſamment à Verſailles, n'étoit pas moins diligente à intriguer chez les autres puiſſances de l'Europe, elle dépeignoit à Pétersbourg l'entrée des Pruſſiens en Saxe ſous les couleurs les plus noires ; c'étoit une injure faite à la Ruſſie ; c'étoit braver les forces de cet empire ; c'étoit un mépris manifeſte des garanties que l'impératrice Éliſabeth avoit données au roi de Pologne de ſon électorat. Pour appuyer ces inſinuations, les Autrichiens prodiguoient à Pétersbourg les calomnies contre la Pruſſe, & les ſommes d'argent qu'ils y répandoient, ne furent pas inutiles à leur deſſein. Pour hâter la marche des troupes Ruſſes, l'impératrice-reine promit de payer annuellement un ſubſide de deux millions d'écus à l'impératrice Éliſabeth ; cette ſomme étoit proprement payée par la France ; c'étoit l'évaluation du contingent qu'elle devoit à l'Autriche, qui par ce ſubſide engageoit la Ruſſie à déclarer la guerre à la Pruſſe.

Cependant les miniſtres de l'impératrice-reine ne travailloient pas avec moins de zèle à Ratisbonne, pour engager dans ces troubles les états de l'Empire ; de leur côté, les François intimidèrent la diète par leurs menaces, au point, qu'elle ſouſcrivit aveuglément aux volontés de la cour de Vienne : il fut réſolu par les concluſions de cette diète, que le St-Empire

formeroit une armée d'exécution, qui s'avanceroit tout droit dans l'électorat de Brandebourg. Le commandement de cette armée fut décerné au prince de Hildbourghauſen, maréchal au ſervice d'Autriche. Alors le fiſcal de l'Empire ſe mit ſur les rangs; il avança que les rois de Pruſſe & d'Angleterre devoient être mis au ban de l'Empire : quelques princes repréſentèrent que ſi autrefois l'électeur de Bavière avoit été condamné à ce ban, cela ne s'étoit fait qu'après ſa défaite à la bataille de Hœchſtædt, & que dès que les armées impériales en auroient gagné de pareilles, il ſeroit libre à chacun de procéder contre les deux rois. La France comprit que ſi l'on ſe précipitoit à publier cet arrêt, la cour de Vienne commettroit ſa dignité, & qu'il y auroit à craindre de plus, que les deux rois & leurs adhérens ne ſe ſéparaſſent entiérement du Saint-Empire Romain; ils firent toutes ces repréſentations à Vienne, & conſeillèrent à la reine d'attendre les ſuccès de la fortune, pour penſer enſuite aux meſures ultérieures qu'elle auroit à prendre. Quoique cet avis prévalût, cela n'empêcha pas le fiſcal d'agir avec une indécence & une groſſiéreté inſupportables contre des rois, envers leſquels des ennemis même obſervent communément des procédés honnêtes & reſpectueux. Il auroit été difficile de répondre aux écrits injurieux & amers de cette

diète, ſi Mr. de Plotho, miniſtre du Roi à Ratisbonne, n'eût pas eu le talent & l'adreſſe de tremper ſa plume dans le même fiel. Le ſtyle de la cour impériale n'étoit pas plus doux ; on le diſtinguoit néanmoins des écrits du fiſcal par des inſolences pleines de fierté & par quelque choſe de plus piquant, mêlé d'arrogance & de hauteur. Le Roi indigné contre ces procédés, fit inſinuer à l'impératrice, qu'on pouvoit être ennemi ſans ſe dire des injures, qu'il ſuffiſoit aux ſouverains de vider leurs débats par l'épée, ſans proſtituer leur dignité par des écrits en ſtyle des halles : ces remontrances furent long-temps vaines, & n'acquirent du poids qu'après le gain de quelques batailles.

Tandis que toute l'Europe s'armoit contre le Roi de Pruſſe & celui de la Grande-Bretagne, l'Angleterre ſe trouvoit dans une ſubverſion générale, qui engourdiſſoit le gouvernement, & ſeroit devenue préjudiciable aux intérêts de la nation, ſi des changemens, ſurvenus à propos, n'avoient encore à temps redreſſé les choſes. Les diſſentions domeſtiques qui agitoient l'intérieur de l'état, étoient fomentées par le duc de Cumberland, qui ſe flattoit de parvenir à remplir de ſes créatures les premiers poſtes ; c'étoit lui qui avoit ſoulevé la nation contre les François ; c'étoit lui qui avoit allumé la guerre, dans l'eſpérance que le miniſtère ne pourroit pas ſe ſoutenir en un temps de trouble.

L'hiver de 1756 à 1757.

Les premières entrepriſes des Anglois tournèrent ſi mal, qu'ils perdirent Port-Mahon ; ce fut-là le prétexte dont ſe ſervit le parti de ce prince, pour taxer le duc de Newcaſtle de malhabileté. A l'ouverture du parlement les eſprits s'échauffèrent, l'animoſité des partis redoubla, & tant de reſſorts furent mis en œuvre par les intrigues du duc de Cumberland, que le duc de Newcaſtle, fatigué par la faction plutôt que vaincu, réſigna ſes emplois ; le parti de Cumberland triomphant, fit donner les ſceaux au Sr. Fox, créature du prince. Cependant ce nouvel arrangement ne put ſe ſoutenir ; Mr. Fox quitta de lui-même cette place qu'on lui avoit fait obtenir par tant d'intrigues, & le duc de Newcaſtle rentra dans ſes charges. Ces déplacemens de miniſtres n'auroient cependant pas tiré à conſéquence, s'il n'en avoit réſulté une eſpèce d'inaction & de léthargie dans les affaires ; les miniſtres & les grands étoient plus occupés de l'intérêt de leurs factions, que des meſures à prendre contre la France. Plus animés contre leurs compétiteurs que contre les ennemis de la nation, ils ne prenoient aucune meſure pour la campagne prochaine. Perſonne ne penſoit à former des projets pour la guerre de mer juſqu'alors malheureuſe, encore moins pour la guerre qui étoit ſur le point d'embraſer l'Allemagne. Ce qui intéreſſoit le plus le Roi dans

ce moment, c'étoit de faire prendre aux Anglois des mesures relatives à la guerre du continent ; & comme il prévoyoit en gros sur quoi pourroient rouler les opérations de l'armée Françoise dans l'Empire, il envoya au roi d'Anterre un projet qu'il avoit dressé pour la défense commune de l'Allemagne. Ce mémoire rouloit sur les points suivans : Il proposoit de maintenir Wésel, pour en faire la place d'armes des alliés, par où l'on restoit le maître de passer le Rhin ; il demandoit qu'on assemblât l'armée en un lieu convenable derrière la Lippe, entre Wésel & Lippstadt ; cette position donnoit l'avantage de porter les troupes selon le besoin, soit vers le Rhin, soit vers le Wéser. De plus, si les François marchoient en Hesse, l'armée de la Lippe, en s'avançant vers Francfort, les obligeoit à quitter prise, & en attendant que les opérations auroient éloigné du Rhin l'armée alliée, la fortereſſe de Wésel auroit assez occupé les François, pour donner le temps de venir à son secours ; d'ailleurs, tant que cette place tenoit, il n'étoit pas à présumer que les troupes Françoises du bas Rhin s'enfonçassent trop dans la Westphalie. Le roi d'Angleterre, qui s'étoit peu appliqué à ces sortes de matières, lut le projet sans en comprendre l'importance, & comme il y étoit question de soutenir Wésel, il se défia des raisons dont le Roi de Prusse se servoit ;

voit ; il avoit en revanche une confiance entière en ſes miniſtres de Hanovre, qui ne ceſſoient de lui repréſenter qu'il falloit ſe borner à la défenſe du Wéſer. Cette idée étoit fauſſe en tout ſens, parce que le Wéſer eſt preſque généralement guéable, & que ſa rive oppoſée à l'électorat de Hanovre domine l'autre, de ſorte que la nature n'a pas voulu, quoi qu'en pût dire Mr. de Munchhauſen, que jamais général habile ſe ſervît de cette rivière dans le ſens qu'il propoſoit. Son avis prévalut néanmoins, & tout ce qu'on put obtenir du roi d'Angleterre, fut qu'il conſentît à faire repaſſer les troupes Hanovriennes & Heſſoiſes en Allemagne. Le manque d'harmonie entre le Roi, les Anglois & les Hanovriens, mit le premier dans le cas de prendre des meſures différentes de celles qu'il avoit imaginées pour le duché de Clèves & la fortereſſe de Wéſel ; obligé d'abandonner cette place, il donna des ordres pour qu'on ruinât une partie des ouvrages ; il fit tranſporter par mer à Magdebourg, la nombreuſe artillerie qui garniſſoit les remparts ; & la garniſon eut ordre d'évacuer la ville, & de ſe retirer à Bielefeld, pour ſe joindre au printemps à l'armée alliée, qui devoit s'y aſſembler ſous les ordres du duc de Cumberland. Après la preuve que les miniſtres de Hanovre avoient donnée du crédit qu'ils avoient ſur l'eſprit du roi d'Angleterre, il

étoit clair que pour aller à la ſource d'où partoient les réſolutions, il falloit s'adreſſer à eux. On avoit tout à craindre pour l'armée du duc de Cumberland, moins commandée par ce prince que par un tas de juriſconſultes qui n'avoient jamais vu de camp, ni lu de livre qui traitât de l'art militaire, mais ſe croyoient égaux aux Marlborough & aux Eugène. Les intérêts du Roi étoient trop liés avec ceux du roi d'Angleterre, pour qu'il vît de ſang froid le mauvais parti qu'on alloit prendre; ſe flattant de le prévenir, il envoya Mr. de Schmettau à Hanovre. Ce général fit à ces magiſtrats préſomptueux & ignorans, les repréſentations les plus énergiques, pour les faire renoncer au projet de campagne qu'ils avoient formé; il leur en démontra les défauts; il leur en prédit les conſéquences, mais le tout en vain; s'il leur avoit parlé arabe, ils l'auroient tout autant compris. Ces miniſtres, dont l'eſprit étoit reſſerré dans une ſphère étroite, ne ſavoient pas aſſez de dialectique pour ſuivre un raiſonnement militaire; leur peu de lumières les rendoit méfians, & la crainte d'être trompés dans une matière qui leur étoit inconnue, augmentoit l'opiniâtreté naturelle avec laquelle ils ſoutenoient leurs opinions: toutes ces raiſons rendirent la miſſion de Mr. de Schmettau infructueuſe.

Les François, plus fins qu'eux, leur avoient

perſuadé fermement qu'ils ne vouloient que traverſer leur pays, que leur projet de campagne n'étoit calculé que contre le Roi de Pruſſe ; qu'en un mot ils vouloient aſſiéger Magdebourg, & que pourvu que les Hanovriens ſe tinſſent ſpectateurs tranquilles de cette ſcène, durant le cours des opérations de la campagne, leur pays ſeroit épargné, & leurs perſonnes en conſidération. Ces miniſtres furent la dupe de leur crédulité, & les François les punirent de la perfidie qu'ils vouloient commettre envers le Roi de Pruſſe, comme on le verra dans le récit de la campagne prochaine.

Pendant que toutes ces négociations agitoient l'Europe, le Roi étoit à Dresde, où la reine de Pologne lui donnoit d'autres embarras. Cette princeſſe, en faiſant complimenter tous les jours le Roi par ſon grand-maître le comte de Queſtenberg, en lui prodiguant des aſſurances d'amitié, entretenoit des intelligences ſecrètes avec les généraux Autrichiens, & les avertiſſoit de tout ce qu'elle étoit à portée d'apprendre. Ces menées donnèrent lieu aux précautions que l'on prit pour découvrir la correſpondance. Comme on fouilloit exactement aux portes tous les ballots, toutes les marchandiſes & les paquets qui venoient de Bohème, on ouvrit un jour une caiſſe de boudins adreſſés à madame Ogilvi, grande maî-

treſſe de la reine, qui avoit des terres aux environs de Leutmeritz ; en examinant ces boudins on les trouva tous farcis de lettres. Cette découverte rendit la cour plus retenue dans ſes correſpondances. Cependant le même train continuoit toujours, avec la différence qu'on s'y prenoit avec plus de fineſſe. Ce n'étoit pas à quoi ſe bornoit la mauvaiſe volonté de la reine ; car elle envoyoit des émiſſaires dans toutes les garniſons où le Roi formoit des régimens, nouvellement levés, de Saxons pris au Lilienſtein ; elle les faiſoit exciter à la ſédition, à la révolte & à la déſertion. Elle en débaucha beaucoup, & fut cauſe qu'au commencement de la campagne, des corps entiers ſe ſoulevèrent & paſsèrent du côté des ennemis. Le deſſein du roi de Pologne & de ſes alliés étoit de rétablir ces corps en Hongrie, pour les mettre ſur le pied où ils étoient avant que les Pruſſiens les priſſent : ils aſſemblèrent des ſoldats ; mais manquant d'officiers, ils eurent recours à un moyen, dont l'hiſtoire ne fournit aucun exemple de la part de princes laïques. On diſpenſa les officiers Saxons de la parole d'honneur qu'ils avoient donnée aux Pruſſiens de ne plus ſervir contre eux, & pluſieurs officiers furent aſſez lâches pour obéir. Dans des ſiècles d'ignorance on trouve des papes qui relevoient les peuples du ſerment de fidélité qu'ils avoient prêté à leurs ſouverains, on

trouve un cardinal, Julien Céſarini, qui oblige un Ladislas, roi de Hongrie, à violer la paix qu'il avoit jurée à Soliman. Ce crime, qui autoriſa le parjure, n'avoit été que celui de quelques pontifes ambitieux & implacables, mais jamais celui des rois, chez leſquels on devroit retrouver la bonne foi, fût-elle bannie du reſte de la terre. Si j'inſiſte ſur de pareils traits, c'eſt qu'ils caractériſent l'eſprit d'animoſité & l'acharnement opiniâtre qui régnoient dans cette guerre, & qui la diſtinguent de toutes les autres. Cependant la France & l'Autriche ne retirèrent pas de ces régimens Saxons les ſervices qu'ils en attendoient; ils en furent pour leur argent & pour leur diſpenſe.

Dans cette effervescence générale, les troupes ennemies ne furent pas plus tranquilles dans leurs quartiers, que les négociateurs ne l'étoient pour leurs intrigues. Les corps que le Roi avoit en Luſace, furent les plus expoſés aux entrepriſes qu'on forma contre eux. Cette province fait du côté de Zittau une eſpèce de pointe qui s'enfonce en Bohème, & va toujours en ſe rétréciſſant. Les Autrichiens environnèrent cette partie de la Saxe par de gros détachemens qu'ils avoient à Friedland, à Gabel & à Rombourg. Ces détachemens, commandés par de jeunes officiers qui cherchoient avec ardeur les occaſions de ſe diſtinguer, furent preſque pendant tout l'hiver en campagne. Le

prince de Lœwenſtein étoit à la tête de l'un, & Mr. de Laſcy, fils du maréchal, qui avoit ſervi avec diſtinction en Ruſſie, conduiſoit l'autre. Ils entreprirent tantôt ſur le poſte d'Oſtritz, tantôt ſur celui de Hirſchfeld ou de Marienthal, & quoiqu'ils ne parvinſſent point à ſurprendre les officiers Pruſſiens qui défendoient ces poſtes, ils tuèrent toutefois du monde inutilement. Mr. de Blumenthal, major au régiment Henri, perdit la vie dans une occaſion pareille, & pluſieurs ſoldats, dont on auroit pu tirer de meilleurs ſervices, y périrent. Le corps de Mr. de Leſtwitz à Zittau, celui du prince de Bévern à Gœrlitz, furent fatigués par des alertes perpétuelles; étant obligés d'envoyer des ſecours tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, l'inquiétude & l'activité des Autrichiens les tinrent continuellement ſur pied & en action. Mais les ennemis ſe fortifièrent dans ces environs des troupes de Flandre qui venoient joindre leur armée; à la longue, la partie ſeroit devenue inégale; & comme il falloit néceſſairement des renforts aux Pruſſiens, pour qu'ils ſe ſoutinſſent en Luſace, le Roi y fit avancer la réſerve, qui juſqu'alors avoit occupé en Poméranie la partie de cette province la plus voiſine de la Pruſſe. D'abord la deſtination de ces troupes avoit été de joindre le maréchal de Lehwald, pour le mettre plus en état de réſiſter à l'armée des Ruſſes; mais le beſoin le plus preſſant l'emporta ſur

celui qu'on ne voyoit que dans l'éloignement ; il falloit conſidérer qu'en partageant avec trop d'égalité l'armée en trois corps, aucun des trois ne ſeroit aſſez fort pour frapper un coup vigoureux & déciſif ; au-lieu qu'en raſſemblant une groſſe maſſe en Saxe, on pouvoit eſpérer de remporter, dès le commencement de la campagne, un avantage aſſez conſidérable ſur les impériaux, pour que leurs alliés en fuſſent étourdis, & que même quelques-uns d'eux ſe déſiſtaſſent des deſſeins de guerre & de conquête qu'enfantoit leur ambition.

Les régimens Pruſſiens qui venoient de la Poméranie arrivèrent vers le milieu de mars à Gœrlitz ; on les employa à fortifier les poſtes qui n'étoient pas aſſez garnis de troupes, & depuis qu'ils furent en Luſace, les ennemis ſe tinrent tranquilles.

Vers ce temps-là le Roi fit un tour en Siléſie, pour s'aboucher avec le maréchal de Schwérin ; ils ſe virent à Haynau. On y arrêta le projet de la campagne prochaine, & l'on prit les meſures les plus juſtes pour en dérober la connoiſſance à l'armée même ; après quoi le Roi retourna en Saxe, & tout s'y prépara, ainſi qu'en Siléſie, à exécuter ces deſſeins auſſi-tôt que la ſaiſon & les arrangemens relatifs aux ſubſiſtances pourroient le permettre.

CHAPITRE VI.

Campagne de 1757.

Avril. LEs troupes Pruſſiennes entrèrent en cantonnement ſur la fin de mars; elles étoient partagées en quatre corps différens. Le prince Maurice commandoit aux environs de Zwickau; le Roi, avec le gros de l'armée, ſe tenoit entre Dresde, Pirna, Gishubel & Dippoldiswalde; le prince de Bévern avoit raſſemblé aux environs de Zittau le corps qui avoit hiverné en Luface, & le maréchal de Schwérin s'étoit avancé avec ſon armée ſur les frontières de la Bohème, entre Glatz, Friedland & Landshut. Le projet de campagne qu'on avoit formé, étoit que ces quatre corps, pénétrant à la fois en Bohème, arrivaſſent par différentes directions à Prague, qui leur ſerviroit de point de ralliement. On pouvoit ſe promettre que ce grand mouvement jeteroit une confuſion étonnante dans les différens corps des ennemis répandus dans leurs quartiers; on pouvoit eſpérer d'en ſurprendre quelques-uns, & d'avoir occaſion d'engager des affaires particulières avec les autres, pour en faire périr une partie en détail; ce qui donneroit un aſcendant &

une ſupériorité aux Pruſſiens pour le reſte de la campagne ; & pourroit les mener à une action déciſive, dont le ſuccès fixeroit le ſort de cette guerre. Rien n'étoit plus important que de cacher ce projet, il ne pouvoit réuſſir qu'en en dérobant la connoiſſance & le ſoupçon même aux ennemis, & à la cour de Saxe, qui trahiſſoit les Pruſſiens, & à l'armée, pour que l'imprudence ne le divulguât pas. Afin d'en impoſer également à tout le monde, on fit fortifier & palliſſader la ville de Dresde, pour la mettre en état de défenſe. Le Roi choiſit en même temps un certain nombre de camps avantageux à l'entour de Dresde, comme s'il ſe préparoit à une guerre défenſive. Ces camps furent marqués à Cotta, Maxen, Poſſendorf, au Windberg & à Moren. Les chaſſeurs Saxons qu'on y employa, n'eurent rien de plus preſſé que d'en avertir la cour, & la reine de Pologne ne manqua pas auſſi-tôt d'en informer les généraux Autrichiens. On ne s'en tint pas uniquement à ces fauſſes démonſtrations, & pour endormir davantage les généraux ennemis, on fit quelques foibles incurſions en Bohème, comme ſi l'on vouloit ſe venger par là des partis que les ennemis avoient envoyés pendant l'hiver en Luſace, pour inquiéter les Pruſſiens. Dans cette vue, le prince Maurice fit une courſe vers Éger ; le maréchal Keith entreprit à Schlukenau un détachement Autrichien, qui ne l'at-

tendit pas ; le prince de Bévern ſurprit à Bœhmiſch-Friedland 400 fantaſſins & pandours, qui ſe rendirent priſonniers. Toutes ces petites entrepriſes entretinrent les impériaux dans leur ſécurité ; ils ſe perſuadèrent que le Roi ſe
Avril. bornoit à leur donner de petites alarmes, & ils ne lui ſoupçonnèrent pas de plus grands deſſeins.

Les différens corps de l'armée Pruſſienne ſe mirent en mouvement, les uns le 20, les
29. autres le 29 d'avril. Le prince Maurice pénétra en Bohème par le Basberg, d'où il s'avança ſur Commotau. Le Roi ſe campa à Nœllendorf ; il pouſſa ſon avant-garde à Karwitz, d'où Mr. de Zaſtrow fut détaché avec ſa brigade, pour occuper Auſſig, & chaſſer les Autrichiens du château de Tetſchen. Le lendemain, l'armée ſe rendit à Linay, où le prince Maurice, qui venoit de Brix, la joignit. Tous les quartiers autrichiens ſe replièrent en delà de l'Éger, à l'approche des Pruſſiens ; le château de Tetſchen ne ſe rendit que le 27 ; Mr. de Zaſtrow eut le malheur d'y être tué. L'armée paſſa enſuite le Baſcopol, & traverſant
24. les plaines de Lowoſitz, elle vint ſe camper à Trebnitz. On occupa le Haſenberg, & la droite s'appuya au Baſcopol. Cette poſition ſe trouva vis-à-vis de celle que le maréchal Braun venoit de prendre à Budin ; on ſavoit que ce maréchal y attendoit le lendemain une diviſion de ſes

troupes, qui avoit hiverné dans les cercles de Saaz & d'Éger; on voulut tenter de prévenir cette jonction, & même eſſayer ſi l'on ne pourroit pas combattre ce corps avant qu'il fût à portée du camp de Budin. Pour cet effet, il fut réſolu que la nuit même l'armée paſſeroit l'Éger à un mille & demi au-deſſus du camp de Mr. de Braun; & ſi l'occaſion ne ſe préſentoit pas de battre cette diviſion qui étoit en chemin, du moins devoit-il réſulter de cette manœuvre, qu'en tournant la poſition de Mr. de Braun, on l'obligeroit à l'abandonner. On établit en conſéquence deux ponts à Koſchtitz; ils ne furent achevés que le lendemain matin, que les troupes paſſèrent l'Éger. Les houſards qu'on envoya auſſi-tôt à la découverte, rencontrèrent près de Pénitz la diviſion qui devoit joindre Mr. de Braun. Cette diviſion étant informée du paſſage des Pruſſiens, ſe replia ſur Welwarn, ſans qu'il fût poſſible de l'entamer, parce que la moitié de l'armée avoit à peine paſſé la rivière. Le maréchal Braun ne tarda pas à s'appercevoir que ſon poſte étoit tourné; il comprit qu'il ne pouvoit ſe joindre avec les troupes qui lui venoient, qu'en ſe retirant à Welwarn, & il ſe mit auſſi-tôt en marche pour y arriver; les houſards Pruſſiens harcelèrent ſon arrière-garde, & firent quelques priſonniers. L'armée du Roi ſe campa à Budin, & employa 28.
le lendemain à réparer les ponts de l'Éger,

pour assurer la communication de la Saxe ; les magasins importans que les ennemis avoient à Martinowe, à Budin, & à Karwatitz, tombèrent entre les mains des Prussiens ; ce qui facilita considérablement la subsistance des troupes. De Budin, l'armée s'avança sur Welwarn, que l'ennemi venoit d'abandonner, & l'on poussa jusqu'à Tuchomirsitz une avantgarde composée de 40 escadrons, & de tous
30. les grenadiers de l'armée : le Roi qui s'y trouvoit, vit l'armée de Mr. de Braun, qui étoit encore en marche ; derrière ces colonnes qui défiloient, suivoit une arrière-garde, dont la contenance mal assurée fit naître l'envie de l'attaquer. Mr. de Ziethen donna dessus, & fit 300 prisonniers. Dès le commencement, les enne-
Mai. mis s'étoient postés sur le Weisse-Berg ; ils l'abandonnèrent le 2 de mai ; l'avant-garde Prussienne s'en saisit, & vit l'ennemi passer la ville de Prague, & prendre un camp de l'autre côté de la Moldau. L'armée du Roi occupa le même jour tous les environs de la ville, & en forma une espèce de circonvallation ; sa droite s'appuyoit à la haute Moldau, d'où le camp alloit, en embrassant St-Roc & le couvent de la Victoire, s'appuyer à Podbaba, à la basse Moldau.

Durant cette marche de l'armée du Roi, le prince de Bévern avoit pouſſé de son côté les opérations avec vigueur ; il étoit entré le 20

d'avril en Bohème, en s'avançant par Krottau & Kratzen ſur Machendorf; ſa cavalerie battit en marche un détachement Autrichien, qui s'avançoit pour faire une reconnoiſſance. L'ennemi avoit pris à Reichenberg une poſition avantageuſe; le comte de Kœnigseck commandoit ce corps, dont on évaluoit la force à 28,000 combattans. Ce fut le 21 d'avril que le prince de Bévern ſe mit en mouvement pour l'attaquer; il s'avança ſur deux colonnes, prenant le chemin de Habendorf vers l'armée ennemie: il falloit paſſer une chauſſée pour y arriver. Ce défilé, que les ennemis ne pouvoient défendre avec la mouſqueterie, n'arrêta guère les Pruſſiens. Au-delà de ce paſſage ſe trouvoit le corps de Mr. de Kœnigseck, auquel il avoit donné la forme d'un cercle. La cavalerie Autrichienne occupoit le centre de ce cercle, & ſe trouvoit rangée en trois lignes ſur une petite plaine, enchaſſée entre les deux aîles d'infanterie qui alloient en avançant, le dos appuyé à d'épaiſſes forêts, ayant en quelques endroits des abatis devant elle, & des redoutes garnies d'artillerie, dont le feu protégeoit la cavalerie. La droite du prince de Bévern attaqua la gauche de l'ennemi; 15 eſcadrons Pruſſiens chargèrent en même temps cette cavalerie impériale dans la plaine, & la mirent en déroute. Le prince de Wurtemberg y fit des prodiges de valeur. Alors Mr. de Leſt-

witz attaqua la droite de l'ennemi, & les redoutes qui couvroient Reichenberg; & quoiqu'il traverſât différens défilés avant que d'y arriver, néanmoins le régiment de Darmſtadt, commandé par le colonel de Hertzberg, força ces redoutes, & obligea l'ennemi à prendre la fuite; on le pourſuivit de hauteur en hauteur juſqu'à Kochlitz & à Dorffel; la difficulté de ce terrein montueux, & l'impoſſibilité qu'il y a, que des troupes qui veulent demeurer en ordre, puiſſent atteindre un ennemi qui fuit à la débandade, empêchèrent le prince de Bévern de ruiner entiérement ce corps. Les Autrichiens perdirent environ 1800 hommes à cette action, dont 800 furent pris par le prince de Bévern. La perte des Pruſſiens ne paſſa pas 300 hommes, parce que l'ennemi ne leur avoit pas oppoſé une réſiſtance opiniâtre. Le prince de Bévern ſuivit à Libenau Mr. de Kœnigseck, où un défilé impraticable, derrière lequel ce général avoit formé ſon monde, l'empêcha de tenter de nouvelles entrepriſes.

De ce côté, les Pruſſiens n'auroient pu pénétrer plus avant en Bohème, ſi le maréchal de Schwérin en ſurvenant ne les eût ſecondés à propos. L'armée de Siléſie fut la première qui entra en Bohème le 18 d'avril; elle déboucha dans ce royaume par cinq différens chemins: une de ces colonnes qui ſe dirigeoit ſur Schatzlar, penſa y ſurprendre les princes de Saxe, qui s'y

trouvoient : celle qui prenoit la route de Guldene Els, rencontra 300 pandours, qui d'un rocher eſcarpé défendoient le paſſage aux Pruſſiens ; Mr. de Winterfeld trouva le moyen de faire gravir contre ces rocs quelques troupes, qui prirent ces pandours à revers, & les paſſèrent au fil de l'épée : les trois autres colonnes, qui débouchèrent par le comté de Glatz, n'ayant point rencontré d'ennemis ſur leur chemin, joignirent toutes le maréchal de Schwérin à Kœnigshof. Ce maréchal ayant des nouvelles de ce qui s'étoit paſſé du côté du prince de Bévern, ſe porta derrière Mr. de Kœnigseck, qu'il penſa ſurprendre dans ſon camp de Libenau ; les Autrichiens décampèrent en hâte, & voulurent diriger leur marche ſur Jung-Buntzlau ; Mr. de Schwérin les y prévint encore, & s'empara en même temps du magaſin conſidérable que les ennemis avoient formé à Koſmanos. Ce fut à cet endroit où le corps de la Luſace joignit l'armée de la Siléſie. Cependant Mr. de Kœnigseck s'avançoit à grandes journées vers Prague ; le maréchal le ſuivit à Bénatek, d'où il détacha, pour talonner l'ennemi de plus près, Mr. de Wartenberg, qui défit près de Alt-Buntzlau l'arrière-garde Autrichienne, forte de 1500 hommes, dont le plus grand nombre fut tué ou pris ; mais ce brave général, un des meilleurs officiers de cavalerie de l'armée, y perdit la vie, & fut univerſelle-

ment regretté. Mr. de Fouquet marchant alors, avec l'avant-garde du maréchal, à Buntzlau, s'y arrêta juſqu'au 4 de mai, pour rétablir les ponts de l'Elbe, que l'ennemi avoit rompus pour aſſurer ſa retraite. Le même jour le maréchal fit paſſer la rivière à ſon armée, & ſe campa à un mille & demi de Prague.

Mai.

Une partie des troupes que Mr. de Piccolomini avoit commandées l'année précédente, n'étoit pas encore aſſemblée; le maréchal Daun en avoit reçu le commandement après la mort du premier. Sur le bruit des différentes invaſions des Pruſſiens, ce maréchal reçut ordre de raſſembler ſon armée, & de la mener droit à Prague; Mr. de Braun l'attendoit avec d'autant plus d'impatience, qu'il voyoit que toutes les forces des Pruſſiens alloient inceſſamment fondre ſur lui. Le Roi étoit inſtruit de la marche du maréchal Daun; mais ſon armée ne pouvoit rien entreprendre contre Mr. de Braun, qui étoit couvert par la Moldau & par la ville de Prague; d'ailleurs les choſes en étoient venues au point, que le ſort des deux armées devoit néceſſairement ſe décider par une bataille; & puiſqu'on ne pouvoit l'engager qu'à l'autre rive de la Moldau, le Roi réſolut d'attaquer Mr. de Braun avant ſa jonction avec Mr. Daun. Pour cet effet, on conſtruiſit un pont ſur la Moldau, près de Selz, & le Roi le paſſa à la tête d'un détachement de 20 bataillons

taillons & de 40 eſcadrons ; c'étoit le 5 de mai. Ce prince eut le temps de reconnoître la poſition des ennemis ; il trouva le front de Mr. de Braun d'un trop difficile abord pour l'attaquer, & s'apperçut qu'en tournant la droite des ennemis, le terrein préſentoit un aſpect plus avantageux pour un engagement. Le lendemain de grand matin les deux armées Pruſſiennes ſe joignirent à la portée du canon des ennemis ; on réſolut de les attaquer tout de ſuite. La gauche des Autrichiens s'appuyoit ſur la montagne de Ziska, & ſe trouvoit protégée par les ouvrages de Prague ; un ravin de plus de cent pieds de profondeur couvroit ſon front ; la droite ſe terminoit ſur une hauteur, au pied de laquelle ſe trouve le village de Sterboholi. Pour rendre plus égal le combat qu'on méditoit, il falloit contraindre Mr. de Braun d'abandonner une partie de ces montagnes, & de longer dans la plaine. A cette fin, le Roi changea ſon ordre de bataille : l'armée avoit défilé en colonnes rompues ; on la mit ſur deux lignes, & on la fit marcher par la gauche, en prenant le chemin de Poſtchernitz. Dès que Mr. de Braun s'apperçut de ce mouvement, il prit ſa réſerve de grenadiers, ſa cavalerie de la gauche, & ſa ſeconde ligne d'infanterie, avec leſquels il côtoya les Pruſſiens, en tenant une ligne parallèle. C'étoit préciſément ce qu'on vouloit. L'armée du Roi pouſſa à Bichowitz par des défilés &

des marais qui séparèrent un peu les troupes ; la cavalerie Prussienne fila au travers de ce village, où elle trouva une plaine bornée par un étang, qui lui présentoit précisément la distance qu'il lui falloit pour se former, & emboîtée entre ce village & cet étang, ses flancs se trouvoient à l'abri d'insulte ; elle attaqua vigoureusement la cavalerie Autrichienne ; après trois charges consécutives, elle l'enfonça, & la mit entiérement en déroute. A peine 10 bataillons de la gauche furent-ils formés avant que la seconde ligne pût les joindre, qu'ils attaquèrent l'ennemi avec plus de précipitation & de courage que de prudence ; ils essuyèrent un feu d'artillerie prodigieux, & furent repoussés ; mais non assurément avec honte, car les plus braves officiers & la moitié des bataillons étoient couchés sur le carreau. Le maréchal de Schwérin, qui malgré son grand âge conservoit encore tout le feu de sa jeunesse, voyant avec indignation des Prussiens repoussés, & saisissant un drapeau, se mit à la tête de son régiment, le conduisit à la charge, & fit des efforts de valeur extraordinaires ; mais comme il n'y avoit point encore de troupes pour le soutenir, il succomba & fut tué, terminant ainsi une vie glorieuse par une mort qui la couvroit d'un nouveau lustre. La seconde ligne arriva sur ces entrefaites ; le Roi attira encore à lui le prince Ferdinand de Brunswick avec quelques

régimens, & le combat ſe rétablit d'autant plus facilement, que Mr. de Treskow avec ſa brigade, qui étoit tant ſoit peu plus à droite, avoit percé la ligne des ennemis. Le Roi fit alors avancer les régimens de Charles & du jeune Brunſwick, joignit Mr. de Treskow, & avec ce corps, pouſſa l'infanterie Autrichienne au-delà de ſes tentes, qu'elle n'avoit pas eu le temps d'abattre. Dès ce moment la déroute devint générale à la droite des ennemis ; on demanda de la cavalerie, pour profiter de ce déſordre ; malheureuſement les houſards & les dragons étoient tombés ſur du bagage ennemi qui s'enfuyoit, & ils arrivèrent trop tard pour donner dans l'infanterie, qui ſans cette circonſtance auroit toute été priſe ou paſſée au fil de l'épée. Cela n'empêcha pas le Roi de pourſuivre vivement l'ennemi. On envoya Mr. de Puttkammer avec des houſards vers la Saſava, où s'étoit ſauvée une partie des fuyards, & avec le gros des troupes on s'avança vers le Wischerad, de ſorte que la gauche des Autrichiens étoit entiérement coupée de ſa droite.

La droite de l'armée du Roi n'étoit point deſtinée à combattre, à cauſe de ce profond ravin dont nous avons parlé, qui étoit devant elle, & du déſavantage que le terrein lui donnoit ; mais elle ne laiſſa pas d'être engagée par l'imprudence de Mr. de Mannſtein, qu'un courage trop bouillant emportoit quelquefois.

Cette valeur fougueuſe, qui s'embraſoit à la vue de l'ennemi, le fit avancer ſans qu'il en eût reçu l'ordre ; il attaqua l'ennemi tout de ſuite. Le prince Henri & le prince de Bévern, qui en déſapprouvant ſa conduite, ne voulurent cependant pas l'abandonner, furent forcés de le ſoutenir ; l'infanterie Pruſſienne gravit contre des rochers eſcarpés, défendus par toute la gauche des Autrichiens & par une nombreuſe artillerie. Le prince Ferdinand de Brunſwick s'appercevant que le combat s'engageoit de ce côté-là, & devenant d'ailleurs inutile à la gauche où il n'y avoit plus d'ennemis vis-à-vis de lui, prit les Autrichiens en flanc & à dos : ce ſecours ſeconda ſi à propos les efforts du prince Henri, qu'il s'empara de trois batteries des ennemis, & qu'il les pourſuivit de montagne en montagne. Les vaincus, coupés de la Saſava par le corps du Roi, derrière eux, au village de Michèle, ne virent d'autre ſalut pour eux que de ſe jeter dans la ville de Prague ; ils tentèrent de ſe ſauver du côté du Wiſcherad, où la cavalerie du Roi les repouſſa à trois repriſes ; ils eſſayèrent auſſi d'échapper du côté de Kœnigſaal, mais encore ils en furent empêchés par le maréchal de Keith, dont l'armée occupoit toutes les hauteurs au pied deſquelles ils devoient paſſer. On ſavoit, à la vérité, que des fuyards de l'armée impériale s'étoient jetés dans Prague ; toutefois on en ignoroit le nombre, de ſorte que l'on ſe con-

tenta d'inveſtir la ville, & de la bloquer auſſi-bien que l'obſcurité & l'eſpèce de confuſion qui ſuit les victoires, purent le permettre. Cette bataille, qui s'engagea vers les 9 heures du matin, dura, y compris la pourſuite, juſqu'à 8 heures du ſoir. Ce fut une des plus meurtrières de ce ſiècle : les ennemis y perdirent 24,000 hommes, dont 5,000 furent faits priſonniers, parmi leſquels 30 officiers ; on leur prit d'ailleurs 11 étendards & 60 pièces de canon : la perte des Pruſſiens monta à 18,000 combattans, ſans compter le maréchal de Schwérin, qui ſeul valoit au-delà de 10,000 hommes. Sa mort flétriſſoit les lauriers de la victoire, achetée par un ſang trop précieux. Ce jour vit tomber les colonnes de l'infanterie Pruſſienne : Mrs. de Fouquet & de Winterfeld furent dangereuſement bleſſés : là, perdirent la vie, Mrs. de Hautcharmoy, de Goltz, le prince de Holſtein, Mrs. de Mannſtein, d'Anhalt, & nombre de vaillans officiers & de vieux ſoldats, qu'une guerre ſanglante & cruelle ne donna pas le temps de remplacer.

Le lendemain, le Roi envoya Mr. de Krockow à Prague, pour ſommer la ville de ſe rendre ; ce général fut bien étonné d'y trouver le prince Charles de Lorraine, & d'apprendre avec certitude que 40,000 Autrichiens, ſauvés de la bataille, étoient enfermés dans ſes murailles. Cette nouvelle obligea le Roi à prendre

des meſures différentes ; il s'empara de la montagne de Ziska, où ſe campa la droite de l'armée, d'où le front, en occupant toutes les vignes qui regardent Prague, alloit par Michèle aboutir à Podoli à la Moldau. On y conſtruiſit un pont, pour avoir la communication aſſurée de ce côté-là avec le maréchal Keith, & on en fit un de même à Branick, ſur la baſſe Moldau. La ville de Prague ne ſauroit être conſidérée, comme une place de guerre ; ſituée dans un fond, elle eſt entourée par des vignes & des rochers qui la dominent également de tous les côtés ; ſes foſſés ſont ſecs, ſes ouvrages revêtus d'une maçonnerie légère, les parapets en beaucoup d'endroits trop minces, les courtines trop longues ; tous ces ouvrages avoient été ſi fort négligés pendant la paix, qu'en différens endroits ils étoient inſultables ; mais la garniſon ne l'étoit pas ; pour l'attaquer en forme, il falloit une armée plus nombreuſe que la Pruſſienne, ſur-tout après les détachemens qu'on avoit été obligé de faire, & dont nous aurons lieu de parler inceſſamment. Ces raiſons firent que le Roi ſe contenta de bloquer la ville, en eſſayant de prendre la garniſon par la famine. On ſe flatta de mettre le feu par un bombardement aux magaſins d'abondance ; on fit venir des mortiers & du canon ; on établit trois grandes batteries, l'une à la montagne de Ziska, l'autre devant Michèle, & la troiſième, du côté du

maréchal Keith, vers le Strohhof; mais tout cela fut inutile; la ville avoit des baſtions caſematés, où les vivres trouvèrent un abri contre tous les efforts de l'artillerie pruſſienne.

Pendant que ces arrangemens ſe faiſoient autour de Prague, le maréchal Daun s'étoit avancé avec ſon corps à Teutſchbrodt; d'abord le Roi lui oppoſa Mr. de Ziethen, & peu de temps après le prince de Bévern, qui ſe trouvant à la tête de 20,000 hommes, ſe porta premiérement à Kaurzim, puis à Kuttenberg, faiſant toujours reculer devant lui le maréchal Daun; celui-ci ſe retira juſqu'à Haber; mais chaque pas qu'il faiſoit en arrière, l'approchoit de ſes ſecours, & lui donnoit le moyen d'attirer à lui les débris de la bataille de Prague, qui s'étant ſauvés au-delà de la Saſava, purent le rejoindre. D'un autre côté, le Roi fit partir pour l'Empire, le colonel Mayer avec ſes volontaires & environ 500 houſards, pour donner l'épouvante aux princes d'Allemagne, retarder la réunion de l'armée des cercles, & en même temps pour alarmer les pédans de Ratisbonne, dont l'éloquence inſultante violoit toutes les règles de la bienſéance. Mayer entra dans l'évêché de Bamberg; delà il s'étendit vers Nurnberg; il fit déſerter de Ratisbonne ces députés arrogans, qui ſe croyoient les juges des rois, & delà il pénétra dans le haut Palatinat. L'électeur de Bavière & pluſieurs princes, à

qui cette irruption donna de l'inquiétude, députèrent vers le Roi, pour traiter de leurs intérêts ; enfin tout l'Empire auroit abandonné le parti de l'impératrice-reine, ſi une de ces révolutions ordinaires à la guerre, & qui entre dans les jeux de la fortune, n'eût traverſé la proſpérité des Pruſſiens. Nous verrons dans la continuation de cette guerre, combien il arriva de ces viciſſitudes, qui renverſoient tantôt les eſpérances des Pruſſiens, tantôt celles des impériaux. Cependant le blocus de Prague continuoit ; on bombardoit la ville ; mais les Autrichiens faiſoient des ſorties fréquentes. Un jour ils voulurent attaquer les batteries du Strohhof. Le prince Ferdinand de Pruſſe y accourut & les rechaſſa juſqu'à leur chemin couvert, avec une perte de douze cents hommes. Une autre fois ils tentèrent une ſortie du côté du Wiſcherad, avec ſi peu de précaution & de prévoyance, que prêtant le flanc à des batteries pruſſiennes placées vers Podoli, le canon les fit rentrer dans Prague dans le plus grand déſordre. Une autre fois, le prince de Lorraine fit avec 4,000 hommes une ſortie du petit côté ; ces troupes prirent une flèche défendue par 50 ſoldats ; mais bientôt Mr. de Retzow les repouſſa, & les pourſuivit juſqu'aux portes de la ville. Les Pruſſiens eurent dans ce ſiège les ennemis & les élémens à combattre ; un orage violent, & des nuages qui crevèrent, groſſirent

ſubitement les eaux de la Moldau ; leur impétuoſité briſa le pont de Branick, le courant l'entraîna vers le pont de Prague ; les ennemis en enlevèrent 24 pontons, mais 20 autres leur échappèrent, & à Podoli on les recouvra. Le grand nombre de bombes que les Pruſſiens avoient jetées dans Prague, avoient conſidérablement endommagé certains quartiers de la ville ; le feu avoit même conſumé une boulangerie des ennemis ; les déſerteurs dépoſoient unanimement que les vivres commençoient à manquer, & qu'au-lieu de viande de boucherie, la garniſon ſe nourriſſoit de chair de cheval. Il étoit fâcheux qu'on ne gagnât rien contre cette ville, ni par la force, ni par la ruſe, & qu'il fallût tout attendre du bénéfice du temps ; il n'y avoit que la famine & le déſeſpoir qui puſſent forcer le prince de Lorraine à ſe faire jour l'épée à la main, à travers les aſſiégeans ; car ils étoient fortifiés dans leurs quartiers de manière à l'obliger après quelques efforts inutiles à ſe rendre.

Le projet de prendre Prague avec l'armée qui la défendoit, auroit cependant réuſſi, ſi on avoit pu lui donner le temps de parvenir à ſa maturité ; mais il fallut s'oppoſer au maréchal Daun, il fallut ſe battre, & l'on fut malheureux. Nous avons laiſſé le prince de Bévern campé à Kuttenberg, & le maréchal Daun à Haber ; ce maréchal y fut joint par tout ce que la cour put tirer des garniſons des pays

héréditaires & de troupes de la Hongrie, outre les fuyards de la bataille de Prague ; en ſorte que ſon armée, compoſée au commencement de la campagne de 14,000 hommes, ſe trouvoit forte alors de 60,000 combattans. L'accroiſſement de cette armée dérangeoit toutes les combinaiſons précédentes des projets du Roi ; il falloit néceſſairement renforcer le prince de Bévern, pour qu'il pût au moins ſe ſoutenir contre une armée du triple ſupérieure à la ſienne ; d'un autre côté, il étoit dangereux d'affoiblir l'armée du ſiège, qui avoit une vaſte circonférence à défendre, & qui pouvoit être attaquée d'un jour à l'autre par 40,000 hommes renfermés dans cette ville. On trouva cependant moyen en économiſant les poſtes, en fortifiant les uns, en reſſerrant les autres, de faire une épargne de 10 bataillons & de 20 eſcadrons. Ce détachement pouvoit s'éloigner, mais ce ne devoit pas être pour long-temps, ou le blocus en auroit ſouffert. Pour que l'on prît Prague & l'armée qui la défendoit, il étoit indiſpenſable d'éloigner le maréchal Daun de cette contrée, parce que les troupes employées à en faire la circonvallation, quoique bien poſtées pour repouſſer des ſorties, n'étoient que ſur une ligne, & ne pouvoient défendre leur front & leur dos en même temps ; & parce qu'en ſe laiſſant reſſerrer autour de Prague, les Pruſſiens auroient manqué de

ſubſiſtances, la cavalerie étant déjà obligée d'aller chercher le fourrage à 4 ou 5 milles du camp. Ces conſidérations importantes déterminèrent le Roi à ſe mettre en perſonne à la tête de ce détachement, pour joindre le prince de Bévern, & juger ſur les lieux du parti qu'il ſeroit plus convenable de prendre. Le Roi Juin.
parti le 13 de Prague ; Mr. de Treskow fut détaché en même temps, pour nettoyer les bords de la Saſava, que les troupes légères du maréchal Daun commençoient d'infeſter. Le Roi pourſuivit ſa marche par Schwartz Koſteletz à Malotitz, où il fut joint par Mr. de Treskow, qui avoit pris une route à droite. L'intention du Roi étoit d'arriver à Kolin, pour ſe joindre au prince de Bévern ; il trouva devant lui un corps conſidérable, qui campoit à Zaſmuky ; c'étoit Mr. de Nadaſti, qui avoit pris cette poſition, par laquelle il coupoit déjà en quelque manière le prince de Bévern de l'armée Pruſſienne. Bientôt on découvrit de loin ſur le chemin de Kolin, deux colonnes qui prenoient la route de Kaurzim ; on apprit par ceux qui furent les reconnoître, que c'étoit le prince de Bévern qui venoit ſe joindre aux troupes du Roi. Le jour tomboit, la nuit ſurvint avant l'arrivée du prince ; de ſorte que l'on ſe contenta de faire camper les troupes autant que l'obſcurité voulut le permettre. On fut étonné du mouvement du prince de Bé-

vern, auquel on ne s'attendoit pas ; il ſe fit à l'occaſion de ce qui s'étoit paſſé la veille ; il avoit été attaqué le 13 à Kuttenberg par Mr. de Nadaſti, qu'il avoit repouſſé, en même temps que le maréchal Daun avoit fait un mouvement ſur ſon flanc, qui l'avoit obligé, pour ne point être tourné, de quitter ſa poſition de Kuttenberg, & de prendre celle de Kolin ; là il reçut des avis, que les Autrichiens, campés à Wiſoka, ſe préparoient à l'attaquer le lendemain ; pour n'en point courir le riſque, il aima mieux aller au-devant du détachement Pruſſien, qu'il ſavoit en marche
16. pour le renforcer. On voulut le lendemain reconnoître les chemins de Wiſoka, pour juger de la diſpoſition où ſe trouvoient les ennemis ; cependant on ne put y réuſſir, à cauſe de l'épaiſſeur des forêts, & du nombre des pandours qui les rempliſſoient. Le même jour 4,000 cravates attaquèrent un convoi qui venoit de Nymbourg à l'armée ; il étoit eſcorté par 200 fantaſſins aux ordres de Mr. de Billerbeck, major dans le régiment Henri ; ce brave officier ſe défendit trois heures contre le nombre qui l'aſſailloit, juſqu'à l'arrivée du ſecours qui le dégagea, ſans avoir perdu la plus petite partie de ſon convoi, & l'on ne trouva à dire à ſon monde que 7 bleſſés ; ce qui eſt une perte peu conſidérable, ſi l'on fait attention au corps qui l'attaqua. D'auſſi petits dé-

tails ne deviennent dignes de l'hiſtoire, qu'autant qu'ils peuvent ſervir d'exemple pour prouver ce que peuvent à la guerre la valeur & la fermeté, ſoutenues par une bonne diſpoſition. Le terrein où les Pruſſiens étoient campés, n'étoit pas aſſez avantageux pour qu'on pût y attendre l'ennemi avec ſûreté ; le Roi vouloit ſe porter avec l'armée à Scwoiſchitz, dont les environs ſont ſuſceptibles de défenſe ; mais à peine l'armée ſe fut-elle miſe en marche pour prendre cette poſition, qu'on vit paroître celle du maréchal Daun, qui ſe forma près de Scwoiſchitz en une eſpèce de triangle, dont la gauche tiroit vers Zaſmuky, & la droite vers l'Elbe ; le front vis-à-vis de Kaurzim & de Malotitz étoit couvert par une prairie bourbeuſe, à travers laquelle ſerpentoit un ruiſſeau marécageux. Ce mouvement des ennemis 17.
produiſit un changement néceſſaire dans la diſpoſition des Pruſſiens ; l'armée prit une autre direction ; elle gagna plus vers la gauche, & s'approcha de Nymbourg ; elle ſe campa, ayant Planiany vers la gauche de ſon front, & à ſa droite Kaurzim, où l'on jeta un bataillon pour aſſurer le flanc de l'armée. On rencontra près de Planiany un corps d'Autrichiens, dont l'intention ne pouvoit être que de s'emparer du dépôt que les Pruſſiens avoient à Nymbourg ; on contraignit ce corps à ſe replier, & il prit poſte ſur une hauteur, derrière Planiany, où il

demeura la nuit. La ſituation du Roi devenoit de jour en jour plus critique & plus embarraſſante ; ſa poſition ne valoit rien : ſon camp étoit étroit, acculé contre des montagnes ; ſon front ſe trouvoit à la vérité inabordable par le marais & le ruiſſeau qui ſéparoient les deux armées ; mais il n'en étoit pas de même de la droite, mal appuyée à Kaurzim, & que le maréchal Daun étoit maître de tourner dès qu'il le voudroit, en ſe portant de Zasmuky ſur Malotitz. Si les ennemis euſſent fait ce mouvement, toute l'armée étoit priſe en flanc & battue ſans reſſource. Il ſe préſentoit d'autre part une multitude d'objets à remplir, trop contraires pour qu'il fût poſſible de les concilier tous, & l'on ne pouvoit en négliger aucun ſans un préjudice conſidérable. Il falloit couvrir les magaſins de Brandeis & de Nymbourg, d'où l'armée d'obſervation tiroit ſon pain ; il falloit protéger le blocus de Prague, en empêchant, avec un corps foible, une armée ſupérieure du double, d'y détacher des troupes, ou d'en approcher. Plus l'infériorité des Pruſſiens devenoit ſenſible, plus ils avoient à craindre à la longue d'eſſuyer quelque échec conſidérable ; car en ſuppoſant même qu'ils euſſent pu ſe ſoutenir dans le camp où ils étoient, il ne leur en étoit pas moins impoſſible d'empêcher le maréchal Daun d'envoyer un gros détachement, qui longeant les bords de la Saſava,

ſeroit venu à dos des corps Pruſſiens, qui campoient entre Branick & Michèle; & cette armée du ſiège, attaquée par derrière, pendant que de la ville le prince de Lorraine auroit fait une ſortie, ſe ſeroit trouvée entre deux feux, & auroit par conſéquent été totalement battue. Si le Roi, prenant un autre parti, eût trouvé convenable de ſe retirer à Koſteletz ou à Teutſchbrodt, il y trouvoit des camps plus avantageux; mais les inconvéniens dont nous venons de parler n'en ſubſiſtoient pas moins; car en s'approchant de l'Elbe, on couvroit les magaſins, en laiſſant le chemin libre vers Prague; & en tirant plus vers la Saſava, on protégeoit mieux le ſiège, & l'on découvroit les dépôts, dont la perte s'en ſeroit promptement enſuivie, ſans compter qu'en perdant du terrein où il y avoit du fourrage, l'armée en ſe retirant ſe reſſerroit dans un pays épuiſé, & où les vivres avoient été conſumés d'avance. Il ſe préſentoit d'autres conſidérations plus fortes encore. Le maréchal Daun commandoit une armée de 60,000 hommes, que l'impératrice-reine avoit raſſemblée à grands fraix; étoit-il à préſumer qu'on ſouffrît impunément à Vienne, ayant autant de troupes en Bohème, que les Pruſſiens fiſſent dans Prague le prince de Lorraine, & 40,000 hommes priſonniers de guerre en préſence de cette armée? On ſavoit même que le maréchal Daun avoit ordre de tout riſ-

quer pour délivrer le prince de Lorraine. Il s'agiſſoit donc proprement de ſe déterminer, ou à laiſſer aux ennemis la liberté d'attaquer les troupes Pruſſiennes dans leur poſte, ou à les prévenir & à les attaquer ſoi-même. Ajoutons à ces conſidérations, que depuis que le maréchal Daun ſe trouvoit fort, il étoit impoſſible de prendre Prague ſans gagner une ſeconde bataille; & qu'il auroit été honteux pour les armes, d'en lever le ſiège à l'approche de l'ennemi, vu que tout ce qui pouvoit arriver de pis étoit d'abandonner cette entrepriſe, au cas que l'ennemi remportât la victoire. Indépendamment de tout ce que nous venons de dire, une raiſon plus importante encore obligeoit d'en venir à une déciſion; c'eſt qu'en gagnant encore une bataille, le Roi prenoit ſur les impériaux une entière ſupériorité. Les princes de l'Empire, déjà incertains & indécis, l'auroient conjuré de leur accorder la neutralité. Les François ſe ſeroient trouvés dérangés, & peut-être arrêtés dans leurs opérations en Allemagne. Les Suédois en ſeroient devenus plus pacifiques & plus circonſpects. La cour de Pétersbourg même auroit fait des réflexions, par ce que le Roi ſe ſeroit vu dans une ſituation à pouvoir envoyer ſans riſque des ſecours à ſon armée de Pruſſe, & même à celle du duc de Cumberland. Voilà quels furent les motifs importans qui engagèrent le Roi à attaquer

quer le lendemain le maréchal Daun dans ſon poſte.

On ſe mit en marche le 18 de grand matin. Mr. de Treskow avec l'avant-garde délogea d'abord ce corps ennemi qui s'étoit campé la veille ſur les hauteurs derrière Planiany; ce début étoit néceſſaire pour nettoyer le chemin de Kolin, ſur lequel l'armée devoit marcher en deux colonnes. Elle défila ſur deux lignes par la gauche vis-à-vis celle des ennemis. Le maréchal Daun, qui découvrit le mouvement, changea auſſi-tôt ſon front, & marchant par ſa droite, longea la croupe des montagnes qui vont vers Kolin. Mr. de Nadaſti s'étoit placé devant l'armée du Roi avec 4 à 5,000 houſards, qu'un corps de cavalerie pouſſoit d'eſpace en eſpace, ce qui rallentit la marche des colonnes. On continua de preſſer ainſi ces troupes légères, juſqu'à ce qu'on eût gagné une éminence, qu'il falloit occuper néceſſairement pour attaquer l'ennemi. Comme les troupes n'arrivèrent pas auſſi promptement pour le bien des affaires qu'il auroit été à déſirer, le Roi profita de ce temps pour aſſembler les officiers généraux, & pour convenir avec eux de la diſpoſition de la bataille. Une auberge ſe trouvoit ſur le chemin que tenoient les troupes; l'on y découvroit diſtinctement l'ordre dans lequel le maréchal Daun avoit rangé ſes troupes, & toutes les parties du terrein ſur lequel il fal-

loit agir. Ce fut dans ce lieu-là qu'on prit les meſures ſuivantes: Il fut réſolu d'attaquer la droite de l'ennemi, parce qu'elle étoit mal appuyée, & parce que c'étoit l'endroit le plus acceſſible; le front des Autrichiens s'étendoit ſur des rochers âpres & eſcarpés, au pied deſquels des villages dans la plaine étoient remplis de pandours; mais plus ils étoient inexpugnables dans cette partie, moins ils l'étoient à leur droite; l'endroit par lequel la gauche des Pruſſiens devoit attaquer, étoit une hauteur qu'ils occupoient déjà; delà ſe préſentoit un cimetière iſolé, garni de cravates, & qu'il falloit emporter; enſuite en tournant un peu plus à gauche, on prenoit l'armée du maréchal Daun à dos & en flanc. Pour ſoutenir cette attaque, il falloit la nourrir de toute l'infanterie Pruſſienne qui ſe trouvoit dans l'armée; par cette raiſon, le Roi ſe propoſa de refuſer entiérement ſa droite aux ennemis, & défendit ſévérement aux officiers qui la commandoient, de dépaſſer le grand chemin de Kolin; cela étoit d'autant plus ſenſé, que la partie de l'armée Autrichienne, poſtée vis-à-vis de cette droite, occupoit un terrein inabordable: ſi la poſition que le Roi avoit preſcrite à ſes troupes avoit été obſervée, il auroit été maître durant l'action de faire filer, ſelon le beſoin, des bataillons pour ſoutenir les brigades qui avoient la première attaque. Outre ce que

nous venons de dire, Mr. de Ziethen eut ordre de tenir tête à Mr. de Nadaſti avec 40 eſcadrons, pour qu'il ne troublât pas l'infanterie Pruſſienne dans ſes opérations; le reſte de la cavalerie fut placé en réſerve derrière les lignes. Lorſque tout fut réglé, Mr. de Hulſen partit à la tête de 7 bataillons & de 14 pièces d'artillerie, pour engager l'action; des 24 bataillons qui reſtoient, 6 formèrent la ſeconde ligne, & les 15 autres la première. Telle fut cette diſpoſition, qui auroit rendu les Pruſſiens victorieux, ſi elle avoit été ſuivie; mais voici ce qui arriva. Mr. de Ziethen attaqua le corps de Nadaſti, dont la déroute fut générale; il le pourſuivit juſqu'à Kolin, de ſorte qu'il fut ſéparé des Autrichiens, & que de toute la journée il ne fut plus à portée de nuire aux entrepriſes du Roi. A une heure après-midi, Mr. de Hulſen attaqua le cimetière, & le village de la hauteur, où il ne rencontra pas grande réſiſtance; il ſe rendit maître enſuite de deux batteries, chacune de 12 pièces de canon. Tout ſuccédoit aux vœux des Pruſſiens dans cette première attaque; mais voici les fautes qui cauſèrent la perte de la bataille. Le prince Maurice, qui conduiſoit la gauche de l'infanterie, au-lieu de l'appuyer derrière ce village que Mr. de Hulſen venoit d'emporter, la forma à mille pas de cette hauteur; cette ligne étoit en l'air; le Roi s'en apperçut, &

la mena près du pied de cette hauteur ; en même temps on entendit un feu assez vif à la droite. Obligé de se hâter, & ne pouvant faire autrement, il remplit les vides qui se trouvoient dans sa ligne par les bataillons de la seconde ; il se rendit aussi-tôt à la droite, pour savoir de quoi il étoit question ; il trouva que Mr. de Mannstein, qui avoit engagé sa brigade si mal à propos à la bataille de Prague, venoit de retomber dans la même faute ; il avoit apperçu des pandours dans un village proche du chemin que la colonne tenoit ; il lui prend fantaisie de les en déloger ; il entre contre ses ordres dans le village, en chasse l'ennemi, le poursuit, & se trouve sous le feu de mitraille des batteries autrichiennes ; à son tour on l'attaque, & la droite de l'infanterie marche à son secours. Lorsque le Roi arriva sur les lieux, l'affaire étoit si sérieusement engagée, qu'il n'y avoit plus moyen de retirer les troupes sans être battu ; bientôt la gauche entra également en jeu, ce que les généraux auroient pu cependant empêcher. Alors la bataille devint générale ; & ce qu'il y avoit de fâcheux, c'est que le Roi n'en pouvoit être que spectateur, n'ayant pas un bataillon de reste dont il pût disposer. Le maréchal Daun profita en grand général des fautes des Prussiens ; il fit filer derrière son front sa réserve, qui vint à son tour attaquer Mr. de Hulsen,

juſqu'alors victorieux; il ſe ſoutint néanmoins; & ſi on avoit pu lui fournir quatre bataillons frais, la bataille étoit gagnée; il repouſſa encore cette réſerve autrichienne; les dragons de Normann donnèrent alors dans l'infanterie ennemie, la diſperſèrent, & lui prirent 5 drapeaux; ils attaquèrent enſuite les carabiniers Saxons, qu'ils chaſsèrent juſqu'à Kolin. Pendant ces entrefaites, l'infanterie Pruſſienne du centre & de la droite avoit gagné quelque terrein, ſans cependant avoir emporté d'avantage conſidérable. Ces bataillons, qui tous avoient beaucoup ſouffert du canon & du feu des petites armes, étant fondus à moitié, faiſoient entr'eux des intervalles du triple plus grands qu'ils ne devoient l'être, & comme il n'y avoit ni ſeconde ligne, ni réſerve, il fallut y ſuppléer par des régimens de cuiraſſiers, qu'on plaça à quelque diſtance derrière ces ouvertures. Le régiment de Pruſſe, cavalerie, attaqua même un gros de l'infanterie ennemie, & l'auroit détruit, ſi une batterie chargée à mitraille n'eût pas joué à propos contre lui; il rebrouſſa chemin en confuſion, & renverſa les régimens de Bévern & de Henri qui étoient derrière lui; l'ennemi s'apperçut de ce déſordre; il lâcha auſſi-tôt ſa cavalerie, qui profitant de ce moment, rendit la confuſion générale. Le Roi voulut faire charger des cuiraſſiers qui étoient à portée, & qui auroient pu réparer le mal en partie; il lui fut

impoſſible de les mettre en mouvement : il eut recours à deux eſcadrons de Truchſes, qui prirent la cavalerie ennemie en flanc, & la ramenèrent au pied de ſes montagnes. Il n'y avoit de cette ligne d'infanterie que le premier bataillon des gardes qui tint encore à la droite ; il avoit repouſſé quatre bataillons d'infanterie & deux régimens de cavalerie qui avoient voulu l'entourer ; mais un bataillon, quelque bravoure qu'il ait, ne ſauroit ſeul gagner une bataille. Mr. de Hulſen, avec ſon infanterie, & quelque cavalerie qu'on lui avoit envoyée, ſe maintenoit encore ſur ſon terrein, ſavoir ſur cet emplacement dont il avoit chaſſé les Autrichiens au commencement de l'action ; il y reſta juſqu'à 9 heures du ſoir, qu'il fut obligé de ſe retirer, de même que l'armée. Le prince Maurice mena les troupes à Nymbourg, où il paſſa l'Elbe, ſans qu'un ſeul houſard de l'ennemi le ſuivit. Cette action coûta au Roi 8,000 hommes de ſa meilleure infanterie ; il y perdit 16 pièces de canon, qui ne purent être tranſportées, les chevaux en ayant été tués. Après que le Roi eut donné ſes ordres aux généraux pour la retraite des troupes, il courut au plus preſſé, ſe rendit à ſon armée de Prague, où il ne put arriver que le lendemain au ſoir, & l'on fit des diſpoſitions pour lever le blocus de la ville, que le funeſte événement de Kolin ne permettoit plus de continuer.

Ce qu'il y eut de ſingulier dans l'action que nous venons de rapporter, fut que déjà l'infanterie Autrichienne commençoit à ſe retirer, que la cavalerie devoit en faire autant, lorſqu'un colonel d'Ayaſſas de ſon propre mouvement attaqua l'infanterie Pruſſienne avec ſes dragons, au moment où les cuiraſſiers de Pruſſe y mirent la confuſion, & où les ſuccès firent révoquer les premiers ordres. Sans doute que l'embarras où ſe trouvoient les Autrichiens après une affaire auſſi opiniâtre, les empêcha de pourſuivre les Pruſſiens; cependant ils étoient victorieux. Si le maréchal Daun avoit eu plus de réſolution & d'activité, il eſt certain que ſon armée auroit pu arriver le 20 devant Prague, & que les ſuites de la bataille de Kolin ſeroient devenues plus funeſtes pour les Pruſſiens que leur défaite même. Le 20, de grand matin, les Pruſſiens levèrent le blocus de Prague. Le corps qui avoit campé du côté de Michèle, ſe retira au-delà de l'Elbe par Alt-Buntzlau & Brandeis, pour ſe joindre à l'armée de Kolin, qui campoit à Nymbourg. Le corps du maréchal Keith devoit ſe replier ſur Welwarn, afin de couvrir les magaſins de Leutmeritz & d'Auſſig; des contretemps s'en mêlèrent, les ponts ne furent pas enlevés aſſez vîte, on fut obligé d'attendre, & le maréchal Keith ne put quitter ſon camp qu'à 11 heures. Les Pruſſiens de Michèle étoient partis à 3 heures du matin. Le prince de

Lorraine, qui eut d'abord des avis de la bataille que le maréchal Daun venoit de gagner, ſe prépara à faire une ſortie ſur les troupes du maréchal Keith, prêtes à lever le piquet. Il ſortit du petit côté, & canonna vivement les deux colonnes Pruſſiennes qui ſe retiroient par le couvent de la Victoire; les grenadiers de l'arrière-garde calmèrent l'impétuoſité des ennemis, & le prince de Pruſſe prit une poſition à Reeſin, d'où il protégea la retraite des troupes. Les Pruſſiens n'eurent que 200 hommes tant de tués que de bleſſés dans cette affaire; le prince de Lorraine y gagna 2 pièces de 3 livres, dont les chevaux furent tués, ſeul trophée qu'il remporta de ſon expédition. Le corps avec lequel le Roi avoit marché à Brandeis, prit le lendemain le camp de Liſſa, où il ſe joignit au débris des troupes de Kolin. L'on ſuppoſoit que le maréchal Daun agiroit contre l'armée du Roi, & le prince de Lorraine contre celle du maréchal Keith, & l'on ſe trompa. Les Autrichiens perdirent beaucoup de temps à faire avancer leurs magaſins; au bout de huit jours les deux armées Autrichiennes ſe joignirent à Brandeis. Le prince de Pruſſe prit le commandement de l'armée de Liſſa, avec laquelle il marcha à Jung-Buntzlau, & bientôt à Bœhmiſch-Leippa. Le Roi prit le chemin de Melnick, pour ſe joindre au maréchal Keith, avec un renfort qu'il lui mena; il paſſa l'Elbe à

Leutmeritz : afin de ne pas perdre cependant la communication avec le prince de Pruſſe, il laiſſa le prince Henri avec un détachement à Trebotſchau, à la rive droite de l'Elbe. L'armée du Roi s'étendoit dans la plaine, entre Leutmeritz & Lowoſitz ; quelques bataillons occupoient le Baſcopol & le défilé de Welmina ; les gorges de la Saxe étoient gardées par de nouvelles levées. La ville de Leutmeritz avoit Juillet. ſervi de dépôt pour le ſiège de Prague ; c'étoit le grand magaſin & l'hôpital de l'armée : cette ville, ſituée dans un fond, ne pouvoit ſe défendre que par les camps qui occupoient les montagnes qui l'environnent ; on travailla, auſſi-tôt que les troupes y arrivèrent, à la débarraſſer des malades, des munitions & de l'artillerie qu'on y gardoit ; quelque activité qu'on mît à preſſer tous ces tranſports, on ne put les achever que le 20 de juillet. Au commencement de ce mois, Mr. de Nadaſti s'approcha de l'armée, ſe campa à Gaſtorf, vis-à-vis du corps du prince Henri, & mit tout en œuvre pour interrompre la communication que les Pruſſiens entretenoient entre le camp de Leutmeritz & celui de Leippa ; en quoi il n'eut pas de peine à réuſſir, en répandant ſes pandours dans les forêts & dans les défilés en grand nombre, qui ſe trouvent dans cette partie de la Bohême. A la rive gauche de l'Elbe, il ne parut qu'un petit corps d'Autrichiens, commandé par le

Sr. Laudon. Ce partisan, à la tête de 2,000 pandours, s'étoit posté au pied du Bascopol, d'où il infestoit les grands chemins, inquiétoit les détachemens, & faisoit des coups peu considérables. Celui qui lui réussit le mieux, devint funeste à Mr. de Mannstein, célèbre pour avoir engagé la bataille de Prague, & avoir causé la perte de celle de Kolin. Ce général se faisoit transporter en Saxe, pour y chercher la guérison de ses blessures; il étoit escorté par 200 hommes de nouvelles levées; Laudon l'attaque en chemin, le désordre se met dans l'escorte, Mannstein sort de sa voiture, prend son épée, se défend en désespéré, & refusant le quartier qu'on lui offre, est tué sur la place. La guerre se faisoit avec plus de vigueur du côté du prince de Prusse. Le prince de Lorraine & le maréchal Daun, après s'être joints, quittèrent Brandeis, & suivirent le prince de Prusse; ils se campèrent à Nimes, où ils tournoient son flanc gauche, & gagnoient sur les Prussiens une marche sur Gabel. Le général Puttkammer défendoit le château de cette ville, où le prince de Prusse l'avoit envoyé avec 4 bataillons, pour faciliter les convois que son armée tiroit de Zittau. Si le prince de Prusse eût pris le parti de marcher incontinent à Gabel, les Autrichiens n'auroient rien gagné par leur mouvement; mais le prince, qui n'en sentit pas d'abord les conséquences, demeura tranquille dans son camp, &

laiſſa faire à l'ennemi ce qu'il lui plut. Le maréchal Daun fit partir un détachement de 20,000 hommes, qui attaqua Mr. de Puttkammer à Gabel ; ce général, après une vigoureuſe réſiſtance, & trois jours de tranchée ouverte, n'étant point ſecouru, fut obligé de ſe rendre priſonnier de guerre. Le prince de Pruſſe comprit l'importance de ce poſte après l'avoir perdu ; le droit chemin de ſon camp à Zittau paſſe par Gabel ; ce chemin lui étant interdit, celui qui lui reſtoit, paſſe par Rumbourg, & fait un détour de quelques milles ; on ne peut y paſſer que ſur une colonne. L'armée fut obligée de le prendre ; elle y perdit du bagage, & des pontons qui ſe briſèrent dans des chemins étroits entre des rochers. Le prince arriva à Zittau en décrivant un arc, & le maréchal Daun par la corde. Mr. de Schmettau, qui commandoit l'avant-garde des Pruſſiens, trouva en approchant de Zittau, les Autrichiens établis ſur l'Eckartsberg ; c'eſt le poſte le plus important de cette contrée ; il domine ſur la ville, & commande aux environs. L'armée du prince de Pruſſe occupa une hauteur oppoſée au camp des ennemis, la ville de Zittau devant ſa droite entre les deux armées, ſa gauche étendue ſur la montagne de Hennersdorf. Le prince pouvoit ſoutenir la ville, ſans pouvoir néanmoins empêcher les impériaux de l'inſulter. Le maréchal Daun, excité par le prince Charles de Saxe, fit bom-

barder la ville. Zittau a des rues étroites, la plupart des toits ſont en bardeau ; le feu y prit, le bardeau communiqua l'incendie aux différens quartiers de la ville à la fois, les maiſons s'écroulèrent, & les paſſages furent bouchés par les débris. Le prince de Pruſſe ſe vit obligé d'en tirer la garniſon ; les troupes qui occupoient l'extrêmité oppoſée, ne purent regagner l'armée, ne trouvant que des flammes & des ruines ſur leur paſſage, de ſorte que le colonel Dierke avec 150 pionniers, & le colonel Kleiſt avec 80 ſoldats du margrave Henri, tombèrent entre les mains des ennemis. La ville de Zittau n'étant en elle-même d'aucune conſéquence, on ne fut ſenſible à ce malheur qu'à cauſe du magaſin conſidérable qui s'y trouvoit. Après qu'il eut été conſumé par les flammes, l'armée du prince de Pruſſe ne pouvant tirer ſa ſubſiſtance & ſon pain que de Dresde, il auroit fallu tranſporter ce pain de 12 milles, pour qu'il arrivât au camp ; & comme il ſe préſentoit des difficultés inſurmontables à ce tranſport, le prince fut obligé de ſe rapprocher de ſes vivres ; il décampa de Zittau ſans être ſuivi par l'ennemi, & prit une poſition pour l'armée aux environs de Bautzen.

Dès que le Roi fut informé de la perte de Gabel, il ſe propoſa d'évacuer Leutmeritz, pour retourner en Saxe. La ville de Leutmeritz étoit vide ; les munitions de guerre & de bouche étoient déjà arrivées à Dresde, &

comme il n'y avoit point de temps à perdre, le prince Henri paſſa l'Elbe ; après qu'il eut rejoint le Roi, l'armée alla ſe camper entre Sulowitz & Lowoſitz. Mr. de Nadaſti, qui Août. avoit ſuivi l'arrière-garde de S. A. R., attaqua les grands gardes du camp ; on le reçut vertement ; il fut repouſſé avec perte, & repaſſa promptement l'Elbe. Les jours ſuivans, l'armée ſe replia ſur Linay, delà ſur Nœllendorf & ſur Pirna. Un détachement de 200 hommes de nouvelles levées qui gardoit le Schreckenſtein, fut attaqué & pris par Mr. Laudon ; les poſtes d'Auſſig & de Tetſchen furent évacués ſans perte. Le Roi laiſſa le prince Maurice à Gishubel ; il lui donna 14 bataillons & 10 eſcadrons, pour défendre cette gorge, & ſe mit en marche avec le reſte de ſes troupes, voulant joindre le prince de Pruſſe à Bautzen. Ce prince, qui étoit tombé malade, quitta l'armée & ne fit depuis que languir. Le Roi s'avança d'abord avec un détachement de Bautzen à Weiſſenberg ; il en délogea Mr. de Beck, qui ſe replia vers Bernſtadt. Les arrangemens qu'il fallut faire pour rétablir l'ordre dans les vivres & préparer de nouveaux caiſſons, arrêtèrent le Roi quinze jours. Ce prince étoit preſſé par les progrès des François à ſa droite, & des Ruſſes à ſa gauche ; il étoit obligé de détacher, ce qui lui inſpira le deſſein de marcher aux Autrichiens, & d'eſſayer de s'en délivrer, avant que

de s'affoiblir par des détachemens ; il se mit en marche le 16 pour Bernstadt ; le Roi menoit la colonne de la gauche, le prince de Brunswick celle de la droite. Ils pensèrent entourer Mr. de Beck sur une montagne près de Sohland, & ce partisan ne se sauva qu'en perdant une partie de son monde. On apprit à Bernstadt, qu'un détachement des ennemis s'assembloit à Ostritz ; Mr. de Werner y fut aussi-tôt envoyé ; il fut sur le point de prendre Mr. de Nadasti, dont il enleva le bagage, & les troupes qui l'escortoient. On trouva parmi ses papiers des lettres originales de la reine de Pologne, qui donnoit des avis à ce général de tout ce qu'elle savoit des Prussiens, & lui proposoit quelques projets de surprise ; le Roi envoya ces originaux à Mr. de Finck, commandant de Dresde, pour les montrer à la reine, afin
17. qu'elle comprît qu'on étoit au fait de toutes ses menées. Le Roi détacha 5 bataillons de Bernstadt, pour prendre poste à Gœrlitz, & avec le gros de l'armée il marcha droit aux Autrichiens. Le maréchal Daun campoit encore à l'Eckartsberg ; il ne fit faire qu'un mouvement à ses troupes, pour qu'elles présentassent le front aux Prussiens. Ce poste étoit inattaquable ; à la gauche, une montagne taillée en forme de bastion, hérissée de 60 pièces de douze livres, flanquoit la moitié de son armée ; devant le front, s'étend dans un bas-fond le village de

Wittgenau, le long duquel coule un ruiſſeau entre des rochers eſcarpés. Trois chemins ſe préſentoient pour traverſer ce village, qui menoient à l'ennemi, & dont le plus large pouvoit contenir une voiture. La droite du maréchal s'appuyoit à la Neiſse; au-delà de cette rivière campoit Mr. de Nadaſti avec la réſerve de l'armée ſur une hauteur, d'où il pouvoit avec 30 pièces de gros calibre balayer tout le front de l'armée impériale. Les deux armées n'étoient ſéparées que par le fond de Wittgenau; toute la journée ſe paſſa à ſe canonner réciproquement. Le lendemain on fit paſſer la 13.
Neiſse à Hirſchfeld, à un corps aux ordres de Mr. de Winterfeld, pour reconnoître s'il n'y auroit pas moyen d'engager une affaire avec Mr. de Nadaſti, ce qui auroit porté le maréchal Daun à le ſecourir, & auroit donné lieu à un combat général. Mais la difficulté du terrein s'oppoſa encore à cette entrepriſe, & il fallut y renoncer. Rien n'auroit été plus avantageux pour le Roi dans ces circonſtances que d'engager une affaire déciſive; il n'avoit point de temps à perdre; un gros de François étoit à Erfurt; l'armée du duc de Cumberland étoit acculée à Stade; le duché de Magdebourg & la vieille Marche ſe trouvoient expoſés aux incurſions des François; une armée Suédoiſe avoit paſſé la Peene, près d'Anclam; les troupes des cercles étoient en mouvement pour

s'avancer en Saxe. Mais l'impoſſibilité de combattre dans ce terrein difficile & impraticable, & la néceſſité de faire de prompts détachemens, obligèrent le Roi à ſe retirer. L'infanterie ſe replia par ligne, ſans que l'ennemi fît mine de s'en appercevoir. L'armée marcha à Bernſtadt, & ſe campa ſur les hauteurs de Jauernick juſqu'à la Neiſſe ; au-delà de cette rivière, le corps de Mr. de Winterfeld s'étendit juſqu'à Radomeritz. On envoya un détachement pour relever la brigade de Gœrlitz, avec laquelle Mr. de Grumbkow eut ordre de ſe rendre en Siléſie, pour nettoyer les frontières des partis ennemis, qui y commettoient des déſordres, & pour veiller en même temps à la ſûreté de la fortereſſe de Schweidnitz. Le Roi remit le commandement de l'armée au prince de Bévern, en lui adjoignant Mr. de Winterfeld, auquel proprement il donnoit ſa confiance ; il leur recommanda ſur-tout de couvrir avec ſoin les frontières de la Siléſie ; après quoi il partit avec 18 bataillons & 30 eſcadrons, pour s'oppoſer aux entrepriſes des François & des troupes de l'Empire. Afin de ne point interrompre les événemens de cette campagne, tous liés les uns aux autres, nous n'avons pas fait mention de la campagne de l'armée alliée, commandée par le duc de Cumberland ; la liaiſon des choſes exige que nous en faſſions à préſent une courte récapitulation.

Dès

Dès le commencement d'avril, les François occupèrent les villes de Clèves & de Wéſel, où ils ne rencontrèrent aucune réſiſtance. Le comte de Giſors s'empara de Cologne, dont les François avoient deſſein de faire leur place d'armes. Mr. d'Étrées, qui devoit prendre le commandement de l'armée, y arriva les premiers jours du mois de mai; il s'avança le 26, & campa avec toutes ſes troupes à Munſter. Le duc de Cumberland raſſembla les ſiennes à Bielefeld, d'où il avoit pouſſé un détachement à Paderborn, à l'approche de Mr. d'Étrées, dont l'armée ſe campa à Rhéda. Le duc ſe retira à Herford, ſur quoi les François envoyèrent un détachement dans le pays de Heſſe, qui n'y trouvant aucune oppoſition, s'empara de tout le landgraviat; Caſſel même, qui en eſt la capitale, ſe rendit après une foible réſiſtance. Le duc de Cumberland ne voulant faire ferme que derrière le Wéſer, ſelon le projet des miniſtres de Hanovre, qui croyoient le paſſage de ce fleuve plus difficile que celui du Rhin, le fit paſſer à ſes troupes ſur les ponts qu'il avoit fait préparer dans les villages de Rhemun & de Vlotho; il donna en même temps des ordres pour qu'on travaillât à fortifier les villes de Munden & de Hameln; c'étoit y penſer bien tard. Les François de leur côté ſe portèrent ſur Corbie; un de leurs détachemens ayant paſſé le Wéſer, donna lieu au duc

Campagne du Duc de Cumberland.

Juillet.

de changer ſa poſition, & il ſe campa la droite à Hameln, la gauche à Afferde. Le duc d'Orléans fit en même temps établir des ponts à Munden pour y paſſer le Wéſer. Le duc de Cumberland, qui s'attendoit à être attaqué dans peu, rappella à lui tous ſes détachemens, & les raſſembla à Haſtenbeck, dont on lui avoit dépeint la poſition comme admirable. La droite de ſon armée s'y trouvoit bien appuyée ; au centre, les troupes ſe replioient en forme de coude ; devant elles, ſe trouvoit un bois, & dans ce bois un ravin aſſez conſidérable. L'armée Françoiſe s'approcha de celle des alliés ; le 25 ſe paſſa en reconnoiſſances de la part de Mr. d'Étrées, & en canonnades de la part du duc
26. de Cumberland. Le lendemain, les François attaquèrent ſa gauche en ſe gliſſant par ce ravin au fond du bois ; ils emportèrent la batterie du centre des alliés. Le prince héréditaire de Brunſwick la reprit l'épée à la main, & fit connoître par ce coup d'eſſai, que la nature le deſtinoit à devenir un héros. En même temps un colonel Hanovrien, nommé Breitenbach, ſe détache de lui-même, raſſemble les premiers bataillons qu'il rencontre, entre dans le bois, prend les François à dos, les chaſſe & s'empare de leurs canons & de leurs drapeaux : tout le monde croit la bataille gagnée par les alliés ; Mr. d'Étrées, qui voit ſes troupes en déroute, ordonne la retraite ; le duc

d'Orléans s'y oppoſe ; enfin au grand étonnement de toute l'armée Françoiſe, on apprend que le duc de Cumberland eſt en pleine marche, & qu'il ſe replie ſur Hameln. Le prince héréditaire fut obligé d'abandonner cette batterie qu'il avoit repriſe avec tant de gloire, & la retraite ſe fit avec tant de précipitation, qu'on oublia même ce brave colonel Breitenbach qui avoit ſi bien mérité dans cette journée ; ce digne officier demeura ſeul maître du champ de bataille, partit la nuit pour joindre l'armée, apportant ſes trophées au duc, qui pleura de déſeſpoir de s'être trop précipité la veille à quitter un champ de bataille qu'on ne lui diſputoit plus. Quelques repréſentations que lui Août. fiſſent le duc de Brunſwick & des généraux de ſon armée, on ne put jamais le diſſuader de continuer ſa retraite. Il marcha d'abord à Nienbourg, enſuite à Verden, d'où il prit par Rotenbourg & Bremerwœrde le chemin de Stade. Par cette manœuvre malhabile, il abandonna tout le pays à la diſcrétion des François ; Hameln fut d'abord occupé par le duc de Fitzjames ; mais ce qu'il y eut de ſingulier & de remarquable, fut que Mr. d'Étrées fut rappellé pour avoir remporté une victoire. Le duc de Richelieu, auquel la cour donna le commandement de cette armée, arriva le 7 à Munden ; il prit Hanovre, le duc d'Ayen Bunſwick, & Mr. le Voyer Wolfenbuttel. Il envoya le

prince de Soubiſe avec un détachement de 25,000 hommes à Erfurt, où il devoit être joint par l'armée des cercles & un détachement d'Autrichiens. Il ſe mit de ſon côté à la pourſuite des alliés, paſſa l'Aller, & ſe campa à Verden. Mr. d'Armentières s'empara en même temps de Brême le 1er. de ſeptembre. L'armée Françoiſe s'avança vers Rotenbourg, dans l'intention d'attaquer le duc de Cumberland ; elle ne l'y trouva plus ; ce prince s'étoit déjà replié ſur Bremervœrde, évitant depuis la journée de Haſtenbeck tout engagement avec l'ennemi. Dès que le Roi eut remarqué par les manœuvres du duc de Cumberland qu'il ſe bornoit à défendre le Wéſer, il prévit tout ce qui en réſulteroit, & rappella les 6 bataillons qu'il avoit dans cette armée, pour les jeter dans Magdebourg, ce qui ſe fit très-à-propos, comme nous le verrons dans la ſuite.

Septembre.

On voit par le tableau que nous venons de préſenter, que le duché de Magdebourg étoit menacé de l'invaſion des François & la ville d'un ſiège, que la Saxe alloit devenir la proie de cette armée qui s'aſſembloit à Erfurt, que les garniſons de Dresde & de Torgau alloient être perdues ; enfin, que Berlin, cette capitale ſans défenſe, étoit ſur le point d'être envahie par les Suédois, qui avoient pénétré dans la Marche Uckerane, & qui ne trouvoient qu'une poignée de monde qui s'oppoſât à leurs progrès. Dans

ces conjonctures, les raiſons les plus preſſantes demandoient qu'un corps de troupes marchât contre tant d'ennemis. Le Roi ſe chargea de ce commandement, & ſe mit à la tête de peu de monde, pour ne point affoiblir ſon armée de Siléſie, qui avoit à combattre l'ennemi le plus redoutable.

Le prince de Bévern, auquel il reſtoit 50 bataillons & 110 eſcadrons, ſe campa après le départ du Roi à la Landeskrone, près de Gœrlitz. Mr. de Winterfeld plaça ſon détachement de l'autre côté de la Neiſſe, ſur le Holzberg, proche du village de Moys. Le prince fit tranſporter ſon magaſin de Bautzen à Gœrlitz. Août. 31.

Le maréchal Daun & le prince de Lorraine ſe campèrent vis-à-vis de lui à Auſſig, & détachèrent Mr. de Nadaſti à Schœnberg, pour obſerver Mr. de Winterfeld. Le comte de Kaunitz venoit d'arriver à l'armée Autrichienne, pour s'aboucher avec les généraux & régler les opérations ultérieures de la campagne. Mr. de Nadaſti, pour lui faire ſa cour, ſe propoſa d'attaquer le poſte de Mr. de Winterfeld au Holzberg. Ce poſte n'étoit garni que de deux bataillons, les dix autres du même corps campoient à trois mille pas en arrière plus près de Gœrlitz. Le jour que l'attaque ſe fit, Mr. de Winterfeld étoit auprès du duc de Bévern, avec lequel il avoit quelques arrangemens à prendre; on vint lui dire que l'ennemi attaquoit Sept. 7.

ſon poſte ; il y accourut ; mais le Holzberg étoit emporté avant qu'il y arrivât ; il voulut en déloger l'ennemi, s'avança à la tête de quatre bataillons, & eut le malheur d'être bleſſé mortellement. Mr. de Nadaſti, content de l'avantage qu'il venoit de remporter, ſe retira de lui-même à Schœnberg ; les Pruſſiens perdirent 1200 hommes à cette affaire, & nombre de braves officiers. Mr. de Winterfeld mourut de ſa bleſſure, & fut d'autant plus regretté dans ces circonſtances, qu'il étoit l'homme le plus néceſſaire à l'armée du prince de Bévern, & que le Roi n'avoit compté que ſur lui dans les meſures qu'il avoit priſes pour la défenſe de la Siléſie. Le lendemain de cette affaire, le prince de Bévern leva ſon camp ; il ſe rendit par Catholiſch-Hennersdorf & Naumbourg à Lignitz, & négligea de prendre le camp de Lœwenberg, ou celui de Schmutſeifen, par leſquels il auroit couvert la Siléſie ; & non content d'abandonner les frontières, il acheva de s'affoiblir en détachant 15,000 hommes, qu'il jeta dans différentes places. Ces fautes entraînèrent les malheurs qui l'accablèrent à la fin de la campagne. Le maréchal Daun ſuivit les Pruſſiens ; il marcha par Lœwenberg & Goldberg, & ſe campa ſur les hauteurs de Wahlſtadt. Les Pruſſiens étoient dans un fond, la droite à Lignitz, la Katzbach à dos, & la gauche au village de Beckren ; ils avoient tout à craindre dans ce

terrein, un ennemi entreprenant en eût profité; le maréchal Daun ne l'étoit pas. Cependant une après-midi, animé par le vin & par les diſcours du chevalier de Montazet, le prince de Lorraine voulut emporter quelque avantage ſur l'ennemi; il fit avancer 8 à 10 bataillons de grenadiers & du canon, avec leſquels il fit attaquer le village de Beckren. Ce détachement étoit trop foible contre une armée; il n'étoit point ſoutenu; il fut repouſſé par les troupes que le prince de Bévern fit avancer de la ligne pour ſoutenir le village; le régiment de Pruſſe, infanterie, ſe diſtingua ſur-tout à cette action. Cet eſſai fit comprendre au prince de Bévern que ſa poſition étoit mauvaiſe, ſon camp mal pris, ſa ſituation haſardée. Appréhendant d'être attaqué le lendemain avec des forces plus conſidérables, il repaſſa la nuit même la Katzbach, & marchant à Parchwitz, il y trouva un corps d'impériaux qui lui diſputa le paſſage de la Katzbach; il fit des ponts ſur l'Oder, paſſa ce fleuve, & ſe rendit par ſa rive droite le premier d'octobre à Breslau; ayant repaſſé l'Oder ſur le pont de la ville, il prit poſte derrière le petit ruiſſeau de la Lohe, où il ſe retrancha; les Autrichiens ſe placèrent vis-à-vis de lui à Liſſa. La cour de Vienne avoit négocié des troupes de l'électeur de Bavière & du duc de Wurtemberg, qu'elle envoya alors en Siléſie; ces corps ſe joignirent, à la réſerve de Mr. de 1 Octobre.

Nadaſti, aux environs de Schweidnitz, dont ils devoient faire le ſiège. Nous ſuſpendrons
Sept. pour quelques momens le récit de la campagne de Siléſie, pour ſuivre le Roi dans ſon expédition contre les François.

Campagne contre les François.

Il ſe rendit d'abord à Dresde, d'où il détacha Mr. de Seidlitz avec un régiment de houſards & un régiment de dragons pour Leipſick, afin de donner la chaſſe à Mr. de Turpin, qui avec des troupes légères, rodoit du côté de Halle. Les François ſe retirèrent à l'approche des Pruſſiens, de ſorte que Mr. de Seidlitz devenant inutile dans cette partie, vint rejoindre le Roi entre Grimma & Rœtha; de Rœtha les troupes marchèrent à Pégau; l'ennemi y avoit détaché deux régimens de houſards impériaux, Ceczeni & Eſterhaſi. Cette ville eſt ſituée de l'autre côté de l'Elſter, ſur laquelle un pont de pierre aboutit à la porte. L'ennemi avoit garni cette porte & quelques toits des maiſons voiſines, pour en défendre l'entrée. Mr. de Seidlitz fit mettre pied à terre à une centaine de houſards, qui forcèrent la porte; le gros du régiment les ſuivit & entra dans Pégau au plein galop; Mrs. de Seculi & de Kleiſt traverſent la ville en ſortant par la porte oppoſée; ils trouvent ces deux régimens ennemis poſtés derrière un chemin creux; ils les attaquent, les renverſent, les pourſuivent juſqu'à Zeitz, & en ramènent 350 priſonniers.

Le lendemain, l'armée du Roi ſe porta ſur Naumbourg; l'avant-garde y rencontra 6 eſcadrons de ceux qu'elle avoit battus la veille; ils furent bientôt diſſipés, & perdirent ſur-tout beaucoup de monde en paſſant le pont de la Saale, proche de Schul-Pforte; on rétablit ce pont, & les troupes le paſsèrent, pour ſe rendre 8 Sept. à Buttſtett. Ce fut là qu'on reçut la nouvelle de cette fameuſe convention, ſignée entre le duc de Cumberland & le duc de Richelieu à Cloſter-Seven: ce traité fut négocié par un comte Lynar, miniſtre du roi de Danemarck; il y fut ſtipulé, que les hoſtilités ceſſeroient; que les troupes de Heſſe, de Brunſwick & de Gotha ſeroient renvoyées dans leur pays; que celles de Hanovre demeureroient tranquillement à Stade à l'autre bord de l'Elbe, dans un diſtrict qui leur fut aſſigné; on ne régla rien touchant l'électorat de Hanovre, ni contributions, ni reſtitutions; de ſorte que cet état ſe trouvoit abandonné à la diſcrétion des François. A peine cette convention fut-elle conclue, que ſans en attendre la ratification, le duc de Cumberland s'en retourna en Angleterre, & le duc de Richelieu ſe prépara de ſon côté à faire une invaſion dans la principauté de Halberſtadt.

Vers ce temps-là on intercepta dans l'armée Pruſſienne des lettres du comte Lynar au comte de Reuſs; ces deux hommes étoient

de la ſecte qu'on nomme Piétiſtes. Le comte Lynar, en parlant à ſon ami de cette négociation, lui dit: » L'idée qui me vint de faire cette » convention, étoit une inſpiration céleſte, le » Saint Eſprit m'a donné la force d'arrêter les » progrès des armes françoiſes, comme au- » trefois Joſué arrêta le ſoleil; Dieu tout- » puiſſant, qui tient l'univers en ſes mains, » s'eſt ſervi de moi indigne, pour épargner ce » ſang luthérien, ce précieux ſang hanovrien » qui alloit être répandu ». Le malheur a voulu que le comte Lynar s'eſt applaudi tout ſeul; nous le laiſſerons entre Joſué & le ſoleil, pour revenir à des objets plus importans. Cette indigne convention acheva de déranger les affaires du Roi; ſa ſoi-diſante armée étoit de 18,000 hommes, & il ſe trouvoit réduit à faire un détachement pour couvrir Magdebourg, ou pour en renforcer la garniſon. Cependant, comme Mr. de Soubiſe ſe trouvoit à Erfurt, il voulut tenter les moyens de l'en éloigner, afin de pouvoir s'affoiblir enſuite avec moins de danger. Il s'avança pour cet effet à Erfurt avec 2,000 chevaux, un bataillon franc, & deux bataillons de grenadiers; ſa ſurpriſe fut extrême, lorſqu'il vit l'armée Françoiſe décamper de la Cyriacsbourg en ſa préſence. Mr. de Soubiſe ne ſe croyant pas en ſûreté à Erfurt, ſe retira effectivement à Gotha. A peine fut-il parti qu'on ſomma la ville de ſe rendre, &

l'on convint par la capitulation, que le Pétersberg demeureroit neutre, que la ville ſeroit occupée par les Pruſſiens, & que l'ennemi évacueroit la Cyriacsbourg. Dès que les troupes eurent pris une eſpèce de poſition auprès d'Erfurt, le prince Ferdinand de Brunſwick partit de l'armée avec 5 bataillons & 7 eſcadrons, pour couvrir Magdebourg, & tenir tête à l'armée de Mr. de Richelieu. Le Roi pouvoit encore ſe renforcer de 6 bataillons, qu'il auroit 2c.
tirés de la place; mais ces meſures, les ſeules que l'on pût prendre dans ces conjonctures, étoient foibles, & inſuffiſantes pour réſiſter à 50,000 François. Le prince Ferdinand, bien réſolu de ſuppléer par ſon habileté au peu de moyens qu'on lui fourniſſoit, prit un détour pour ſe rendre à Magdebourg; en marchant par Egeln, il donna ſur le régiment de Luſignan, dont il fit 400 hommes priſonniers; delà il vint ſe poſter fiérement à Wanzleben, d'où il ſembloit défier Mr. de Richelieu, qui campoit à Halberſtadt. Les partis pruſſiens eurent de la ſupériorité ſur les François pendant toute la fin de cette campagne, & il ſe paſſa peu de jours qu'ils n'amenaſſent des priſonniers au Roi. Dans l'état où ſe trouvoit ce prince, il falloit avoir recours à tout, employer la ruſe & la négociation, enfin tous les moyens poſſibles pour adoucir la ſituation des affaires; d'ailleurs on ne perdoit, en faiſant des tentatives, que la peine d'avoir

imaginé des expédiens frivoles. Dans cette intention, le colonel Balby partit déguisé en bailli, pour se rendre auprès du duc de Richelieu ; il connoissoit ce duc, avec lequel il avoit fait quelques campagnes en Flandre. Balby devoit faire des propositions pour ramener la cour de Versailles à des sentimens plus doux & plus pacifiques ; il s'apperçut que le duc de Richelieu se défiant de son crédit, ne croyoit pas avoir assez d'influence auprès du ministère & du Roi, pour changer leur système & leur opinion sur l'alliance avec la maison d'Autriche, alliance qui récemment conclue plaisoit par sa nouveauté même. Cet émissaire voyant que tout ce qu'il pourroit dire sur ce sujet ne meneroit à rien, se rabattit à demander au duc, qu'il voulût au moins avoir quelques ménagemens pour les provinces du Roi, où il faisoit la guerre.

Bientôt le Roi fut encore obligé d'affoiblir son armée par un nouveau détachement ; il envoya le prince Maurice à Leipsick avec 10 bataillons & 10 escadrons, pour s'y tenir dans une position centrale, d'où il fût à portée de se joindre dans le besoin au Roi, ou au prince Ferdinand, & d'où il pût avoir l'œil sur Mr. de Marshall, campé à Bautzen avec 15,000 Autrichiens ; ce dernier corps inquiétoit avec d'autant plus de raison, que la Lusace étant ouverte, on avoit à craindre qu'il ne fît une irruption dans l'électorat, & n'allât même à

Berlin. Cette capitale étoit également menacée du côté de la Poméranie par les Suédois, dont Mr. de Manteufel, avec 500 houſards & quatre bataillons, retardoit les progrès. Après que ces deux corps eurent quitté le camp d'Erfurt, il ne reſta plus au Roi que 8 bataillons & 27 eſcadrons. Si l'ennemi s'étoit apperçu de la foibleſſe de ce corps, il n'eſt pas douteux qu'il ne ſe fût mis en action ; c'eſt ce qu'il falloit empêcher ſur toute choſe, & ce qui fit recourir à différens expédiens, pour en impoſer au peuple d'Erfurt, & aux François mêmes ; par cette raiſon, les troupes ne campèrent point ; l'infanterie étoit répandue dans les villages voiſins de la ville ; on la fit changer à différentes repriſes de quartiers ; & comme chaque fois les régimens changeoient auſſi de nom, cela multiplioit l'ordre de bataille que les eſpions recueilloient avec ſoin, pour en inſtruire le prince de Soubiſe. Deux jours après que les Pruſſiens eurent pris 16.
Erfurt, le Roi fit une reconnoiſſance vers Gotha avec 20 eſcadrons de houſards & de dragons, pour eſſayer ſi l'on n'en pourroit pas déloger ces deux régimens de houſards impériaux ſi ſouvent battus ; cela réuſſit au-delà de ce qu'on devoit eſpérer ; l'appréhenſion que ces houſards avoient des Pruſſiens, précipita leur retraite ; proche de Gotha, ils avoient un défilé à paſſer, où ils perdirent 180 hommes ; on les pourſuivit même juſqu'à la vue d'Eiſenach, où cam-

poit Mr. de Soubiſe, qui venoit d'être joint par le prince de Hildbourghauſen, général en
20. chef de l'armée des cercles. La maiſon ducale fut charmée de ſe voir débarraſſée de ces hôtes indiſcrets; elle avoit également à ſe plaindre des François & des Autrichiens: les François avoient commis des violences au château, dont ils avoient enlevé les canons; & les officiers Autrichiens, peu meſurés dans leurs propos, s'étoient comportés avec une arrogance non convenable envers des princes ſouverains, d'une des plus anciennes maiſons de l'Empire. Mr. de Seidlitz demeura avec cette cavalerie à Gotha, pour veiller delà ſur les mouvemens de l'ennemi, & avertir à temps la petite armée d'Erfurt, afin que dans le beſoin elle pût ſe replier avant l'approche de l'armée d'Eiſenach. Peu de jours après, il fut attaqué par un corps bien ſupérieur au ſien. Le prince de Hildbourghauſen voulut ſignaler ſon commandement par un coup d'éclat; il propoſa au prince de Soubiſe de déloger les Pruſſiens de Gotha. Tous deux ſe mirent en marche avec les grenadiers de leur armée, la cavalerie Autrichienne, Laudon & ſes pandours, & toutes les troupes légères de l'armée Françoiſe. Mr. de Seidlitz fut averti à temps du projet que les ennemis formoient contre lui; bientôt il les vit paroître; une colonne de cavalerie embraſſoit Gotha par la droite, en cheminant ſur la crête des hauteurs

qui vont vers la Thuringe ; une autre colonne de cavalerie ayant les houſards devant elle, venoit à gauche du côté de Langenſalza ; les pandours à la tête des grenadiers formoient la colonne du centre. Mr. de Seidlitz s'étoit mis en bataille à une certaine diſtance de Gotha, les houſards en première ligne, les dragons de Meinicke en ſeconde ; il avoit envoyé les dragons de Czettritz à un défilé qui étoit à un demi-mille derrière lui, avec ordre de ſe mettre ſur un rang, pour former un front étendu qui pût en impoſer aux ennemis ; ce qui n'empêchoit pas que ce régiment ne fût très-à-portée de protéger ſa retraite, s'il s'étoit vu obligé de céder au nombre. Cette manœuvre habile & ruſée fit prendre le change au prince de Hildbourghauſen ; il penſa que l'armée Pruſſienne, qu'il croyoit conſidérable, étoit en marche pour ſoutenir Mr. de Seidlitz, & que cette grande ligne de cavalerie qu'il découvroit, alloit inceſſamment fondre ſur lui. Mr. de Seidlitz s'apperçut, par la contenance mal aſſurée des houſards Autrichiens, que ſon ſtratagême faiſoit impreſſion ; il les pouſſa inſenſiblement, & de choc en choc, gagnant toujours du terrein, il les obligea à repaſſer ce défilé où ils avoient peu de jours auparavant tant ſouffert ; la colonne de cavalerie qui faiſoit la droite des ennemis, ſe retira en même temps. Mr. de Seidlitz alors envoya quelques houſards & dragons dans

Octobre. 13.

Gotha; ils y entrèrent préciſément comme le prince de Darmſtadt avec les troupes des cercles, commençoit à s'en retirer, & y firent nombre de priſonniers. La précipitation avec laquelle le prince de Darmſtadt abandonna Gotha, penſa devenir funeſte à Mr. de Soubiſe; il étoit au château, & ne s'attendoit pas à une auſſi prompte évacuation; il n'eut que le temps de ſe jeter à cheval pour s'enfuir bien vîte : 160 ſoldats & trois officiers de marque furent pris dans cette journée par les Pruſſiens. Tout autre officier que Mr. de Seidlitz ſe ſeroit applaudi de ſe tirer de ce mauvais pas ſans perte; Mr. de Seidlitz n'auroit pas été ſatisfait de lui-même, s'il ne s'en fût pas tiré avec avantage. Cet exemple prouve que la capacité & la réſolution d'un général décident plus à la guerre que le nombre des troupes. Un homme médiocre, qui ſe fût trouvé dans de pareilles circonſtances, découragé par l'appareil impoſant des ennemis, ſe ſeroit retiré à leur approche, & auroit perdu la moitié de ſon monde dans une affaire d'arrière-garde, que cette cavalerie ſupérieure auroit engagée au plus vîte. Le bon emploi de ce régiment de dragons étendu & montré de loin à l'ennemi, procura à Mr. de Seidlitz le moyen d'acquérir beaucoup de gloire dans une affaire auſſi épineuſe.

Le Roi n'avoit pu juſqu'alors que tenir les choſes en ſuſpens; il ne pouvoit rien entreprendre,

prendre, & devoit tout attendre du bénéfice du temps. Il ſe tint tranquillement à Erfurt, juſqu'à ce qu'il apprit qu'un détachement François de l'armée de Weſtphalie étoit en chemin pour ſe rendre par la Heſſe à Langenſalza. Comme il ne devoit pas attendre l'arrivée de ce corps, qui pouvoit lui tomber à dos, il réſolut de ſe retirer avant ſon approche. Le bruit ſe répandant d'ailleurs que Mr. de Haddick traverſoit la Luſace pour pénétrer dans le Brandebourg, le prince Maurice avoit été obligé de gagner Torgau à tire d'aîle ; il devoit vraiſemblablement pouſſer delà juſqu'à Berlin. Le Roi n'ayant donc aucun ſecours à attendre, ne jugea pas à propos de prolonger davantage ſon ſéjour à Erfurt, & pour ne rien hazarder mal à propos, il ſe replia ſur l'Eckartsberg ; des couriers fréquens y arrivèrent de Dresde ; Mr. de Finck marquoit que le corps de Marshall étoit ſur le point de quitter Bautzen, pour ſuivre celui de Haddick ; il étoit certain que le prince Maurice n'étoit pas aſſez fort pour réſiſter à ces deux généraux ; cela fit réſoudre le Roi à lui mener un renfort. Les troupes repaſsèrent la Saale à Naumbourg ; le maréchal Keith ſe jeta avec quelques bataillons dans Leipſick ; le Roi paſſa l'Elbe à Torgau, & marcha ſur Annaberg, où il apprit que la ville de Berlin en avoit été quitte pour une contribution de 200,000 écus, qu'elle avoit payée aux Autri-

chiens ; que Mr. de Haddick n'avoit pas attendu l'arrivée du prince Maurice pour se retirer, & que Mr. de Marshall étoit demeuré immobile dans son camp de Bautzen. La première idée qui lui vint alors, fut de couper la retraite à Mr. de Haddick ; il se rendit en conséquence à Herzberg. Le prince Maurice étoit sur son retour, & le Roi voulut l'attendre, parce que Haddick avoit déjà repassé Cottbus ; il demeura quelques jours dans cette position, pour s'éclaircir sur les projets ultérieurs des François, qui devoient décider du parti qu'il avoit à prendre, soit de s'opposer à leurs entreprises, soit, au cas que la campagne de Thuringe fût finie, de tourner vers la Silésie, pour dégager Schweidnitz, dont Mr. de Nadasti commençoit à former le siège.

26. Mais les ennemis entraînèrent le Roi dans des opérations qu'il ne pouvoit pas prévoir alors. Le départ des Prussiens d'Erfurt engagea Mr. de Soubise à passer la Saale, & à s'approcher de Leipsick ; le maréchal Keith en donna avis, demandant avec empressement des secours : il fallut accourir au plus pressé.

28 Le Roi prit sur le champ avec sa petite troupe le chemin de Leipsick ; il nettoya d'abord la rive droite de la Mulde, où Mr. de Custine s'étoit avancé avec quelques brigades ; après quoi il entra à Leipsick, où il fut joint par le prince Maurice ; & par le prince Ferdinand

de Brunſwick. On ſe rendit d'abord maître de la grande chauſſée qui mène à Lutzen. Le 30, l'armée ſe trouvant raſſemblée, elle alla ſe camper à Altranſtædt, d'où Mr. de Retzow fut détaché en avant pour garder le défilé de Ripach. La nuit même le Roi ſe mit en marche pour tomber ſur les quartiers ennemis diſperſés à l'entour de Weiſſenfels ; ils ſe ſauvèrent, hors celui de Weiſſenfels. On attaqua les trois portes de la ville, avec ordre aux officiers de gagner ſans délai le pont de la Saale, pour qu'on fût maître de ce paſſage important. La ville fut forcée, on y prit 500 hommes ; mais ceux de la garniſon qui s'étoient ſauvés, avoient mis le feu au pont couvert, qui étant tout de charpente, s'embraſa facilement ; il n'y eut pas moyen d'éteindre l'incendie, parce que l'ennemi embuſqué derrière les murs à l'autre bord, faiſoit un ſi gros feu de mouſqueterie, que tous ceux qui s'empreſſoient à conſerver le pont, étoient tués ou bleſſés. Bientôt de nouvelles troupes parurent de l'autre côté de la rivière, dont le nombre, qui alloit toujours en groſſiſſant, convainquit de l'impoſſibilité de tenter le paſſage de la Saale à cet endroit. Mais comme ce n'étoit que la tête de l'armée qui étoit arrivée à Weiſſenfels, & que la partie la plus conſidérable des troupes étoit encore en pleine marche, on leur fit prendre la direction de Merſebourg, dans l'eſpérance

de pouvoir ſe ſervir du pont de cette ville.

Novembre. Lorſque le maréchal Keith y arriva, il trouva que les François y étoient établis, & que le pont étoit rompu ; il ne balança pas ſur le parti qui lui reſtoit à prendre ; il prit quelques bataillons, & ſe rendit à Halle, dont il délogea les François, & rétablit le pont qu'ils y avoient également détruit. L'armée du Roi ſe trouvoit donc alors avoir ſa droite à Halle, ſon centre vis-à-vis de Merſebourg, & ſa gauche à Weiſſenfels, couverte par la Saale, aſſurant ſa communication derrière cette rivière par des corps détachés, qui veilloient également ſur les démarches des ennemis. Le maréchal Keith paſſa le premier cette rivière proche de Halle. Sur

2. ce mouvement, qui ne pouvoit être d'aucune conſéquence pour les François, Mr. de Soubiſe abandonna tous les bords de la Saale, & ſe replia ſur le village de St-Michel. Les Pruſſiens employèrent ce jour & la nuit ſuivante à rétablir les ponts de Weiſſenfels & de Merſebourg ; le 3, de grand matin, le Roi & le prince Maurice les ayant paſſés, leurs colonnes & celle du maréchal Keith ſe dirigèrent ſur Rosbach, où elles avoient ordre de ſe joindre. Le Roi ſe détacha pendant la marche avec quelque cavalerie, pour reconnoître la poſition des ennemis ; elle étoit des plus mauvaiſes. Les houſards par étourderie pouſsèrent juſques dans le camp, & enlevèrent des chevaux de la cavalerie, &

des soldats qu'ils arrachèrent de leurs tentes ; 4.
ces circonstances, jointes au peu de précautions des généraux François, déterminèrent le Roi à marcher le lendemain pour les attaquer.

L'armée quitta son camp avant la pointe du jour ; toute la cavalerie faisoit l'avant-garde. Lorsqu'elle arriva sur les lieux d'où on avoit la veille reconnu le poste des ennemis, elle ne les y trouva plus ; sans doute que Mr. de Soubise ayant fait réflexion sur la défectuosité de son camp, en avoit changé la nuit même ; il avoit étendu ses troupes sur une hauteur, devant laquelle régnoit un ravin ; sa droite s'appuyoit à un bois qu'il avoit fortifié d'un abatis & de trois redoutes garnies d'artillerie ; sa gauche étoit environnée par un grand étang qu'on ne pouvoit pas tourner. L'armée du Roi se trouvoit trop foible en infanterie pour brusquer un poste aussi formidable ; pour peu que la défense eût été opiniâtre, on ne l'auroit emporté qu'en y sacrifiant vingt mille hommes. Le Roi jugea que cette entreprise surpassoit ses forces, & il envoya des ordres à l'infanterie de passer un défilé marécageux qui se trouvoit près delà, pour prendre le camp de Braunsdorf ; la cavalerie la suivit faisant l'arrière-garde. Dès que les François virent que les troupes Prussiennes se replioient, ils firent avancer leurs piquets avec de l'artillerie, & canonnèrent beaucoup, mais sans effet. Tout ce qu'ils

avoient de muſiciens & de trompettes, leurs tambours & leurs fifres ſe faiſoient entendre, comme s'ils avoient gagné une victoire. Quelque peu agréable que fût ce ſpectacle pour des gens qui n'avoient jamais craint d'ennemi, il fallut dans ces circonſtances le conſidérer d'un œil indifférent, & oppoſer le flegme allemand à la pétulance & à la gaieté françoiſe. On apprit la nuit même que l'ennemi faiſoit un mouvement de ſa gauche à ſa droite; les houſards ſe mirent en campagne dès la pointe du jour; ils entrèrent dans le camp que les François venoient de quitter, & apprirent des payſans qu'ils avoient pris le chemin de Weiſſenfels. Peu après un corps aſſez conſidérable ſe forma vis-à-vis de la droite des Pruſſiens; il avoit l'air d'une arrière-garde, ou d'une troupe qui couvre la marche d'une armée. Les Pruſſiens tenoient peu de compte de ces mouvemens, parce que leur camp étoit couvert, tant le front que les deux ailes, par un marais impraticable, & qu'il n'y avoit que trois chauſſées étroites, par leſquelles on pût venir à eux. On ne pouvoit donc ſuppoſer que trois deſſeins à l'ennemi: celui de ſe retirer par Freybourg, dans la haute Thuringe, parce que les ſubſiſtances lui manquoient; celui de prendre Weiſſenfels, dont cependant les ponts étoient détruits; ou enfin celui de gagner Marſebourg avant le Roi, pour lui couper le paſſage de

la Saale. Or l'armée Pruſſienne en étoit beaucoup plus près que celle des François. Cette manœuvre étoit d'autant moins à craindre, qu'elle menoit à une bataille dont on pouvoit ſe promettre un ſuccès heureux, puiſqu'on n'auroit point de poſte à forcer. Le Roi envoya beaucoup de partis en campagne, & attendit tranquillement dans ſon camp que les intentions des ennemis ſe fuſſent plus clairement développées; car un mouvement précipité, ou fait à contretemps, auroit tout gâté. Des nouvelles, tantôt fauſſes, tantôt vraies, que rapportoient les batteurs d'eſtrade, entretinrent cette incertitude juſques vers midi, qu'on apperçut la tête des colonnes Françoiſes, qui à une certaine diſtance tournoient la gauche des Pruſſiens. Les troupes des cercles diſparurent auſſi inſenſiblement de leur ancien camp, de ſorte que ce corps qu'on prenoit pour une arrière-garde, & qui étoit en effet la réſerve de Mr. de St-Germain, demeura ſeul vis-à-vis des Pruſſiens. Le Roi fut lui-même reconnoître la marche de Mr. de Soubiſe, & fut convaincu qu'elle étoit dirigée ſur Merſebourg; les François marchoient très-lentement, parce qu'ils avoient formé différens bataillons en colonnes, ce qui les arrêtoit chaque fois que les chemins étroits les obligeoient de ſe rompre. Il étoit deux heures lorſque les Pruſſiens abattirent leurs tentes; ils firent un quart

de converſion à gauche, & ſe mirent en marche. Le Roi côtoya l'armée de Mr. de Soubiſe; ſes troupes étoient couvertes par le marais qui vient de Braunsdorf, & qui s'étendant à un grand quart de lieue delà, ſe perd à 2,000 pas de Rosbach. Mr. de Seidlitz faiſoit l'avant-garde avec toute la cavalerie; il eut ordre de ſe gliſſer par des bas-fonds dont cette contrée eſt remplie, pour tourner la cavalerie Françoiſe, & fondre ſur les têtes de leurs colonnes, avant qu'elles euſſent le temps de ſe former. Le Roi ne put laiſſer au prince Ferdinand, qui commandoit ce jour-là la droite de l'armée, que les vieilles gardes de la cavalerie, qu'il mit ſur un rang pour en faire montre; ce qui ſe pouvoit d'autant mieux, qu'une partie du marais de Braunsdorf couvroit cette droite. Les deux armées en ſe côtoyant s'approchoient toujours davantage. L'armée du Roi tenoit ſoigneuſement une petite élévation qui va droit à Rosbach; celle des François, qui ne connoiſſoit pas apparemment le terrein, marchoit par un fond. Le Roi fit établir une batterie ſur cette hauteur, dont les effets devinrent déciſifs dans l'action. Les François en établirent une vis-à-vis dans un fond, & comme elle tiroit de bas en haut, elle ne produiſit aucun effet. Pendant qu'on prenoit ces arrangemens de part & d'autre, Mr. de Seidlitz avoit tourné la droite des ennemis, ſans qu'ils s'en apperçuſ-

ſent ; il fondit alors avec impétuoſité ſur cette cavalerie ; les deux régimens Autrichiens formèrent un front, & ſoutinrent le choc ; mais ſe trouvant abandonnés par les François, à l'exception du régiment de Fitzjames qui donna, ils furent preſque entiérement détruits. L'infanterie des deux armées étoit encore en marche, & leurs têtes n'étoient qu'à la diſtance de cinq cents pas : le Roi auroit voulu gagner le village de Reichardswerben ; mais comme il reſtoit 600 pas à faire pour y arriver, & qu'on s'attendoit d'un moment à l'autre à voir l'action s'engager, il y détacha le maréchal Keith avec 5 bataillons, en quoi conſiſtoit toute ſa ſeconde ligne ; le Roi s'avança en même temps à 200 pas des deux lignes françoiſes, & s'apperçut que leur ordre de bataille étoit compoſé de bataillons en colonnes, alternativement enlacés dans des bataillons étendus Cette aile de M. de Soubiſe étoit en l'air, & la cavalerie Pruſſienne étant occupée à pourſuivre celle des ennemis, on ne put ſe ſervir que de l'infanterie pour déborder l'aile ; dans cette vue, le Roi mit en ligne deux bataillons de grenadiers, qui faiſoient un crochet à ſon flanc gauche ; ils eurent ordre, au moment que les François avanceroient, de faire une demi-converſion à droite, ce qui les portoit néceſſairement ſur le flanc de l'ennemi. Cette diſpoſition fut exécutée ponctuellement. Auſſi dès que les François avancè-

rent, ils reçurent le feu de ces grenadiers en flanc, & après avoir eſſuyé tout au plus trois décharges du régiment de Brunſwick, on vit que leurs colonnes ſe preſſoient vers la gauche; elles eurent bientôt reſſerré ces bataillons étendus qui les ſéparoient; la maſſe de cette infanterie devenoit de moment en moment plus groſſe, plus lourde, & plus confuſe; plus elle ſe précipitoit ſur ſa gauche, plus elle étoit débordée par le front des Pruſſiens. Tandis que le déſordre alloit en croiſſant dans l'armée de Mr. de Soubiſe, le Roi fut averti qu'un corps de cavalerie ennemie ſe préſentoit derrière ſes troupes; il fit raſſembler en hâte les premiers eſcadrons que l'on put trouver; à peine les eut-il oppoſés à ceux qui ſe montroient derrière ſon front, que ces derniers ſe retirèrent avec promptitude; alors les gardes du corps & les gendarmes furent employés contre l'infanterie Françoiſe, qui ſe trouvoit dans le plus grand déſordre; la cavalerie l'attaqua, & l'ayant facilement diſperſée, elle fit un nombre conſidérable de François priſonniers. Il étoit 6 heures du ſoir quand ce choc ſe donna; le temps étoit couvert, & l'obſcurité ſi grande, qu'il y auroit eu de l'imprudence à pourſuivre l'ennemi, quelle que fût la confuſion dans laquelle continuoit ſa déroute. Le Roi ſe contenta d'envoyer à ſa pourſuite différens partis de cuiraſſiers, de dragons & de houſards, dont aucun ne paſſoit

30 maîtres. Pendant cette action, 10 bataillons de la droite des Prussiens avoient gardé le fusil sur l'épaule sans charger ; le prince Ferdinand de Brunswick, qui les commandoit, n'avoit pas quitté le marais de Braunsdorf, servant à couvrir une partie de son front ; il avoit chassé les troupes des cercles qui lui étoient opposées, par quelques volées de canon, & leur avoit fait lâcher le pied. Il n'y eut que 7 bataillons de l'armée du Roi qui furent dans le feu, & tout l'engagement du combat jusqu'à la décision ne dura qu'une heure & demie. Le lendemain, le Roi partit dès la pointe du jour avec les housards & les dragons ; il suivit les traces des ennemis, qui s'étoient retirés par Freybourg. L'infanterie eut ordre de prendre le même chemin ; l'arrière-garde Françoise y étoit encore ; les dragons mirent pied à terre & chassèrent des jardins quelques détachemens ennemis ; ensuite on fit des dispositions pour attaquer le château ; mais l'ennemi n'en attendit pas l'exécution, il repassa l'Unstrut en hâte, & brûla ses ponts. Les détachemens que le Roi avoit faits la veille arrivèrent alors successivement ; les uns amenoient des officiers, d'autres des soldats, d'autres des canons, enfin aucun d'eux ne revint les mains vides. On travailla cependant avec tant de diligence à rétablir le pont de l'Unstrut, qu'en moins d'une heure il fut en état de servir. L'armée de Mr. de Soubise s'étoit répandue

par tant de chemins, qu'on ne ſavoit lequel ſuivre. Les payſans aſſuroient que le plus grand nombre des fuyards avoit pris la route de l'Eckartsberg, & le Roi y marcha avec ſes troupes; pendant toute cette journée le nombre des priſonniers augmenta; tous les détachemens envoyés en différens lieux en amenèrent. Cependant on trouva l'Eckartsberg garni par un corps des cercles, qui pouvoit être de 5 à 6,000 hommes. Le Roi, qui n'avoit d'autre infanterie que les volontaires de Meyer, les embuſqua avec des houſards dans un bois voiſin de ce camp, avec ordre d'alarmer l'ennemi toute la nuit. Les ennemis, mécontens de ce qu'on troubloit leur ſommeil, abandonnèrent leur poſte, & perdirent quatre cents hommes avec 10 pièces de canon. Mr. de Lentulus, qui les ſuivit le lendemain juſqu'à Erfurt, leur enleva encore huit cents hommes, qu'il ramena au Roi. La journée de Rosbach avoit coûté 10,000 hommes à l'armée de Mr. de Soubiſe. Les Pruſſiens en prirent 7,000 priſonniers; ils y gagnèrent de plus 63 canons, 15 étendards, 7 drapeaux & une paire de timbales. Il eſt certain qu'à conſidérer la conduite des généraux François, on auroit de la peine à l'approuver; leur intention étoit, ſans contredit, de chaſſer les Pruſſiens de la Saxe; mais l'intérêt de leurs alliés ne demandoit-il pas plutôt qu'ils ſe bornaſſent ſimplement à contenir

le Roi vis-à-vis d'eux, pour donner au maréchal Daun & au prince de Lorraine le temps d'achever la conquête de la Siléſie? Pour peu qu'ils euſſent encore arrêté le Roi en Thuringe, cette conquête étoit non-ſeulement faite, mais la ſaiſon devenoit de plus ſi rude & ſi avancée, qu'il auroit été impoſſible aux Pruſſiens de faire en Siléſie les progrès dont nous aurons inceſſamment occaſion de parler; & quant à la bataille qu'ils engagèrent ſi mal à propos, il eſt certain que Mr. de Soubiſe, par ſon incertitude & par ſa diſpoſition, mit de la poſſibilité à ce qu'une poignée de monde vînt à bout de le vaincre. Mais la manière dont la cour de France diſtinguoit le mérite de ſes généraux, parut plus ſurprenante que le reſte; Mr. d'Étrées, pour avoir gagné la bataille de Haſtenbeck, fut rappellé; Mr. de Soubiſe, pour avoir perdu celle de Rosbach, fut déclaré peu après maréchal de France. La bataille de Rosbach ne procura proprement au Roi que la liberté d'aller chercher de nouveaux dangers en Siléſie. Cette victoire ne devint importante que par l'impreſſion qu'elle fit ſur les François & ſur les débris de l'armée du duc de Cumberland. D'un côté, Mr. de Richelieu, dès qu'il en reçut la nouvelle, quitta ſon camp de Halberſtadt, & ſe retira dans l'électorat de Hanovre; de l'autre, les troupes alliées, prêtes à mettre les armes bas, reprirent courage, &

conçurent des espérances. Un changement avantageux, arrivé à peu près dans le même temps dans le ministère britannique, & dont nous parlerons bientôt, donna un nouveau nerf au gouvernement Anglois. Ses ministres, honteux de la tache que la convention de Closter-Seven imprimoit à leur nation, résolurent avec d'autant plus de justice de la rompre, qu'elle n'avoit été ratifiée ni par le roi d'Angleterre, ni par le roi de France; ils travaillèrent d'abord à remettre l'armée de Stade en activité; le roi d'Angleterre, dégoûté du duc de Cumberland, qui avoit perdu la confiance des troupes, voulut mettre un autre général à leur tête; il demanda au Roi le prince Ferdinand de Brunswick, dont la réputation justement acquise s'étoit répandue en Europe. Quoique les Prussiens perdissent par son absence un bon général, dont ils avoient besoin, il étoit toutefois si important de relever cette armée des alliés, que le Roi ne put se refuser à cette demande. Le prince Ferdinand partit, se rendit à Stade par des chemins détournés, & trouva répandu aux environs un corps de 30,000 hommes, que les François par inconséquence & par légéreté avoient négligé de désarmer.

Le Roi revint de l'Eckartsberg à Freybourg, en même temps qu'un détachement, que le maréchal Keith avoit envoyé à Querfurt, retourna de la poursuite des François. Les

payſans mêmes des environs amenoient des priſonniers ; ils étoient outrés des ſacrilèges que les ſoldats de Mr. de Soubiſe avoient commis dans les égliſes luthériennes ; les choſes pour leſquelles le peuple a le plus de vénération, avoient été profanées avec une indécence groſſière, & la fougue effrénée des François avoit mis tous les payſans de la Thuringe dans les intérêts de la Pruſſe.

Cependant le Roi étoit ſur ſon départ, les affaires de la Siléſie demandoient ſa préſence & des ſecours ; il ſe propoſa de marcher droit à Schweidnitz, pour en faire lever le ſiège à Mr. de Nadaſti. Il partit de Leipſick le 12 de novembre à la tête de 19 bataillons & de 28 eſcadrons. Le maréchal Keith marcha en même temps avec un petit corps, pour pénétrer en Bohème du côté de Leutmeritz, afin de faciliter au Roi le paſſage de la Luſace, & d'obliger par cette diverſion Mr. de Marshall à quitter les environs de Bautzen & de Zittau. Le maréchal Keith prit un magaſin conſidérable, que les ennemis avoient à Leutmeritz, d'où il fit mine de s'avancer vers Prague. Le Roi entra en même temps en Luſace ; il délogea Mr. de Haddick de Groſſenhayn, & Mr. de Marshall à ſon approche ſe replia ſur Lœbau ; pendant la marche de Bautzen au Weiſſenberg, on fit tourner une tête de colonne vers Lœbau, & à ſon aſpect, Mr. de Marshall ſe replia ſur Gabel : le

Roi poursuivit ensuite sa route sans empêchement. En arrivant à Gœrlitz, il reçut la fâcheuse nouvelle de la reddition de Schweidnitz. Cette place fut prise de la manière suivante: Mr. de Nadasti avoit ouvert la tranchée le 27 d'octobre, entre le fort de Bœgendorf & la tuilerie; sa troisième parallèle étoit achevée le 10 de novembre. La garnison avoit fait quelques sorties avec succès, & quoique les bombes eussent ruiné une partie de la ville, l'ennemi n'avoit pas encore emporté d'ouvrage; impatient d'être aussi peu avancé, Mr. de Nadasti résolut de risquer un coup de main; la nuit du 11, il fit donner un assaut général à toutes les redoutes qui environnent le corps de la place; deux furent prises. Ce malheur fit tourner la tête à Mr. de Seers, qui étoit gouverneur de la place, & à Mr. de Grumbkow, qui lui étoit adjoint; ils capitulèrent, & se rendirent prisonniers de guerre avec leur garnison, consistant en 10 escadrons de housards & 10 bataillons d'infanterie. Les Autrichiens désarmèrent ces soldats; & comme la plupart étoient Siléfiens, ils leur donnèrent des passe-ports & la liberté de retourner dans leurs villages. Cet événement ne pouvoit pas arriver plus mal à propos, pour déranger les projets du Roi. Toutefois sa jonction avec le prince de Bévern en devenoit d'autant plus nécessaire, qu'il étoit aisé de prévoir que Mr. de Nadasti ayant pris Schweid-

Schweidnitz, joindroit le maréchal Daun, pour accabler ce qui reſtoit de Pruſſiens près de Breslau. Le Roi avoit à la vérité ordonné au prince de Bévern d'attaquer l'ennemi, & de ne pas ſouffrir qu'on prît Schweidnitz, pour ainſi dire, à ſa vue : la choſe étoit très-faiſable, vu la poſition des Autrichiens à Liſſa ; le prince de Bévern n'avoit qu'un mouvement à faire pour ſe porter ſur le flanc de l'ennemi, qu'il auroit battu probablement ; alors le ſiège de Schweidnitz étoit levé, & les impériaux déconcertés : au-lieu que ſi l'on demeuroit dans l'inaction, Mr. de Nadaſti ne pouvoit manquer à la longue de prendre une place qui n'avoit point de ſecours à eſpérer, & toutes ces troupes ennemies venant à fondre ſur les Pruſſiens, auroient enfin forcé les retranchemens de la Lohe. Le malheur voulut que ce prince ne comprît pas la force de ces raiſons : les généraux le déterminèrent cependant un jour à tenter cette entrepriſe ; il ſortit de ſon camp, & battit les troupes légères qui couvroient le flanc droit des Autrichiens : alors au-lieu d'attaquer l'armée, & de la pouſſer dans l'Oder, comme cela ſeroit arrivé, ſon incertitude, le peu de confiance qu'il avoit en lui-même, & la crainte d'une entrepriſe, dont l'événement n'eſt jamais d'une certitude évidente, le retinrent ; il crut en avoir fait aſſez, & il ramena les troupes dans ſes retranchemens. Le Roi arriva à Naumbourg ſur le Queis le 24

de novembre ; il y apprit la victoire des Autrichiens sur le prince de Bévern, & la perte de Breslau. Tout ce dont on avoit averti le prince de Bévern, n'étoit arrivé que trop exactement ; Mr. de Nadasti avoit joint le prince de Lorraine & le maréchal Daun, & les ennemis impatiens d'achever leur conquête, ne perdirent point de temps pour mettre leur projet en exécution. La nuit du 21 au 22 de novembre, ils construisirent devant le front des Prussiens 4 grandes batteries de grosses pièces de canon ; les emplacemens qu'ils prirent étoient entre Pilsnitz & Gros-Mochber. Le prince de Bévern se contenta d'être spectateur de cet ouvrage, qu'il leur laissa achever tranquillement, tandis que ces apprêts annonçoient les desseins du maréchal Daun sur les retranchemens prussiens.

22. Mr. de Nadasti longea la Lohe, & se forma vers Gabitz ; le prince de Bévern crut que c'étoit pour lui venir à dos, quoique cela fût difficile, & il s'affoiblit encore par un détachement qui se rendit à Gabitz, aux ordres de Mr. de Ziethen, pour s'opposer de ce côté aux entreprises des ennemis. Le front du camp prussien derrière la Lohe étoit couvert par des redoutes, ouvertes par les gorges, mal placées, dont quelques-unes mêmes étoient dominées par l'autre rive ; on n'avoit pas même eu l'attention d'y faire distribuer assez de canon ; la plus grande partie de l'artillerie demeura dans un retranchement, que

le prince de Bévern avoit fait faire dans un bas-fond, pour couvrir son flanc de la Lohe, vers le fauxbourg de Breslau. Le maréchal Daun, qui avoit eu le temps de bien voir & de bien examiner toutes ces négligences & toutes ces bévues, les fit tourner à son avantage. L'attaque commença le 22, à 9 heures du matin; quelques redoutes furent prises & reprises alternativement; on fit agir la cavalerie Prussienne dans un marais, où elle ne pouvoit pas combattre, & où elle fut foudroyée par 60 canons, que les Autrichiens avoient en batterie au-delà du ruisseau. Cependant, malgré tant de fausses mesures, les Prussiens ne perdoient point encore de terrein. A la gauche vers Gabitz, Mr. de Ziethen non-seulement repoussa les attaques, mais poursuivit Mr. de Nadasti jusqu'au-delà de la Lohe, & les ennemis en déroute se retirèrent derrière le ruisseau de Schweidnitz. Pendant ce temps-là, les Autrichiens qui attaquoient le prince de Bévern, avoient passé la Lohe sous la protection de leur artillerie; ils prirent aussitôt les redoutes prussiennes par les gorges; les troupes se défendirent bien, & les Prussiens les en délogèrent à diverses fois; le prince Ferdinand de Prusse repoussa même une partie des ennemis jusqu'à la Lohe; mais ils étoient en trop grand nombre, le camp étoit perdu & la nuit close. Quoiqu'il y eût encore des ressources, le prince de Bévern ne les vit pas; il

repaſſa l'Oder dans la première conſternation, & jeta Mr. de Leſtwitz avec 8 bataillons dans Breslau ; il perdit ainſi 80 pièces de canons, & près de 8,000 hommes, que l'attaque du camp de Liſſa ne lui auroit pas coûtés. Les Autrichiens prétendirent que cette action leur avoit mis 18,000 hommes hors de combat, & il eſt vrai que les villages des environs étoient remplis de leurs bleſſés. Le lendemain, ou pour mieux dire la nuit, le prince de Bévern s'aviſa d'aller reconnoître le corps de Mr. de Beck, qui campoit près de lui ; il étoit ſeul, & ſe laiſſa prendre par des pandours. Mr. de Kyau, qui étoit après lui le plus ancien des généraux, prit le commandement des troupes, & ſans aviſer à ce qu'il y avoit à faire, il ſe mit en chemin pour Glogau. A peine Mr. de Leſtwitz ſe crut-il iſolé dans Breslau, qu'il perdit la tramontane ; les Autrichiens s'approchèrent de cette capitale, & Mr. de Leſtwitz, qui juſqu'alors avoit eu la réputation d'un brave officier, ſans attendre que l'ennemi tirât un ſeul
24. coup de canon contre les remparts, demanda à capituler, & obtint la libre ſortie avec armes & bagages ; il ſuivit deux jours après avec ſa garniſon, dont la moitié déſerta ſur le chemin que Mr. de Kyau avoit pris.

Le Roi reçut à la fois toutes ces nouvelles accablantes ; ſans s'appeſantir ſur les déſaſtres qui venoient d'arriver, il ne ſongea qu'au re-

mède, & força de marche, pour gagner les bords de l'Oder. En chemin, il se détourna de Lignitz, que les Autrichiens avoient fait fortifier; & poussant droit à Parchwitz, son avant-garde donna à l'improviste sur un détachement des ennemis, qui fut bien battu, & dont 300 hommes furent faits prisonniers; il arriva à Parchwitz le 28, ayant fait le chemin de Leipsick à l'Oder en 12 jours. Le Roi vouloit que Mr. de Kyau passât l'Oder à Koben; mais il ne put pas y réussir, parce que la plupart des troupes avoient déjà gagné Glogau. Dans ces conjonctures, le temps étoit ce qu'il y avoit de plus précieux; il n'y avoit point de moment à perdre; il falloit ou attaquer incessamment les Autrichiens à tout prix, & les mettre hors de la Silésie, ou se résoudre à perdre cette province pour jamais. L'armée qui repassa l'Oder à Glogau, ne put joindre les troupes du Roi que le 2 de décembre; cette armée étoit découragée, & dans l'accablement d'une défaite récente. On prit les officiers par le point-d'honneur; on leur rappella le souvenir de leurs anciens exploits; on tâcha de dissiper les idées tristes dont l'impression étoit fraîche; le vin fut même une ressource pour ranimer ces esprits abattus. Le Roi parla aux soldats; il leur fit distribuer des vivres gratis. Enfin on épuisa tous les moyens que l'imagination pouvoit fournir, & que le temps permettoit, pour réveil- Décembre.

ler dans les troupes cette confiance ſans laquelle l'eſpérance de la victoire eſt vaine. Déjà les phyſionomies commençoient à s'éclaircir ; & ceux qui venoient de battre les François à Rosbach, perſuadèrent à leurs compagnons de prendre bon courage. Quelque peu de repos refit le ſoldat, & l'armée ſe trouva diſpoſée à laver, auſſi-tôt que l'occaſion s'en préſenteroit, l'affront qu'elle avoit reçu le 22. Le Roi chercha cette occaſion ; & bientôt elle ſe trouva : il avança le 4 à Neumarkt ; il étoit avec l'avant-garde des houſards, & apprit que l'ennemi établiſſoit ſa boulangerie dans cette ville, qu'elle étoit garnie de pandours, & qu'on y attendoit dans peu l'armée du maréchal Daun. La hauteur ſituée au-delà de Neumarkt donnoit un avantage conſidérable à l'ennemi, ſi on lui permettoit de l'occuper : la difficulté étoit de prendre cet endroit ; l'infanterie n'étoit point arrivée, & ne pouvoit joindre l'avant-garde qu'au ſoir ; on n'avoit point de canon ; les ſeules troupes dont on pouvoit tirer parti, étoient des houſards ; on ſe réſolut à faire de néceſſité vertu. Le Roi ne voulant pas ſouffrir que le prince de Lorraine vînt ſe camper vis-à-vis de lui, fit mettre pied à terre à quelques eſcadrons de houſards ; ils enfoncèrent la porte de la ville ; un régiment qui les ſuivoit à cheval, y entra au plein galop ; un autre régiment par les fauxbourgs gagna la porte de Breslau, &

l'entrepriſe réuſſit au point, que 800 cravates furent faits priſonniers par les houſards. On occupa auſſi-tôt l'emplacement du camp, & l'on y trouva les piquets & les traces que les ingénieurs Autrichiens y avoient laiſſées pour marquer la poſition de leurs troupes. Le prince de Wurtemberg prit le commandement de l'avant-garde ; on le renforça le ſoir de 10 bataillons, avec leſquels il ſe campa à Kammendorf. Le même jour la cavalerie paſſa encore le défilé ; le gros de l'infanterie cantonna dans la ville de Neumarkt & dans les villages voiſins. Des nouvelles poſitives arrivèrent alors au Roi, par leſquelles il apprit que le prince de Lorraine avoit quitté le camp de la Lohe, & s'étoit avancé au-delà de Liſſa ; que ſon armée avoit la droite appuyée au village de Nypern, ſa gauche à Golau, & à dos le petit ſtiftsgu de Schweidnitz. Le Roi ſe réjouit de trouver l'ennemi dans une poſition qui facilitoit ſon entrepriſe ; car il étoit obligé & réſolu d'attaquer 5.
les Autrichiens par-tout où il les trouveroit, fût ce même au Zobtenberg. On travailla d'abord à la diſpoſition de la marche, & l'armée ſe mit en mouvement le 5 avant l'aube du jour ; elle étoit précédée par une avant-garde de 60 eſcadrons & de 10 bataillons, à la tête de laquelle le Roi s'étoit mis en perſonne ; les quatre colonnes de l'armée de ſuivoient à une petite diſtance ; l'infanterie formoit celle du

centre, & celles des aîles étoient compoſées de cavalerie. L'avant-garde, en approchant du village de Born, découvrit une grande ligne de cavalerie, dont la droite tiroit vers Liſſa, & dont la gauche, qui étoit plus avancée, s'appuyoit à un bois que l'armée du Roi avoit à ſa droite. On crut d'abord que c'étoit une aîle de l'armée Autrichienne, dont on ne découvroit pas le centre; ceux qui en firent la reconnoiſſance, aſſurèrent que c'étoit une avant-garde; on apprit même qu'elle étoit commandée par le général Noſtitz, & que le corps conſiſtoit en quatre régimens de dragons Saxons, & deux de houſards impériaux. Pour jouer à jeu ſûr, on fit gliſſer les 10 bataillons dans le bois qui couvroit le flanc gauche de Mr. de Noſtitz; ſur quoi la cavalerie Pruſſienne, qui s'étoit formée, fondit deſſus avec beaucoup de vivacité; dans un moment ces régimens furent diſſipés, & pourſuivis juſques devant le front de l'armée Autrichienne; on leur prit 5 officiers & 800 hommes, qu'on renvoya le long des colonnes à Neumarkt, pour animer le ſoldat par l'exemple de ce ſuccès. Le Roi eut de la peine à contenir la fougue des houſards, que leur ardeur tranſportoit; ils étoient ſur le point de donner au milieu de l'armée Autrichienne, lorſqu'on les raſſembla entre les villages de Heyde & de Frobelsdorf, à une portée de canon de l'ennemi; on diſtingua auſſi bien de-là l'armée

impériale, qu'on auroit pu la compter homme par homme ; ſa droite, qu'on ſavoit à Nypern, étoit cachée par le grand bois de Liſſa : mais du centre juſqu'à la gauche, rien n'échappoit à la vue. A la première inſpection de ces troupes, & d'après le terrein, on jugea qu'il falloit porter les grands coups à l'aîle gauche de cette armée : elle étoit étendue ſur un tertre chargé de ſapins, mais mal appuyée ; ce poſte forcé, on gagnoit l'avantage du terrein pour le reſte de la bataille, parce que delà il va toujours en deſcendant & en s'abaiſſant vers Nypern : au-lieu qu'en s'attachant au centre, les troupes de l'aîle droite Autrichienne auroient pu, en traverſant le bois de Liſſa, tomber en flanc ſur les aſſaillans ; & après tout, il auroit toujours fallu finir par l'attaque de ce tertre, qui dominoit ſur toute cette plaine. Ç'auroit été réſerver la beſogne la plus dure & la plus difficile pour la fin, où les troupes haraſſées, & fatiguées du combat, ne ſont plus propres aux grands efforts ; au-lieu qu'en commençant par l'opération la plus rude, on profitoit de la première ardeur du ſoldat, & le reſte de l'ouvrage devenoit aiſé. Par une ſuite de ces raiſons, on diſpoſa inceſſamment l'armée pour l'attaque de la gauche. Les colonnes qui étoient dans l'ordre du déploiement furent renverſées ; on les mit ſur deux lignes, & les pelotons par quart de converſion ſe mirent à défiler par la droite : le Roi avec ſes hou-

ſards côtoya la marche de ſon armée ſur une chaîne de terres, qui cachoit à l'ennemi les mouvemens qui ſe faiſoient derrière ; & ſe trouvant entre les deux armées, il obſervoit celle des Autrichiens, & dirigeoit la marche de la ſienne. Il envoya des officiers de confiance, les uns pour obſerver la droite du maréchal Daun, les autres vers Canth, pour veiller aux démarches de Mr. de Draskowitz, qui y avoit ſon camp ; on reconnut en même temps l'ennemi le long du ruiſſeau de Schweidnitz, pour être ſûr qu'il ne pût rien venir à dos lorſque l'armée engageroit le combat. Le projet que le Roi ſe préparoit d'exécuter, étoit de porter toute ſon armée ſur le flanc gauche des impériaux, de faire les plus grands efforts avec ſa droite, & de refuſer ſa gauche avec tant de prévoyance, qu'il n'eût point à craindre des fautes ſemblables à celles qu'on avoit faites à la bataille de Prague, & qui avoient cauſé la perte de celle de Kolin. Déjà Mr. de Wédel, qui devoit avec ſes 10 bataillons de l'avant-garde former la première attaque, s'étoit rendu devant l'armée, déjà les têtes des colonnes avoient gagné le ruiſſeau de Schweidnitz, ſans que l'ennemi s'en fût apperçu. Le maréchal Daun prit le mouvement des Pruſſiens pour une retraite, & dit au prince de Lorraine : *Ces gens s'en vont, laiſſons les faire.* Cependant Mr. de Wédel s'étoit formé devant les deux lignes

d'infanterie de la droite ; ſon attaque étoit ſoutenue par une batterie de 20 pièces de 12 livres, dont le Roi avoit dépouillé les remparts de Glogau. La première ligne reçut ordre d'avancer en échelons, les bataillons à 50 pas de diſtance en arrière les uns des autres, de ſorte que la ligne étant en mouvement, l'extrêmité de la droite ſe trouvoit de mille pas plus avancée que l'extrêmité de la gauche, & cette diſpoſition la mit dans l'impoſſibilité de s'engager ſans ordre. Sur cela, Mr. de Wédel attaqua le bois où commandoit Mr. de Nadaſti ; il n'y trouva pas grande réſiſtance, & l'emporta aſſez vîte. Les généraux Autrichiens ſe voyant tournés & pris en flanc, eſſayèrent de changer de poſition ; ils voulurent, mais trop tard, former une ligne parallèle au front des Pruſſiens ; tout l'art des généraux du Roi fut employé à ne leur en pas donner le temps. Les Pruſſiens s'établiſſoient déjà ſur une hauteur qui commande le village de Leuthen ; dans l'inſtant où l'ennemi voulut y jeter de l'infanterie, une ſeconde batterie de 20 pièces de 12 livres tira ſur eux ſi fort à propos, qu'ils en perdirent l'envie, & ſe retirèrent. Du côté de Mr. de Wédel, les Autrichiens ſe ſaiſirent d'une borne voiſine du ruiſſeau, pour l'empêcher de balayer leur ligne d'une aile à l'autre ; Mr. de Wédel ne les y ſouffrit pas long-temps, & après un combat plus long & plus opiniâtre que le précédent, ils furent for-

cés à céder le terrein. Mr. de Ziethen en même temps chargea la cavalerie ennemie & la mit en déroute; quelques eſcadrons de ſa droite reçurent en flanc des brouſſailles qui bordoient le ruiſſeau, une décharge à mitraille. Ce feu partant à l'improviſte, les ramena, & ils ſe reformèrent auprès de l'infanterie. Les officiers qui avoient eu la commiſſion d'obſerver la droite du maréchal Daun, vinrent alors avertir le Roi qu'elle traverſoit le bois de Liſſa, & alloit paroître inceſſamment dans la plaine; ſur quoi Mr. de Drieſen reçut ordre d'avancer avec l'aîle gauche de la cavalerie Pruſſienne. Lorſque les cuiraſſiers Autrichiens commencèrent à ſe former près de Leuthen, la batterie du centre de l'armée du Roi les ſalua par une décharge de toute ſon artillerie; Mr. de Drieſen en même temps les attaqua; la mêlée ne fut pas longue; les impériaux furent diſperſés & s'enfuirent à vau-de-route. Une ligne d'infanterie qui s'étoit formée à côté de ces cuiraſſiers derrière Leuthen, fut priſe en flanc par le régiment de Bareuth, qui la rejetant ſur les volontaires de Wunſch, en prit deux régimens entiers avec officiers & drapeaux. Alors la cavalerie ennemie étant tout-à-fait diſſipée, le Roi fit avancer le centre de ſon infanterie ſur Leuthen. Le feu fut vif & court, parce que l'infanterie Autrichienne n'étoit qu'éparpillée entre les maiſons & les jardins; au débouché

du village, on apperçut une nouvelle ligne d'infanterie que les généraux Autrichiens formoient ſur une éminence, près du moulin à vent de Ségeſchutz. L'armée du Roi eut quelque temps à ſouffrir de leur feu ; mais les ennemis ne s'étoient pas apperçus dans cette confuſion, que le corps de Mr. de Wédel étoit dans leur voiſinage ; ils furent tout-à-coup pris en flanc & à dos par ce brave & habile général, & ſa belle manœuvre, en fixant la victoire, termina cette importante journée. Le Roi ramaſſant les premières troupes qui ſe préſentèrent, ſe mit à la pourſuite des ennemis avec les cuiraſſiers de Seidlitz & un bataillon de Jung-Stutterheim ; il s'avança, dirigeant ſa marche entre le ruiſſeau de Schweidnitz & le bois de Liſſa. L'obſcurité devint ſi grande, qu'il pouſſa quelques cavaliers en avant pour reconnoître les forêts, & pour donner des nouvelles ; de temps à autre il fit tirer quelques volées de canon vers Liſſa, où le gros de l'armée Autrichienne s'étoit enfui ; à l'approche de ce bourg, l'avant-garde eſſuya une décharge d'environ deux bataillons, dont perſonne ne fut bleſſé ; elle y répondit par quelques volées de canon, en pourſuivant toujours ſa marche. Chemin faiſant, les cuiraſſiers de Seidlitz amenoient des priſonniers par bandes. Arrivé à Liſſa, le Roi trouva toutes les maiſons pleines de fuyards & de gens débandés de l'armée impériale ; il

s'empara d'abord du pont, où il plaça ſes canons, avec ordre de tirer tant qu'il y auroit de la poudre. Sur le chemin de Breslau, par où l'ennemi ſe retiroit, il fit jeter des pelotons d'infanterie dans les maiſons les plus voiſines du ruiſſeau de Schweidnitz, afin de tirer ſur l'autre bord pendant toute la nuit, ſoit pour entretenir la terreur chez les vaincus, ſoit pour les empêcher de jeter ſur l'autre bord des troupes qui en diſputaſſent le paſſage le lendemain. Cette bataille avoit commencé à une heure de l'après-midi; il en étoit huit lorſque le Roi, avec ſon avant-garde, vint à Liſſa. Son armée étoit forte de 33,000 hommes, lorſqu'elle engagea l'action avec celle des impériaux, qu'on diſoit monter à 60,000 combattans. Si le jour n'eût pas enfin manqué aux Pruſſiens, cette bataille auroit été la plus déciſive de ce ſiècle. Les troupes n'eurent pas
6. le temps de ſe repoſer; elles partirent de Liſſa qu'il étoit encore nuit, ramaſſèrent, pendant la marche, nombre de traîneurs des ennemis, & arrivèrent vers les dix heures ſur les bords de la Lohe, où malgré une forte arrière-garde, commandée par Mr. de Serbelloni, poſtée auprès de Groſs-Mochber, 10 bataillons paſſèrent ce ruiſſeau; on les forma dans un ravin, à l'abri du canon des Autrichiens, & l'on embuſqua les houſards derrière des villages & des cenſes, où ils étoient couverts & à portée d'agir auſſi-

tôt que cela deviendroit néceſſaire. Mr. de Serbelloni hâta ſa retraite autant qu'il put, & ſe replia vers les deux heures de l'après-midi ſur Breslau; Mr. de Ziethen avec tous les houſards, 20 eſcadrons de dragons & 16 bataillons le ſuivit de près. Une partie du monde de l'Autrichien ſe jeta ſans ordre dans Breslau. Cette arrière-garde, pleine de terreur, & ſe retirant en confuſion, perdit beaucoup de ſoldats dans ſa marche. Mr. de Ziethen pourſuivit l'armée du maréchal Daun par Borau, Reichenbach, Kunzendorf à Reichenau, où il fut joint par Mr. de Fouquet, qui venoit avec quelques troupes de Glatz. Ces deux généraux pouſſèrent les Autrichiens juſqu'en Bohème. Le Roi de ſon côté forma le 7 la circonvallation de Breslau; on prit poſte au fauxbourg de St-Nicolas, à Gabitz, aux Lehmgruben, à Hube & Durgenſch; & comme la raiſon de guerre vouloit qu'on enfermât la ville également de l'autre côté de l'Oder, le Roi envoya ordre à Mr. de Wied, qui avoit été malade à Brieg, d'en ſortir avec 3 bataillons, auxquels on joignit 5 eſcadrons, pour ſe poſter ſur la grande chauſſée qui mène de Breslau à Hundsfeld; il s'y retrancha le mieux qu'il put, pour empêcher la garniſon de ſe ſauver en Pologne, au cas qu'elle voulût le tenter. On ſe prépara au ſiège; le Roi tira les munitions, les canons, les mortiers dont on avoit

beſoin, des forteréſſes de Brieg & de Neiſse. Le 10, ſix bataillons prirent poſſeſſion du fauxbourg d'Ohlau ; ces troupes s'établirent au couvent des Frères de la Miſéricorde, dont ils chaſsèrent les pandours. Mr. de Forcade prit poſte au cimetière de St-Maurice, où l'on conſtruiſit une batterie à l'abri des murailles ; & pour diſtraire l'attention du commandant & de la garniſon, le prince Ferdinand de Pruſſe établit au fauxbourg de St-Nicolas, une batterie & un bout de tranchée, qui firent croire à l'ennemi que c'étoit de ce côté-là que les Pruſſiens vouloient pouſſer leurs attaques, tandis que Mr. de Balby faiſoit ſa parallèle depuis le cimetière de St-Maurice juſques vis-à-vis de la porte de Schweidnitz ; de cette parallèle, deux grandes batteries croiſantes dirigeoient leur feu ſur le Taſchenbaſtion, & ſur le cavalier qui le commande. Les aſſiégés ſe défendirent mollement. Ils tentèrent par le fauxbourg de Pologne, du côté de Mr. de Wied, une foible ſortie, où ils perdirent 300 hommes. Le 16, une bombe mit par haſard le feu au magaſin de poudre du Taſchenbaſtion ; l'épaule ſauta, & ſes décombres formèrent une eſpèce de brèche. Le froid devint ſi violent, que le commandant craignit que malgré ſes précautions, les foſſés étant gelés, les Pruſſiens ne donnaſſent un aſſaut à la place ; il craignit d'être pris d'emblée ; il ſavoit d'ailleurs que l'armée impériale étant

étant rechaſſée en Bohème, il n'avoit aucun ſecours à en attendre. Ces différentes conſidérations le portèrent à capituler, & il ſe rendit lui & toute ſa garniſon priſonniers de guerre; il ſe trouva que 14,000 hommes en avoient aſſiégé 17,000. Mais il falloit conſidérer qu'une partie de cette garniſon étoit compoſée des fuyards de Leuthen, & qu'en général ni les fortifications, ni le nombre des ſoldats ne défendent une ville, mais que tout dépend de la tête, plus ou moins forte, & du courage déterminé de celui qui y commande. Nous avons rapporté ſans interruption les événemens de cette expédition de Siléſie; peut-être ne ſera-t-on pas fâché de trouver ici le réſumé des pertes qu'y firent les deux parties belligérantes.

Les Pruſſiens ne perdirent à la bataille de Leuthen, en morts & bleſſés, que 2,660 hommes, parce qu'ils trouvèrent, ſi l'on excepte la première attaque, un terrein qui les favoriſa.

Les Autrichiens y perdirent 307 officiers, 21,000 ſoldats, 134 canons, 59 drapeaux. Mrs. de Ziethen & de Fouquet firent 2,500 priſonniers dans la pourſuite. La priſe de Breslau coûta aux ennemis 13 généraux, 686 officiers, & 17,635 ſoldats; ſomme totale 41,447 hommes, dont l'armée impériale ſe trouvoit affoiblie à ſon retour en Bohème.

Quoique cette campagne eût été longue, dure & pénible; quoique ſa fin fût auſſi heu-

reuſe qu'on eût pu l'eſpérer, il reſtoit encore une expédition à faire, tant les dérangemens arrivés en Siléſie étoient conſidérables; il falloit reprendre la ville de Lignitz, où les impériaux avoient fait des inondations & des ouvrages. Le Roi y avoit envoyé Mr. de Drieſen, qui avec un corps de cavalerie tenoit cette ville inveſtie depuis le 16. Le prince Maurice y arriva le 25 avec un détachement d'infanterie, pour en faire le ſiège dans les règles. Les apprêts s'en firent, le canon arriva. Mr. de Bulow, que le maréchal Daun y avoit établi en qualité de commandant, préféra la conſervation de ſa garniſon à une défenſe qu'il n'auroit pu ſoutenir à la longue; il capitula, & demanda la libre ſortie pour ſes troupes; ce qu'on lui accorda volontiers, parce que les troupes étoient fatiguées à l'excès, & la gelée ſi forte, que les pêles & les pioches ne pouvoient plus ouvrir la terre. Les ouvrages & les écluſes de la ville furent raſés, afin que ſi les ennemis s'en emparoient une ſeconde fois, ils ne puſſent pas ſi vîte la remettre en état de défenſe, & en faire une place d'armes. Toute la cavalerie fût enſuite employée à former le blocus de Schweidnitz; on réſerva le ſiège de cette place pour le printemps prochain. Le corps de Mr. de Ziethen forma un cordon qui prit de Schmiedeberg par Landshut, Friedland, Braunau, ſe terminant à Glatz. Les troupes

entrèrent le 6 de janvier en quartier d'hiver, & le Roi demeura à Breslau, afin de veiller lui-même à tout, & de préparer ce qui étoit néceſſaire, pour que l'armée rétablie & en bon état pût de bonne heure ouvrir la campagne prochaine. Janvier.

Campagne de Pruſſe.

Pour terminer l'hiſtoire de tous les événemens de cette année, il nous reſte à rapporter ce qui ſe paſſa en Pruſſe entre Mrs. de Lehwald & d'Apraxin, & ce que firent les Suédois en Poméranie. Le maréchal Apraxin s'approcha au mois de juin des frontières de la Pruſſe, à la tête de 100,000 hommes ; le gros de ſon armée marcha vers Grodno, capitale de la Lithuanie Polonoiſe. Mr. de Fermor, avec un corps de 20,000 hommes, ſecondé par la flotte Ruſſe, mit le ſiège devant Mémel. La ville fut rendue par capitulation le 5 de juillet. Mr. de Lehwald s'étoit propoſé de défendre les bords du Prégel, & s'étoit campé à Inſterbourg, d'où il obſervoit Mr. d'Apraxin. Après la priſe de Mémel, l'armée ennemie pénétra en Pruſſe, s'approchant d'Inſterbourg ; Mr. de Fermor s'avança de ſon côté vers le Prégel. Il ſemble que c'étoit le moment où le maréchal Lehwald auroit dû prendre un parti déciſif, pour ſe battre avec un de ces généraux ; il n'en trouva peut-être pas l'occaſion favorable. Le corps de Mr. de Fermor, qui arriva à Tilſit, lui donna de la jalouſie ; il craignit d'être tourné, & ſe retira

à Wélau. Il avoit dans ſon armée deux régimens de houſards, qui faiſoient au plus 2,400 hommes, & ces houſards non-ſeulement réſiſtèrent à 12,000 Tartares & Coſaques, que les Ruſſes traînoient avec eux, mais remportèrent de plus, durant toute cette campagne, des avantages ſignalés ſur ces ennemis. Après la retraite du maréchal Lehwald, Mr. d'Apraxin n'étant gêné par perſonne, ſe joignit à Inſterbourg avec Mr. de Fermor; ils s'avancèrent tous les deux en côtoyant l'Aller, & vinrent ſe camper à Jægerndorf, à un mille & demi de l'armée Pruſſienne. Le Roi avoit donné carte blanche à Mr. de Lehwald, pour prendre tel parti qu'il jugeroit à propos, tant à cauſe de l'éloignement des lieux, que parce que des partis qui ſouvent rodoient autour de l'armée du Roi, auroient pu intercepter des dépêches de certaine conſéquence. Mr. de Lehwald, qui craignoit qu'un corps de Ruſſes ne s'approchât de Kœnigsberg, dont les ouvrages ſont trop vaſtes pour être défendus, & ne prît, pendant qu'il ſeroit contenu par le maréchal Ruſſe, cette capitale où il avoit ſes magaſins, crut qu'il ne pouvoit empêcher l'ennemi de tenter une pareille entrepriſe, qu'en lui livrant bataille, & réſolut d'aller l'attaquer dans ſon camp de Jægerndorf. Il ſe mit en marche le 29, & ſe porta dans un bois où il étoit préciſément dans le flanc des Ruſſes; s'il avoit attaqué cette

Août.

armée tout de ſuite, il y a apparence que c'eut été avec ſuccès. Quoique ſon corps ne montât qu'à 24,000 hommes, il pouvoit eſpérer de remporter des avantages, parce que les Ruſſes furent ſurpris de le voir arriver, qu'ils ne s'attendoient pas à être attaqués, & qu'il régnoit une grande confuſion dans leur camp; ils étoient outre cela mal poſtés, & rien ne l'empêchoit de marcher droit à eux. Il eſt impoſſible de dire quelles raiſons le retinrent, & lui firent différer juſqu'au lendemain ce qu'il pouvoit exécuter ſur le champ. Il engagea l'affaire le 30. D'abord les houſards & les dragons Pruſſiens firent plier devant eux la cavalerie Ruſſe & les Coſaques qui leur étoient oppoſés, & les rechaſſèrent juſqu'à leur camp. Les ennemis avoient changé la nuit de poſition, d'où il réſulta, que les diſpoſitions que le maréchal de Lehwald avoit faites la veille pour les attaquer dans le terrein où il les avoit trouvés, ne quadroient plus avec l'emplacement où ils étoient alors; ſa cavalerie de la gauche attaqua néanmoins celle des Ruſſes, & la rejeta derrière ſon front; mais elle y eſſuya un feu ſi violent d'artillerie & de mitraille, qu'elle fut obligée de rejoindre l'infanterie Pruſſienne. C'étoit dans le moment où Mr. de Lehwald attaquoit un bois rempli d'abatis, dans lequel les Ruſſes avoient placé leurs grenadiers; le bois étoit au centre de l'armée de Mr. d'Apraxin;

ces grenadiers furent battus & preſque tous détruits ; mais le terrein fourré où cette action ſe paſſa, cachoit aux Pruſſiens une manœuvre que faiſoient alors les ennemis, & qui devint funeſte aux premiers ; Mr. de Romanzow s'avançoit avec 20 bataillons de la ſeconde ligne des Ruſſes, pour ſoutenir ces grenadiers ; il ſe porta en flanc & à dos de l'infanterie Pruſſienne ; elle perdit inſenſiblement du terrein, & fut enfin obligée de ſe retirer. Cela ſe fit en bon ordre ; les dragons & les houſards couvrirent ſa retraite. Ce corps, qui ne fut point pourſuivi par l'ennemi, revint à Wélau reprendre ſon ancien camp. Le maréchal ne perdit dans cette affaire, en morts, bleſſés & priſonniers, que 1400 hommes & 13 canons. Mr. d'Apraxin demeura encore quelques jours dans ſon camp
Sept. de Jægerndorf. Le 7 de ſeptembre il fit mine de paſſer l'Aller, pour ſe porter en droiture ſur Kœnigsberg ; mais il falloit bien qu'il n'eût pas cette expédition fort à cœur ; car ayant trouvé un corps Pruſſien qui lui diſputoit le paſſage de cette rivière, il ſe déſiſta de ſon entrepriſe.
17. Dix jours après il décampa ſubitement de Jægerndorf, & ſe retira vers les frontières de la Pologne. Le maréchal de Lehwald le ſuivit pour la forme juſqu'à Tilſit, moins dans le deſſein d'engager quelque affaire d'arrière-garde, que pour en impoſer au public. La diſproportion des forces étoit trop grande

entre ces deux armées, & l'échec qu'il avoit reçu étoit trop récent; d'ailleurs, il obtenoit ſon but ſans courir de riſques; car l'ennemi ſe retirant de ſoi-même en Pologne, il n'y avoit qu'à le laiſſer tranquillement pourſuivre ſa marche: Mr. d'Apraxin évacua toute la Pruſſe, à l'exception de Mémel, dont les Ruſſes demeurèrent en poſſeſſion. L'armée Pruſſienne s'arrêta aux environs de Tilſit, trop heureuſe de s'être débarraſſée d'un ennemi auſſi formidable, à ſi bon marché. Mais ſi elle avoit échappé aux malheurs qui la menaçoient dans cette campagne, il n'étoit pas probable qu'elle jouît à la longue de la même fortune. Le maréchal de Lehwald eût-il poſſédé tous les talens du prince Eugène, comment pouvoit-il dans la ſuite de la guerre réſiſter avec 24,000 Pruſſiens à 100,000 Ruſſes? Le Roi avoit tant d'ennemis à combattre, & ſes troupes étoient ſi conſidérablement fondues, qu'il lui étoit impoſſible d'envoyer des ſecours à ſon armée de Pruſſe; il étoit à craindre, & l'on pouvoit même le prévoir, que les Ruſſes étendant leurs connoiſſances & leurs vues, ne corrigeaſſent les fautes qu'ils avoient faites, & ne détachaſſent, en ouvrant la campagne ſuivante, un corps conſidérable vers la Viſtule, qui expoſeroit Mr. de Lehwald au riſque d'être coupé de la Poméranie. On avoit tout lieu de croire qu'étant entouré par des ennemis auſſi nombreux, il

auroit le même ſort que le duc de Cumberland, avec la différence, que les Ruſſes, moins polis que les François, l'auroient contraint de mettre les armes bas.

D'une autre part, les Suédois n'avoient fait des progrès en Poméranie, que parce qu'ils n'avoient rencontré aucune réſiſtance; ils étoient en poſſeſſion d'Anclam, de Demmin, & du fort de Peenamunde, qu'ils avoient pris après un ſiège de quinze jours. La garniſon de Stettin conſiſtoit en 10 bataillons de milice, que les états de la Poméranie avoient levés. Mr. de Manteufel, à la tête de 4 bataillons, n'étoit pas en état de former de grandes entrepriſes. En laiſſant la diſtribution des armées telle qu'elle étoit alors, le Roi couroit les plus grands haſards pour celle de Pruſſe, & riſquoit en même temps de voir la Poméranie envahie par les Suédois. Il réſolut donc de concentrer davantage ſes forces, pour procéder avec plus de ſûreté; & d'abandonner les extrêmités de ſes états, que le nombre de ſes ennemis ne lui permettoit plus de défendre. Ces motifs firent rappeller de Tilſit, Mr. de Lehwald avec ſon armée; il marcha d'abord en Poméranie contre les Suédois, qu'il délogea promptement d'Anclam & de Demmin; il les pouſſa bientôt ſous le canon de Stralſund, où ces troupes ne ſe croyant pas en ſûreté, ſe réfugièrent dans l'iſle de Rugen. Une grande gelée qui ſurvint enſuite,

fit prendre tout le bras de mer qui ſépare la Poméranie de cette iſle. Le maréchal de Lehwald auroit pu profiter de l'occaſion, ſi ſon grand âge ne l'en eût empêché, pour paſſer avec ſon armée ſur la glace dans l'iſle, où il auroit détruit toutes ces troupes Suédoiſes : au moins un coup pareil auroit-il délivré le Roi pour un temps, d'un ennemi qui faiſoit une diverſion fâcheuſe. Quoique le maréchal de Lehwald n'eût pas entrepris tout ce qui étoit faiſable, il fit toutefois dans cette courte expédition trois mille priſonniers ſur les Suédois. Un détachement qu'il envoya aſſiéger le fort de Peenamunde, ne la reprit qu'au mois de mars de l'année ſuivante.

La multitude d'objets qu'il y avoit à remplir pendant cette campagne, étoit immenſe ; & comme on ſe trouvoit preſſé de faire de tous les côtés des efforts, on ne pouvoit y réuſſir qu'en employant les mêmes troupes en différens endroits. Le prince Ferdinand de Brunſwick avoit trop peu de cavalerie dans ſon armée ; il lui en falloit néceſſairement pour l'entrepriſe qu'il méditoit. Comme il importoit au Roi que les François fuſſent chaſſés de la baſſe Saxe & du bas Rhin, pour y contribuer de ſa part, autant que ſa ſituation le lui permettoit, il détacha 10 eſcadrons de dragons & 5 eſcadrons de houſards de l'armée du maréchal de Lehwald, avec ordre de joindre le prince Ferdinand de

Brunſwick à Stade. Ce prince tenta d'abord une entrepriſe ſur Zell, qui ne réuſſit pas ; d'un côté, parce que le maréchal de Richelieu l'ayant prévenu, l'empêcha de paſſer l'Aller ; & de l'autre, parce que ce pays aride, où il n'y a que des bruyères, ne put fournir à ſa ſubſiſtance. Nonobſtant cette entrepriſe manquée, il ſe rendit peu après maître de Harbourg. Le Roi convint enſuite avec lui du projet de ſa campagne. Son avis alloit à ce que les alliés ſe portaſſent ſur le Wéſer, par deux raiſons, dont la première étoit de ne point ruiner les capitales de l'électorat de Hanovre & du duché de Brunſwick, par les ſièges qu'il faudroit faire pour les reprendre ; la ſeconde étoit la crainte d'être coupés du Rhin, qui porteroit les François à évacuer d'eux-mêmes ces provinces, ſur-tout ſi un détachement des troupes Pruſſiennes ſe montroit en même temps du côté de Brunſwick. Le prince Henri, qui étoit demeuré en Saxe pour ſe faire guérir d'une bleſſure qu'il avoit reçue à Rosbach, devoit commander ce détachement. Tout fut bien concerté ; & nous verrons au commencement de la campagne ſuivante, les ſuccès qui accompagnèrent le prince Ferdinand dans l'exécution de cette entrepriſe.

CHAPITRE VII.

De l'hiver de 1757 à 1758.

JAmais campagne n'avoit été plus féconde en révolutions ſubites de la fortune, que celle que nous venons de décrire. Cette eſpèce de haſard qui préſide aux événemens de la guerre, s'étoit inſolemment joué du deſtin des parties belligérantes; tantôt il avoit favoriſé les Pruſſiens de ſuccès brillans, & tantôt il les avoit précipités dans un abyme de malheurs. Les Ruſſes avoient gagné une bataille en Pruſſe, & ſe retiroient de ce royaume comme s'ils avoient été battus. Les François, ſur le point de déſarmer le duc de Cumberland, paroiſſoient les arbitres de l'Allemagne; mais à peine cette nouvelle a-t-elle le temps de ſe répandre en Europe, qu'on apprend la défaite d'une de leurs armées, & qu'on voit comme reſſuſciter cette armée du duc de Cumberland, qu'on croyoit n'exiſter déjà plus. Cette ſuite d'événemens déciſifs & contraires avoit comme étourdi l'Europe; on voyoit de l'incertitude dans les projets, des deſſeins renverſés auſſi-tôt que conçus, & de nombreux corps de troupes preſque détruits en un ſeul jour. Il fallut quelques momens

de tranquillité pour que les eſprits ſe recueilliſſent, & que chaque puiſſance pût conſidérer de ſang-froid la ſituation où elle ſe trouvoit. D'un côté, l'ardent déſir de la vengeance, l'ambition bleſſée, le dépit, le déſeſpoir remirent les armes à la main aux empereurs & aux rois qui formoient la grande alliance ; de l'autre, la néceſſité de continuer la guerre & quelques rayons d'eſpérance portèrent la Pruſſe à faire les plus grands efforts pour ſe ſoutenir. Un nouveau ferment donna un nouveau degré d'activité à la politique, & les cours, chacune de ſon côté, ſe préparèrent à pouſſer la guerre avec plus d'acharnement, de fureur & d'opiniâtreté que par le paſſé. Voilà en général le tableau des paſſions qui agitoient les princes & leurs miniſtres. La nature de cet ouvrage exige que nous entrions dans de plus grands détails, & que nous parcourions ſucceſſivement toutes les cours de l'Europe, pour nous repréſenter diſtinctement ce qui ſe paſſoit dans chacune.

Il s'étoit fait dès l'automne dernière un changement dans le miniſtère britannique. Mr. Fox, qui s'y étoit intrus par les intrigues du duc de Cumberland, s'apperçut qu'il ne pouvoit plus ſe ſoutenir dans ce poſte contre la cabale qui lui étoit oppoſée ; il réſolut de ſe démettre volontairement de ſes charges, & fut remplacé par Mr. Pitt, que ſon éloquence & ſon génie élevé rendoient l'idole de la nation ; c'étoit la meil-

leuré tête de l'Angleterre. Il avoit ſubjugué la chambre baſſe par la force de la parole, il y régnoit, il en étoit pour ainſi dire l'ame. Parvenu au timon des affaires, il appliqua toute l'étendue de ſon génie à rendre ſa patrie la dominatrice des mers, & penſant en grand homme, il fut indigné de la convention de Cloſter-Seven, qu'il regardoit comme l'opprobre des Anglois. Ses premiers pas dans ſa nouvelle carrière tendirent tous à faire abolir juſqu'à la mémoire de ce traité honteux; ce fut lui qui perſuada au roi d'Angleterre de mettre le prince Ferdinand de Brunſwick à la tête de l'armée des alliés, & de le demander au Roi de Pruſſe; ce fut lui qui propoſa de renforcer les troupes d'Allemagne par un corps d'Anglois, qui les joignit effectivement dans l'année 1758. De plus, il jugea convenable à la gloire de la nation, de renouveller les alliances qu'elle avoit contractées tant avec le Roi de Pruſſe qu'avec divers princes d'Allemagne. Il conclut un traité avec le Roi; par l'un des articles, le roi d'Angleterre s'engageoit à payer au Roi de Pruſſe un ſubſide annuel de 4 millions d'écus, lequel fut continué juſqu'en 1761. Le Roi ſe trouvoit dans la néceſſité d'accepter ce ſubſide, qui d'ailleurs répugnoit à ſa façon de penſer; mais les François l'avoient dépouillé des provinces qu'il poſſédoit dans le bas Rhin; il étoit à la veille de voir envahir la Pruſſe par les Ruſſes; ce qui pouvoit d'autant moins s'empêcher, que

le maréchal Lehwald avoit été contraint d'accourir en Poméranie, pour s'oppoſer aux Suédois. Après tout, ce ſubſide étoit le ſeul ſecours qu'on pût tirer de l'Angleterre, puiſqu'elle avoit décliné à pluſieurs repriſes la demande qu'on lui avoit faite d'envoyer une eſcadre dans la Baltique. Mr. Pitt envoya dans ce temps le chevalier Keith en Ruſſie, pour balancer par ſes intrigues celles du parti françois & autrichien, & pour tenter de deſſiller les yeux à l'impératrice, aveuglée par les préventions qu'on lui avoit inſpirées contre le Roi de Pruſſe. Mr. Goderick partit dans une vue à peu près ſemblable pour la Suède; mais le parti françois, qui dominoit deſpotiquement dans le ſénat de Stockholm, fit jouer tous ſes reſſorts pour interdire à cet Anglois l'entrée du royaume; Mr. Goderick reſta en Danemarck, & les ſénateurs s'applaudirent d'avoir empêché que l'argent de l'Angleterre ne culbutât leur ſyſtême. Tandis que Mr. Pitt prenoit de ſi juſtes meſures pour la politique, les ports de la Grande-Bretagne ſe rempliſſoient de vaiſſeaux; les projets pour la campagne de mer & de terre étoient arrêtés, & une activité nouvelle ranimoit toutes les branches du gouvernement.

Le chevalier Keith, qui pendant ces entrefaites étoit arrivé à Pétersbourg, n'y trouva point la cour dans une diſpoſition favorable aux commiſſions dont il étoit chargé; les mi-

niſtres d'Autriche, de France, de Saxe y étoient tout-puiſſans par le moyen de leurs intrigues & de leurs profuſions ; ils avoient gagné le favori d'Éliſabeth, qui gouvernoit alors l'impératrice, & par conſéquent l'empire. Les miniſtres, mécontens du peu de progrès de l'armée Ruſſe, ſur-tout de ſa retraite à la fin de la campagne dernière, tâchoient de faire paſſer leur enthouſiaſme guerrier dans l'eſprit de l'impératrice, & l'excitoient à faire dans la campagne prochaine de plus grands efforts que par le paſſé ; ils s'apperçurent que leurs menées étoient ſecrètement traverſées par le grand-chancelier Beſtuchew, & réſolurent de le culbuter, comme en effet ils y réuſſirent. Nous avons dépeint dans cet ouvrage ce comte Beſtuchew, comme un homme qui par paſſion s'étoit fait un principe d'être l'ennemi juré des Pruſſiens ; mais il changea de ſyſtême, pour plaire au grand-duc, qu'il prévoyoit devoir bientôt parvenir au trône ; il dreſſa l'inſtruction du maréchal Apraxin d'une manière auſſi favorable aux intérêts du Roi, que les conjonctures le permettoient, & fut l'unique cauſe de ce que les Ruſſes évacuèrent les états du Roi à la fin de la campagne. Mr. de Beſtuchew fut encouragé dans cette conduite par les conſeils du grand-duc & de la grande-ducheſſe de Ruſſie, qui tous les deux avoient les ſentimens les plus favorables à la cauſe du Roi. Le grand-duc,

prince de Holſtein par ſa naiſſance, avoit puiſé dans l'hiſtoire de ſes ancêtres une haine implacable contre les Danois, cauſée par les injuſtices que les rois de Danemarck avoient faites à ſa famille ; craignant alors que les affaires du Roi ne priſſent une tournure qui l'obligeât à ſe lier avec les Danois, il lui offrit ſon crédit & tous les ſervices qu'il pourroit lui rendre en Ruſſie, pourvu qu'il n'entrât en aucun engagement avec ces ennemis conſtans du Holſtein. Le Roi accepta l'offre ; il promit de ne faire aucun traité avec le Danemarck, & quoique cette condeſcendance ne lui valût pas d'avantages actuels, on verra par la ſuite de cet ouvrage, que cette liaiſon étroite avec le grand-duc de Ruſſie, bouleverſa les grands projets des Autrichiens. Avec quelque ſecret que toutes ces affaires ſe traitaſſent, il en perça cependant quelque choſe ; les miniſtres de France & d'Autriche s'apperçurent d'une variation de conduite du côté du grand-chancelier ; ils eurent connoiſſance des ordres qu'il avoit expédiés pour le maréchal Apraxin, & ſe ſervirent du favori de l'impératrice pour faire diſgracier ce miniſtre, & cauſer toutes ſortes de déſagrémens à la jeune cour. Depuis ce moment tout plia devant ces ambaſſadeurs en Ruſſie, & ils entraînèrent l'impératrice Éliſabeth dans des meſures violentes & peu conformes aux véritables intérêts de ſon empire.

La

La cour de Vienne avoit reçu des ſecouſſes ſi fortes à la fin de la dernière campagne, que ſa conſtance en fut ébranlée. Elle s'étoit crue ſur le point de terminer la guerre, & regardoit comme faite la conquête de la Siléſie; déchue tout-à-coup de ces idées flatteuſes, elle avoit vu ſon armée ruinée, & les débris s'en ſauver avec peine en Bohème. Ces malheurs inattendus rallentirent ſon ardeur pour la guerre, & tant de projets avortés diminuèrent ſon éloignement, ou plutôt ſon averſion inſurmontable pour la paix. Le ſtyle de ſa chancellerie & les écrits de Ratisbonne s'adoucirent. Cependant l'aigreur & la groſſiéreté y reparurent auſſi-tôt que les eſpérances revinrent. Tant que dura la première impreſſion de l'infortune, l'impératrice-reine voulut ſe rapprocher du Roi, ſoit pour entamer une négociation, ſoit pour ſe faire une réputation de magnanimité. Le comte de Kaunitz avertit le Roi d'une conſpiration imaginaire formée contre lui, dans laquelle deux Napolitains & un Milanois avoient trempé. Le Roi lui fit répondre, qu'il étoit obligé à l'impératrice de l'avis qu'elle vouloit bien lui donner, mais que comme il y avoit deux manières d'aſſaſſiner, l'une par le poignard, l'autre par des écrits injurieux & déshonorans, il aſſuroit l'impératrice qu'il faiſoit peu de cas de la première, & qu'il étoit infiniment plus ſenſible à la ſeconde. Cela n'em-

pêcha pas que l'indécence & le ſcandale de ces écrits ne continuaſſent, & ne s'accruſſent même ſelon que les ſuccès de la guerre favoriſèrent les armes autrichiennes. La France apprit avec un ſenſible chagrin les diſpoſitions pacifiques de l'impératrice-reine, parce que la défection de cette princeſſe auroit porté un préjudice conſidérable à ſes affaires, tant qu'elle demeuroit en guerre avec les Anglois ſur mer & en Allemagne. Louis XV, piqué de la tache que l'affaire de Rosbach avoit imprimée à ſes armes, eſpéroit de trouver dans la continuation de la guerre, l'occaſion de prendre ſa revanche; & les miniſtres de la France travaillèrent à Vienne avec une application infinie à ranimer toutes les paſſions calmées de cette cour. La honte pour une grande puiſſance d'être abattue par un petit prince, fit le plus d'impreſſion ſur l'eſprit de l'impératrice; l'ancienne animoſité contre la Pruſſe ſe réveilla, les diſpoſitions pour la paix s'évanouirent, & les liaiſons d'amitié & d'intelligence entre les cours de Vienne & de Verſailles ſe reſſerrèrent plus intimement: ainſi, bien loin que les ſuccès des Pruſſiens rebutaſſent les puiſſances avec leſquelles ils étoient en guerre, ils les engagèrent à redoubler leurs efforts pour paroître plus redoutables & plus dangereux que jamais à l'ouverture de la campagne prochaine.

Le Roi prenoit de ſon côté des meſures

ſemblables pour rétablir pendant l'hiver l'armée, & la remettre en état d'agir avec vigueur. Il s'agiſſoit de réparer les pertes qu'avoient entraînées ſept batailles rangées, que les Pruſſiens avoient livrées à leurs ennemis; mais les ravages de la guerre n'approchoient pas des ravages que les maladies épidémiques faiſoient dans les hôpitaux; c'étoient des eſpèces de fièvres chaudes, accompagnées de tous les ſymptômes de la peſte; les malades tomboient en délire le premier jour de la maladie; il leur venoit des charbons au cou ou bien aux aiſſelles; que les médecins ſaignaſſent, ou ne ſaignaſſent point, cela étoit égal; la mort emportoit indifféremment tous ceux qui ſe trouvoient atteints de ce mal; le poiſon étoit même ſi violent, ſes progrès ſi rapides, ſes effets ſi prompts, que dans trois jours il mettoit un homme au tombeau. On ſe ſervit ſans effet de toutes ſortes de remèdes; enfin on eut recours à l'émétique, qui réuſſit; on en délaya trois grains dans une meſure d'eau, on en fit boire au malade juſqu'à ce que le remède commençât d'opérer, & ce fut un ſpécifique ſouverain contre cette maladie; car depuis que l'on s'en ſervit, de cent perſonnes à qui on le fit prendre, il en périt à peine trois. Sans doute que les cauſes de la maladie n'étoient qu'une tranſpiration arrêtée par le froid, & des indigeſtions cauſées par de mauvaiſes nourritures; il n'y avoit que

de fortes évacuations qui puſſent y remédier.

Quoique les pertes de l'armée dans les hôpitaux fuſſent conſidérables, on parvint cependant à raſſembler pendant l'hiver la plupart des recrues dont on avoit beſoin pour la recompléter; mais il fut impoſſible de s'en ſervir dès le printemps, parce que c'étoient la plupart des payſans, qu'il falloit exercer & diſcipliner, & que la campagne commença de très-bonne heure.

La maiſon royale perdit cette année la reine-mère. Le Roi reçut cette funeſte nouvelle après la bataille de Kolin, & dans un temps où la fortune s'étoit le plus déclarée contre les Pruſſiens; il en fut vivement touché; il avoit vénéré & adoré cette princeſſe comme une tendre mère, dont les vertus & les grandes qualités faiſoient l'admiration de ceux qui avoient le bonheur de l'approcher. Sa mort n'occaſionna pas un deuil de cérémonie, mais fut une calamité publique; les grands regrettèrent ſon abord facile & gracieux, les petits ſa débonnaireté, les pauvres leur refuge, les malheureux leur reſſource, les gens-de-lettres leur protectrice, & tous ceux de ſa famille qui avoient l'honneur de lui appartenir de plus près, croyoient avoir perdu une partie d'eux-mêmes, & ſe ſentoient plus frappés qu'elle du coup qui venoit de l'emporter.

Dans cette même année, le ſultan Osman

finit ſes jours ; ſon ſucceſſeur paſſa pour un prince plus hardi & plus entreprenant que lui. Le bruit de ſa réputation réchauffa dès ſon avénement au trône les intrigues du miniſtre de Pruſſe à la Porte. Il s'agiſſoit d'être admis aux audiences du grand-ſeigneur. Il y avoit plus d'un an que le Sr. de Rexin poſtuloit cette faveur, & il falloit l'obtenir pour entamer les négociations dont il étoit chargé avec le grand-vifir, & avec les principaux officiers de la couronne. Nous verrons dans la ſuite de cet ouvrage les différentes formes que prit cette négociation ; & nous aurons lieu de remarquer ſouvent, combien peu les nations orientales ſont propres à ſuivre les principes d'une bonne & ſaine politique. Ce défaut vient ſur-tout de leur grande ignorance ſur les intérêts des princes de l'Europe, de la vénalité de ces peuples, & du vice du gouvernement, qui aſſujettit tout ce qui eſt relatif à la paix & à la guerre aux déciſions du mufti, ſans le fetfa duquel il ſeroit impoſſible de mettre en mouvement les troupes Ottomanes.

CHAPITRE VIII.

Campagne de 1758.

Février. LE prince Ferdinand de Brunſwick fut cette année le premier qui ouvrit la campagne ; il avoit une forte tâche à remplir ; il ne s'agiſſoit pas de moins que de chaſſer 80,000 François de la baſſe Saxe & de la Weſtphalie, avec 30,000 Hanovriens, qui trois mois auparavant avoient été près de mettre les armes bas, & de ſigner un traité honteux. Il détacha un corps ſur le Wéſer, qui ſe rendit maître de Verden, & un autre ſous le prince héréditaire, qui marcha des deux côtés de ce fleuve, pour gagner Hoya, dont ce jeune héros s'empara par ſa valeur & par ſa bonne conduite. Mr. de St-Germain fut à peine inſtruit de ces progrès, qu'il évacua Brême, où il avoit une garniſon de 12 bataillons ; avec 14 autres qui hivernoient dans le voiſinage, il prit le chemin de la Weſtpha-
Mars. lie. Tandis que le prince héréditaire prenoit Hoya, dont le pont ſur le Wéſer devenoit important pour les alliés, le prince Ferdinand de Brunſwick paſſoit l'Aller avec le gros de ſes troupes. Mr. de Beuſt, qui faiſoit ſon avant-garde, ſurprit aux environs de Hanovre le régi-

ment de Poleresky, & le fit prisonnier. Cet accident joint à la marche du prince Henri, qui par le Mansfeld & le Hildesheim s'étoit approché de la ville de Brunswick, déconcerta les généraux François, & détermina Mr de Clermont, qui venoit de relever le maréchal de Richelieu, à évacuer Brunswick, Wolfenbuttel, & Hanovre en même temps. L'armée du prince Ferdinand marcha droit à Minden, où s'étant jointe aux détachemens du Wéser, elle assiégea d'abord cette ville. Le comte de Clermont ayant passé le Wéser à Hameln, envoya Mr. de Broglio aux environs de Buckebourg, pour secourir Minden ; mais ce général ne trouvant pas l'occasion de rien entreprendre contre les alliés, ne fut que spectateur de la prise de cette ville, dont la garnison se rendit prisonnière de guerre. Après cet événement, Mr. de Broglio tourna vers Paderborn, pour rejoindre le prince de Clermont, & l'armée des alliés marcha à Bielefeld ; sur quoi les François, étourdis de cette révolution subite dans leurs affaires, évacuèrent Lippstadt, Hamm & Munster. Le comte de Clermont, qui n'avoit plus de pied en Allemagne, repassa le Rhin à Wésel, & cantonna son armée à l'autre bord de ce fleuve. Le prince Ferdinand s'arrêta à Munster, & répandit ses troupes aux environs, pour leur donner le temps de se refaire des fatigues qu'elles avoient souffertes. Avril.

par des opérations continuelles dans une ſaiſon
Mai. rude & peu avancée. Les alliés prirent 11,000 François priſonniers dans cette courte expédition, qui peut être comparée à cette belle campagne du maréchal de Turenne, lorſque pénétrant par Thann & Béfort, il ſurprit les impériaux répandus dans leurs quartiers en Alſace,
Juin. & les força de repaſſer le Rhin. Ce fut le 2 de juin que le prince Ferdinand paſſa ce fleuve avec ſon armée au-deſſous d'Emmerich ; il avoit gagné des bateliers Hollandois, qu'il ne put engager néanmoins à conſtruire le pont que ſur le territoire de la république ; delà il s'avança bientôt dans le pays de Clèves. Quelques troupes Françoiſes furent ſurpriſes dans leurs quartiers ; mais le gros joignit l'armée, qui s'étoit aſſemblée proche de Créfeld. Le prince Ferdinand occupa la ville de Clèves ; il laiſſa quelques troupes aux ordres de Mr. d'Imhof pour couvrir ſon pont d'Emmerich, & avec l'armée alliée il remonta la rive gauche du Rhin, où il ſe trouva vers le 20 du mois à une marche du comte de Clermont ; il réſolut d'attaquer l'armée Françoiſe, dans l'eſpérance que s'il gagnoit ſur elle une victoire complète, il pourroit reprendre Wéſel, & retranſporter le théâtre de la guerre au-delà du Rhin. Le prince ſe fit joindre pour cet effet par Mr. de Wangenheim, qui avoit été du côté de Kaiſerswerth, & ſe porta ſur Cloſter-Camp. A ſon approche, Mr.

de St-Germain abandonna la ville de Créfeld, & ſe retira à un mille en arrière, pour ſe rapprocher du comte de Clermont, qui campoit alors à Nuys ; Mr. de Clermont le joignit à Viſchern.

Ce fut le 23 juin que le prince Ferdinand quitta ſon camp de Haſt & de Kempen, pour attaquer Mr. de Clermont ; il diviſa ſon armée en trois corps, dont l'un, commandé par Mr. de Wangenheim, ſe préſenta ſur le front de l'ennemi, pour le contenir, pendant que le gros des alliés, tournant la gauche des François, ſe préſenta ſur leur flanc, entre Viſchern & Anrodt ; il y avoit dans cette partie, derrière un ruiſſeau, un boulevard ou *landwehr*, dont les François avoient profité pour ſe poſter ; l'infanterie des alliés les en délogea, après un combat aſſez rude. Les carabiniers François volèrent alors au ſecours de cette infanterie, & le comte de Giſors, qui les menoit, attaqua vivement l'infanterie du prince Ferdinand ; le comte fut tué, & ſa troupe découragée prit la fuite ; alors le prince de Holſtein donna deſſus avec les dragons Pruſſiens, & acheva de la diſſiper. Pendant ce choc, le prince héréditaire, avec une partie de la droite des alliés, avoit gagné ſur les derrières de la poſition des François ; ce qui acheva de décontenancer le comte de Clermont, qui ſe croyant ſur le point d'être entamé ſur ſon front par Mr. de Wangenheim,

ſe voyant pris en flanc par le prince Ferdinand, & près d'être entiérement tourné par le prince héréditaire, abandonna le champ de bataille ; il ſe retira à Nuys, puis à Weringhen, & enſuite à Cologne. Le prince Ferdinand, pour profiter de ſa victoire, détacha le prince héréditaire, qui prit Ruremonde par capitulation, & pouſſa des partis juſqu'aux portes de Bruxelles, tandis que Mr. de Wangenheim, qui avoit été envoyé avec 4 bataillons dans le duché de Bergen, aſſiégea Duſſeldorf, où il y en avoit huit, & la ville ſe rendit par capitulation le 8
Juillet. de juillet. On y trouva un magaſin conſidérable, établi pour l'armée Françoiſe. Cependant le prince Ferdinand apprenant que l'ennemi raſſembloit des forces contre lui, ſe fit rejoindre par le corps du prince héréditaire au couvent de S. Nicolas, où il campoit. Le début de Mr. de Clermont engagea la cour de Verſailles à le rappeller, & il fut remplacé par Mr. de Contades. Ce maréchal fit inceſſamment avancer l'armée, pour lui rendre la confiance qu'elle avoit perdue ; pendant ce temps-là, Mr. de Chevert, qui étoit à Wéſel, où les François avoient laiſſé une nombreuſe garniſon, ſortit de cette place avec un corps conſidérable pour battre Mr. d'Imhof, qui gardoit le pont des alliés proche d'Emmerich. Ce général en eut vent : il ſe mit avec tout ſon corps en embuſcade ſur le chemin que Mr. de Chevert devoit tenir,

le battit & lui prit beaucoup de monde. Ces heureux ſuccès du prince Ferdinand auroient empêché les François de repaſſer le Rhin, & l'auroient enfin mené à la priſe de Wéſel ſur la fin de la campagne, ſi une diverſion ne l'avoit obligé lui-même à repaſſer ce fleuve, pour rétablir les affaires en Heſſe & dans la baſſe Saxe. Dès le 11 de juillet, Mr. de Soubiſe s'étoit mis en marche; il avoit été joint à Hanau par 15,000 Wurtembergeois Le prince Ferdinand avoit laiſſé dans le pays de Heſſe le prince d'Yſenbourg avec environ 7,000 hommes; celui-ci ſe retira de Marbourg à l'approche de l'avant-garde Françoiſe, commandée par Mr. de Broglio, & paſſa la Fulde; les François l'attaquèrent dans la poſition qu'il avoit priſe, près de Sangerhauſen, & il fut obligé de céder au nombre, après un combat qui dura 6 heures; il ſe retira à Eimbeck, & s'établit dans les montagnes, ſe bornant à conſerver ſa communication avec Hanovre. Le prince de Soubiſe alors ne trouvant nulle part aucune réſiſtance, occupa Nordheim, Munden & Gœttingue. Cependant Mr. de Contades, qui jugeoit que la diverſion de Mr. de Soubiſe obligeroit bientôt les alliés à rétrograder, s'avança ſur eux, & occupa même le poſte de Brugen, qui étoit ſur leur gauche; mais le prince Ferdinand, qui ne pouvoit ſouffrir ce voiſinage dangereux, en fit déloger les François par le prince héréditaire; Août.

il réſolut en même temps de ſe replier ſur la Niers, pour s'approcher des ſecours qui lui venoient d'Angleterre. Les François firent la même marche, & furent cependant prévenus par les alliés. Le prince Ferdinand, qui ſentoit que le ſeul moyen de ſe ſoutenir au-delà du Rhin, étoit de battre Mr. de Contades, fit des diſpoſitions pour engager une affaire; mais Mr. de Contades ne trouva pas à propos de riſquer le combat, & ſe retira à Dalen; ſur quoi le prince Ferdinand ſe porta ſur Wachtendonk; le prince héréditaire, qui conduiſoit l'avant-garde, en chaſſa les François, & toute l'armée repaſſa la Niers. Le prince Ferdinand ne pouvant plus ſe ſoutenir avec ſon armée au-delà du Rhin, retira la garniſon de Ruremonde, qui trouva le moyen de ſe dérober dans le temps même que l'ennemi ſommoit la place. Toute cette armée repaſſa le Rhin ſur ſon pont de Griethauſen, entre le 8 & le 10 d'août. On fut obligé d'évacuer Duſſeldorf en même temps, & Mr. de Hardenberg, qui y commandoit, ſe rendit en diligence à Lippſtadt, pour mettre en défenſe ce poſte important. Peu de jours après, les François paſſèrent le Rhin, & s'étendirent juſqu'à Dorſten, en ſe couvrant de la Lippe.

Le 14, le prince Ferdinand fut joint à Beckholt par 12,000 Anglois, que lui amenoit mylord Marlborough. Mr. de Contades fut en même temps renforcé dans ſon camp de Hal-

teren, par 5 à 6,000 Saxons, que les Autrichiens avoient raſſemblés en Hongrie, & dont le prince Xavier, ſecond fils du roi de Pologne, avoit pris le commandement. Le prince Ferdinand détacha Mr. d'Imhof à Créfeld, & Mr. de Poſt à Dalmen; mais ſur les mouvemens que firent les ennemis vers Lunen, le prince héréditaire fut détaché pour renforcer le corps de Dalmen. Le prince Ferdinand le ſuivit promptement avec l'armée, & le prince héréditaire repouſſa les François juſques à Halteren. Dans ces circonſtances, on trouva bon de détacher Mr. d'Oberg avec un corps de 9,000 hommes, pour paſſer la Lippe, & ſe porter dans l'évêché de Paderborn, tant pour interrompre la communication des deux armées Françoiſes, que pour être à portée dans le beſoin de prêter la main au prince d'Yſenbourg. Sur ces entrefaites, & pendant que le prince d'Yſenbourg s'étoit tenu près d'Eimbeck, Mr. de Soubiſe avoit occupé Caſſel, Gœttingue, & quelques places ſur la Werra; alors il forma le deſſein de s'emparer de Hameln; mais il fut obligé de s'en Sept.
déſiſter, lorſqu'il apprit que le prince Ferdinand avoit repaſſé le Rhin; il évacua enſuite Munden, Gœttingue, & tout ce qu'il avoit occupé dans le pays de Hanovre, pour ſe renforcer ſur la Diemel; il reſta dans cette poſition juſqu'au 5 de ſeptembre, & n'oppoſant à Mr. d'Oberg que Mr. du Mesnil, qu'il laiſſa ſur la Diemel,

il s'avança ſucceſſivement de Munden, Gœttin-
11. gue, à Nordheim. Le prince d'Yſenbourg fut obligé de quitter Eimbeck à l'approche des François; & ſe retira à Coppenbrug, où il fut joint par quelques régimens de l'armée des alliés; alors il s'avança en même temps que Mr. d'Oberg ſur Holzmunden. Ce mouvement fit craindre à Mr. de Soubiſe, qui étoit à Gœttingue, qu'on ne le coupât de Caſſel, & repliant auſſi-tôt ſes corps, il ſe rendit en diligence dans la Heſſe. Les troupes des alliés & des François arrivèrent preſque en même temps devant Caſſel, où elles ſe campèrent vis-à-vis les uns des autres. Tous ces mouvemens n'avoient pas influé ſur les opérations du prince Ferdinand; il ſuivoit ſon objet, qui étoit d'obſerver l'armée de Mr. de Contades. Les François ayant vainement tenté de ſurprendre le prince héréditaire à Halteren, & y ayant été repouſſés avec une perte conſidérable, tournèrent leurs vues
Octobre. d'un autre côté. Mr. de Contades détacha Mr.
1. de Chevert avec 20,000 hommes, pour joindre Mr. de Soubiſe, & lui donner par ce renfort aſſez de ſupériorité pour pouvoir accabler le prince d'Yſenbourg, & pour occuper en même temps le prince Ferdinand de manière à l'empêcher de faire des détachemens pour la Heſſe; il ſe porta à Hamm avec ſon armée, & pouſſa Mr. de Chevrenſe juſqu'à Sœſt. Sur ce mouvement, les alliés ſe replièrent ſur Munſter,

d'où le prince héréditaire fut détaché à Warendorf sur l'Ems, & le prince de Holstein à Telgade. Mr. de Soubise ayant sur ces entrefaites reçu son renfort, ne perdit point de temps pour s'en servir. Le prince d'Yfenbourg, informé de l'arrivée de Mr. de Chevert, repassa la Fulde, & se retira successivement devant l'ennemi, jusqu'à Lutterberg, pour ne point être coupé de Munden; les ennemis l'y attaquèrent avec une si grande supériorité, qu'il fut obligé de leur céder le champ de bataille, avec une perte de 16 canons, & d'environ 2,000 hommes; il se retira par Dransfeld & Gœttingue à Mœringue. Cet événement obligea le prince Ferdinand à quitter Munster; il y laissa une bonne garnison, & arriva le 17 avec son armée à Lippstadt. Le prince héréditaire marcha le lendemain pour surprendre Mr. de Chevreuse, qui étoit à Sœst; la surprise n'eut pas lieu, parce que les François furent avertis de la marche des alliés; néanmoins après un léger combat, les François se retirèrent, & abandonnèrent toutes les provisions qu'ils avoient amassées à Sœst. Le prince Ferdinand prit incontinent son camp auprès de cette ville, ce qui engagea Mr. de Chevert à changer de route; il avoit quitté Mr. de Soubise après l'affaire de Lutterberg, & ne put joindre Mr. de Contades qu'en prenant un grand détour. Aussitôt que Mr. de Chevert eut quitté l'armée de Hesse, Mr. d'Oberg passa le Wéser à Holzmun- 9.

den, & pourſuivant ſa marche, il joignit le 21 d'octobre à Soeſt l'armée des alliés. La poſition où ſe trouvoit le prince Ferdinand interrompit la communication des deux armées Françoiſes, & quelques ſupérieures qu'elles fuſſent en nombre à celles des alliés, cela n'empêcha pas que Mr. de Soubiſe ne crût ſa poſition aventurée; il évacua en conſéquence Caſſel & toute la Heſſe, & repaſſa le Mein à Hanau avec toutes ſes troupes. La campagne auroit été finie, ſi Mr. de Contades n'eût encore eſſayé de ſurprendre Munſter; Mr. d'Armentières s'étoit approché de cette ville à la tête de 15,000 François, & avoit pris un camp proche de la place pour ouvrir inceſſamment la tranchée; mais Mr. d'Imhof arriva le 26 à Warendorf, ſuivi du duc de Holſtein, en même temps que Mr. de Wangenheim avec un gros détachement occupa le camp de Rhéda. Tous ces mouvemens, qui menaçoient de couper Mr. d'Armentières de Wéſel, & une petite affaire qu'engagea le major Bulow, le firent réſoudre à renoncer à ſon projet; il repaſſa la Lippe le 2 de novembre, & bientôt après l'armée Françoiſe prit le chemin de Wéſel, pour entrer dans ſes quartiers d'hiver à l'autre bord du Rhin. Il ne reſtoit plus en Heſſe que Marbourg, où les François euſſent pied; le prince héréditaire y fut envoyé, & n'employa que peu de jours à cette expédition. Après la priſe de cette place,

Novembre. 22.

place, les alliés, maîtres de toute la Weſtphalie & de la baſſe Saxe, entrèrent dans leurs quartiers.

Durant cette belle campagne du prince Ferdinand, le Roi n'étoit pas demeuré oiſif contre les Autrichiens ; il ſe préparoit à tirer tout le parti poſſible de la bataille de Leuthen, & des ſuites que cette bataille avoit eues. Dès le mois de janvier, Mr. de Werner avoit été détaché dans la haute Siléſie. Quelque ſupériorité qu'eût l'ennemi ſur ſa troupe, il l'avoit contraint de ſe replier en Moravie, de ſorte que les Pruſſiens occupoient dès-lors Troppau & Jægerndorf. Le Roi jugeoit cette avance néceſſaire pour pouvoir exécuter ſes projets ; l'expédition, qui ſe fit au mois de janvier, ne parut à l'ennemi qu'une ſuite de la bataille de Leuthen, & ſervit à nettoyer toute la Siléſie des troupes Autrichiennes. Les choſes en reſtèrent là juſqu'au 14 de mars, que l'armée ſe mit en marche pour commencer les opérations de la campagne. On ſavoit que les ennemis n'étoient pas aſſez avancés dans leurs arrangemens, pour s'oppoſer aux deſſeins que le Roi formoit ; de ſorte que ce temps fut jugé le plus propre à changer en ſiège régulier le blocus de Schweidnitz. Le Roi ſe mit à la tête de l'armée d'obſervation, & ſe cantonna depuis Landshut juſqu'à Friedland ; le prince Maurice eut le commandement de cette gauche, d'où il com-

Janvier. 9.

Mars.

muniquoit par Wuſtengiersdorf à Braunau, & Mr. de Fouquet commandoit le corps qui couvroit cette gorge de la Siléſie. Le Roi établit ſon quartier général à Griſſau, qui étoit au centre de la poſition que ſes troupes occupoient. Le gros de l'armée ennemie étoit encore dans ſes cantonnemens aux environs de Kœnigsgrætz & de Jaromirs ; le maréchal Daun, qui en avoit ſeul le commandement, avoit pouſſé en avant le corps de Laudon à
Avril. Trautenau, & celui de Beck à Nachod. Les armées étant dans cette poſition, Mr. de Treskow inveſtit de plus près la ville de Schweidnitz. La tranchée ne put être ouverte que la nuit du 1 au 2 d'avril ; l'attaque fut dirigée ſur le fort de la Potence, comme l'endroit le moins bien fortifié, & le plus commode pour y conduire les munitions de guerre. Bientôt 24 canons, 20 mortiers & 16 obuſiers furent mis en batterie. Cet ouvrage, ſouvent dérangé par l'artillerie des aſſiégés, ne put être entiérement perfectionné que le 8, & dès le 10 on occupa une flèche que l'ennemi fut obligé d'abandonner ; cette flèche, qui nous approchoit à 100 pas du fort de la Potence, donna lieu au coup de main qu'on tenta ſur cet ouvrage, pour terminer d'autant plus promptement le ſiège ; les canons du fort de l'Eau & de celui de la Potence ayant été démontés dès le 15, on donna l'aſſaut à l'ouvrage après minuit ; on le tourna

par la gorge, & 1000 grenadiers l'emportèrent avec une perte ſi légère, qu'elle ne mérite pas d'être rapportée. Le commandant déconte-nancé par une action auſſi vigoureuſe, battit la chamade ; il ſe rendit priſonnier de guerre avec la garniſon ; le comte de Thierhaimb évacua la ville le 18, & ſa troupe, forte de 5,000 hommes, fut diſperſée dans les différentes places de la Siléſie & de la Marche électorale.

Ce ſiège ſi heureuſement & ſi promptement terminé, fournit au Roi la facilité d'exécuter de plus grands projets ; ſon deſſein étoit de pénétrer dans la Moravie, & de prendre Olmutz ; non pas pour conſerver cette place, car on prévoyoit dès-lors la diverſion que les Ruſſes, qui s'étoient emparés de la Pruſſe, ſe préparoient à faire en Poméranie & dans les Marches de Brandebourg ; mais afin d'amuſer durant toute la campagne les Autrichiens dans cette partie éloignée des états du Roi, pour avoir le temps & la facilité de s'oppoſer en attendant, avec des forces conſidérables, à l'armée Ruſſe. Pour exécuter ce plan, il falloit de néceſſité en impoſer au maréchal Daun, afin de gagner ſur lui quelques marches, & le temps de s'établir aux environs d'Olmutz avant ſon arrivée. Dans cette intention, l'armée du Roi ſe retira des montagnes dans les plaines de Schweidnitz & de Reichenbach, ſous pré-

texte d'y refaire les troupes des fatigues du siège, & d'attendre les recrues qui devoient la joindre. Mr. de Ziethen avec un corps demeura dans les environs de Landshut, d'où il tira un cordon jusques à Friedland, & Mr. de Fouquet entra dans le comté de Glatz, pour en garder tous les débouchés. Ces deux corps, qui masquoient les mouvemens de l'armée derrière les montagnes, avoient encore l'avantage d'empêcher les Autrichiens de recevoir des nouvelles qui pussent les éclairer
Mai. sur les intentions des Prussiens. Pendant que ces dispositions donnoient le change à l'ennemi, l'armée du Roi marcha à Neisse, où elle se sépara en deux colonnes, dont une, où le Roi se trouvoit en personne, prit le chemin de Troppau; & l'autre, que conduisoit le maréchal Keith, celui de Jægerndorf. Ces deux colonnes débouchèrent le 3 de mai dans les plaines d'Olmutz, l'une par Gibau, & l'autre par Sternberg; Mr. de Fouquet les suivit aussi-tôt qu'il remarqua que l'ennemi ayant pris l'alarme, quittoit les environs de Kœnigsgrætz, pour se porter sur Hohemaut. Il prit le chemin de Neisse, d'où il convoya nos munitions de guerre & de bouche pour le siège jusqu'à Olmutz. C'étoit le 12, & le même jour l'armée d'observation passa la Morava à Littau; le Roi s'avança jusqu'à Holeschau; Mr. de Ville y campoit avec 7 régimens de cavalerie; il fut

attaqué par le prince de Wurtemberg, & pouſſé au-delà de Proſtnitz vers Wiſchau. Le prince campa ſon corps à Proſtnitz, & il y demeura pour obſerver l'ennemi du côté de Wiſchau & de Brunn, ayant ſous lui 4 régimens de dragons, 1 de houſards & 4 bataillons. Le maréchal Keith ayant fait l'inveſtiſſement d'Olmutz, ouvrit la tranchée le 27 de mai; il plaça de l'autre côté de la Morava les 10 eſcadrons de Bareuth, 500 houſards, & quelques bataillons francs, qui ſe campèrent proche d'un village nommé Dolein. Pour que le maréchal Keith & l'armée du ſiège fuſſent plus en ſûreté, on jugea qu'il falloit éloigner davantage Mr. de Ville; il penſa être ſurpris dans ſon camp, & ne crut trouver de ſûreté qu'en ſe retirant près des ouvrages de Braunn. L'armée d'obſervation occupa en même temps toutes les poſitions qu'on avoit eu le temps de lui choiſir; en conſéquence de quoi le margrave Charles prit le camp de Neuſtadt, le prince Maurice celui de Littau, Mr. de Wédel celui de Namieſt, & le Roi occupa cette partie des hauteurs qui règnent entre Proſtnitz & Holeſchau, depuis Namieſt juſqu'à Studenitz. Mr. de Puttkammer arriva le 10 de juin à l'armée, ſans avoir été inquiété dans ſa route, avec le convoi qu'il conduiſoit. Mr. de Ziethen, qui fut attaqué à Griſſau par l'ennemi, le repouſſa; & remarquant que toutes les forces des Autri- Juin.

chiens tiroient vers la Moravie, il quitta les montagnes, & joignit preſque en même temps que Mr. de Puttkammer l'armée du Roi. Cependant les munitions de guerre & de bouche n'étant pas ſuffiſantes pour le ſiège, on fit préparer un nouveau convoi en Siléſie, tant pour pouſſer les attaques que pour renforcer l'armée. Il y a apparence que ce ſiége auroit mieux réuſſi, ſi l'on n'avoit pas ouvert les tranchées de trop loin, & qu'on n'eût pas été obligé d'abandonner les premières batteries, parce qu'elles tiroient ſans effet; ce qui conſuma beaucoup de munitions inutilement. Sur ces entrefaites, l'avant-garde du maréchal Daun, aux ordres de Mr. de Harſch, entra en Moravie, & ſe campa vis-à-vis du prince Maurice ſur les côteaux d'Allerheiligen, non loin de Littau. Mr. de Harſch tenta, mais ſans ſuccès, de ſurprendre cette ville. Le maréchal Daun, qui le ſuivoit, s'étoit porté ſur Géwitſch, d'où il détacha un corps de 6,000 hommes, qui s'établit à Prérau. Cette poſition obligea le maréchal Keith à placer ſes dragons à Wiſternitz, & ſes compagnies franches à Biſtrovann & à Koſutchan. Les vues du maréchal Daun alloient à jeter du ſecours dans la ville aſſiégée, ſans s'expoſer à une action, dont la perte auroit entraîné la réduction d'Olmutz. Il fit
8. attaquer de nuit le village de Koſutchan, défendu par un bataillon franc, & l'obligea de

lui céder le terrein; les dragons de Bareuth, qui avoient passé la nuit au bivouac, par une négligence du colonel Meyer, qui les commandoit, n'attendirent pas pour desseller, le retour des partis qu'ils avoient envoyés à la découverte; l'ennemi arriva en poussant leurs patrouilles avec impétuosité; il fondit sur leurs tentes, ne leur donnant pas le temps d'en sortir. Le régiment perdit 300 hommes, & auroit été totalement ruiné, si le bataillon de Nimschewsky ne fût arrivé à temps pour forcer l'ennemi à précipiter sa retraite. Ce succès des Autrichiens leur fit prendre goût aux expéditions nocturnes; ils attaquèrent trois fois le régiment de Ziethen à Kostelitz, & furent toutes les trois fois repoussés avec une perte assez considérable. Les bataillons francs de le Noble & de Rapin ne furent pas aussi heureux; le margrave Charles les avoit envoyés à Sternberg, d'où ils devoient se rendre à Bahrn pour couvrir un convoi, qui arriva le 10; ils furent assez maltraités par les pandours, & perdirent 500 hommes dans cette affaire. Mais revenons à des objets plus considérables: la position de l'armée Autrichienne, & principalement le corps qu'elle avoit détaché à Prérau, exigeoit que la ville d'Olmutz fût mieux enfermée au-delà de la Morava; il sembloit que le corps du margrave à Neustadt n'y fut pas essentiellement nécessaire, & comme on n'avoit pas

trop de troupes, le margrave alla ſe poſter de façon, que ſa gauche occupoit un pont que nous avions à Commothau ſur la Morava, & que ſa droite s'étendoit juſqu'à notre pont de Holitz. Cependant, tandis que les Pruſſiens changeoient leur poſition, Mr. de Bulau, colonel Autrichien, avoit trouvé le moyen de ſe gliſſer dans la ville, & d'amener à Mr. de Marshall, qui en étoit gouverneur, un ſecours de 1200 hommes.

Le maréchal Daun vint peu de jours après déboucher dans la plaine, & ſe camper à Prettlitz, entre Proſtnitz & Wiſchau; il y fut informé que les Pruſſiens attendoient un grand convoi, dont dépendoit la réuſſite du ſiège, par ce que les munitions commençoient à manquer. Ce convoi étoit couvert par 8 bataillons & 4,000 convaleſcens, tant de la cavalerie que de l'infanterie, qu'on avoit enrégimentés pour s'en ſervir durant cette marche. Le tout partit le 25 de juin de Troppau. Le maréchal Daun tourna ſes vues ſur ce convoi; il envoya Mr. de Janus à Bahrn, & Mr. de Laudon à Liebe pour l'intercepter. Sur cela, le Roi détacha Mr. de Ziethen avec 20 eſcadrons & 3 bataillons; il rencontra ce convoi près de Gibau. Le général Laudon l'attaqua le lende-
28. main; après un combat de 5 heures il fut obligé de ſe replier. Le tranſport avançoit très-lentement à cauſe des chemins rompus, & le ma-

réchal Daun profita de ce temps pour renforcer Mrs. Janus & Laudon de 8,000 hommes. Le 30, le convoi fut attaqué de nouveau entre Bautſch & Domſtadt; à peine 1000 hommes de cavalerie, 4 bataillons, & 400 chariots eurent-ils ouvert la marche, & paſſé le défilé de Domſtadt, que l'ennemi ſe porta avec toutes ſes forces de Bahrn & de Liebe ſur ce convoi; de ſorte que ces deux colonnes de l'ennemi venant à ſe joindre, coupèrent l'avant-garde qui venoit de paſſer le défilé, du reſte du corps qui ſuivoit. Mr. de Ziethen, qui étoit avec le gros du convoi, fit charger vigoureuſement une des aîles de l'ennemi; mais le nombre étoit trop diſproportionné pour qu'il pût réuſſir; de ſorte qu'après avoir vaillamment combattu, il fut contraint de ſe retirer avec la plus grande partie de ſon monde ſur Troppau; il y perdit le général Puttkammer & 800 hommes, ſans compter tout le convoi & le tréſor de l'armée, qui tomba entre les mains de l'ennemi. Ce malheur fut cauſe de la levée du ſiège. Si ce convoi eût pu arriver, la ville étoit priſe en moins de quinze jours, parce que l'on avoit achevé la troiſième parallèle, & que l'on commençoit d'en déboucher avec les ſappes. Mais quelque apparentes que fuſſent ces eſpérances, il fallut y renoncer, pour ſauver l'armée, qui en prolongeant ſon ſéjour en Moravie, auroit manqué de ſub-

sistance. Il y avoit deux chemins pour le retour ; l'un qui mène dans la haute Silésie, par lequel l'armée étoit venue, & l'autre qui traverse la Bohème, & mène ou dans le comté de Glatz, ou par Braunau en Silésie. L'ennemi s'étoit préparé à rendre la première route difficile. Laudon, Janus & St-Ignon y étoient demeurés depuis l'affaire des convois ; le maréchal Daun s'étoit porté même avec son armée à Tobischau, de sorte qu'on avoit à craindre, en prenant ce chemin, d'avoir deux corps ennemis sur les flancs, & sans cesse le maréchal Daun derrière l'arrière-garde qui la harcéleroit. En un mot, cette marche n'auroit été qu'une bataille perpétuelle, dans laquelle l'armée auroit perdu l'artillerie du siège, ses équipages, ses blessés, peut-être même y auroit-elle rencontré sa ruine entière au passage de la Morava, que l'ennemi pouvoit lui rendre funeste. Ces considérations déterminèrent promptement le Roi à se tourner vers la Bohème, parce que l'ennemi n'étant pas préparé de ce côté-là, on pouvoit gagner deux marches sur lui ; ce qui étoit un article important pour l'artillerie & le bagage dont l'armée étoit chargée.

Juillet. La nuit du 1 au 2 de juillet le Roi quitta son camp & partit avec toutes ses troupes, partagées en deux colonnes. Le prince Maurice fit l'avant-garde de celle où se trouvoit le Roi, qui passa par Konitz, Tribau, Zwittau, & vint

à Leitomiſchel, où elle s'empara d'un dépôt des ennemis ; la ſeconde, ſous la conduite du maréchal Keith, en ſe retirant de ſes tranchées, n'abandonna que 4 mortiers & un canon intranſportables, parce que les affuts en étoient caſſés ; elle prit le chemin de Littau, Muglitz & Tribau. Toute cette marche juſques-là ne fut point troublée par l'ennemi, par la raiſon que le maréchal Daun ayant fait toutes ſes diſpoſitions pour les chemins de la haute Siléſie, ne put pas retirer aſſez promptement ſes troupes pour agir en force du côté de la Bohême ; néanmoins Mr. de Laſcy, qui campoit à Gibau, voulut entreprendre ſur l'arrière-garde, obligée de paſſer le défilé de Krenau, pour marcher à Zwittau. Il ſe ſaiſit de ce village avec ſes grenadiers ; mais il en fut promptement délogé par Mr. de Wied, & les troupes continuèrent leur chemin ſans être inquiétées. Le maréchal Keith avoit partagé ſa colonne en trois corps, dont celui de Mr. de Retzow ayant traverſé Hohemaut, & s'approchant des collines de Holitz, trouva ces hauteurs occupées par l'ennemi ; il ſe ſaiſit d'une chapelle qui eſt ſur une hauteur vis-à-vis de celle que l'ennemi tenoit ; on commença par ſe canonner réciproquement, Mr. de Retzow continuant à faire filer ſon convoi & ſon eſcorte en même temps. Le général de St-Ignon, qui commandoit les ennemis, crut ce moment propre pour attaquer les

Prussiens ; il fondit avec 1100 chevaux sur le régiment de Brédow, cuirassiers, qu'il obligea de se replier ; sur ces entrefaites arriva un lieutenant, avec 50 housards, que le Roi avoit chargé de dépêches pour le maréchal Keith ; ce brave officier, nommé Kurzhagen, donna avec son peu de monde si à propos sur le flanc de Mr. de St-Ignon, qu'il ramena les cuirassiers ; la cavalerie Prussienne accourut aussi, & rechassa les Autrichiens avec perte de 6 officiers & de 300 hommes. Le maréchal Keith arrivant avec sa colonne, précisément lorsque l'ennemi étoit en déroute, fit prendre à revers l'infanterie ennemie, qui se maintenoit encore sur les hauteurs ; ce qui précipita sa fuite par des forêts épaisses qui protégeoient sa retraite. Pendant que le maréchal Keith étoit occupé avec les ennemis & ses convois, le Roi ayant pris les devans étoit arrivé dès le 11 près de Kœnigsgrætz. Mr. de Buccow couvroit cette ville avec environ 7,000 hommes, qu'il avoit campés derrière l'Elbe, & dans des retranchemens qui entouroient les fauxbourgs. Dès que les troupes furent arrivées, on plaça quelques bataillons vers Hota sur l'Adler, & l'on y construisit une batterie, pour prendre à revers Mr. de Buccow dans ses retranchemens ; en même temps un autre corps passa l'Adler plus haut, qui devoit attaquer le lendemain dès la pointe du jour ce retranchement. On vouloit aussi faire

paſſer l'Elbe à un gros corps de cavalerie, pour couper toute retraite aux Autrichiens ; mais les ponts ne purent être achevés que le 13 au matin. Mr. de Buccow n'attendit pas que cet ouvrage fût achevé ; il évacua la nuit même ſes retranchemens & la ville, & ſe retira vers Clumetz. Le même jour le Roi étant averti que Mr. de Retzow étoit attaqué à Holitz, y marcha avec un corps de cavalerie ; mais l'affaire étoit déjà décidée, & le maréchal Keith conduiſit heureuſement juſqu'à Kœnigsgrætz toute l'artillerie du ſiège d'Olmutz, 1500 bleſſés & malades, outre toutes les munitions de guerre & de bouche qui appartenoient à l'armée du Roi. Dès que toutes les troupes furent raſſemblées, elles ſe campèrent au confluent de l'Adler & de l'Elbe, ayant devant leur front la ville de Kœnigsgrætz occupée par 6 bataillons. 14.

Le premier ſoin du Roi fut de ſe débarraſſer du gros bagage qu'on avoit traîné d'Olmutz à Kœnigsgrætz, & Mr. de Fouquet fut commandé avec 16 bataillons, & autant d'eſcadrons, pour conduire à Glatz l'artillerie, les bleſſés & les chariots ſuperflus. L'ennemi avoit déjà quelque deſſein de harceler les Pruſſiens dans ces paſſages ; le même jour, Mr. de Laudon s'étoit poſté avec 4,000 hommes dans le bois d'Opotſchna. Comme on en étoit inſtruit, & que le Roi vouloit aſſurer la marche de Mr. de Fouquet ſur Neuſtadt, il prit quelques troupes avec lui, &

marcha droit ſur Mr. de Laudon ; l'Autrichien penſa être ſurpris ; mais comme le bois favoriſoit ſa retraite, on ne put lui enlever que 100 cravates ; il ſe retira vers Holitz, & le Roi tint le poſte d'Opotſchna, juſqu'à ce que Mr. de Fouquet eût paiſiblement conduit à Glatz ſon convoi. D'abord après ſon arrivée il détacha Mr. de Schenkendorf l'aîné à Reinerz, Mr. de Golze au Hunulberg, & lui-même il occupa le camp de Nachod, pour couvrir le dos de l'armée. La promptitude de la marche avoit donné aſſez d'avance pour prendre tous ces arrangemens avant que le maréchal Daun pût s'approcher de l'armée Pruſſienne ; il arriva le 22, & prit ſon camp ſur les hauteurs de Clum & de Libitſchau, au-delà de l'Elbe, en même temps que le Roi revint d'Opotſchna rejoindre le gros de ſes troupes. S'il ne ſe fût agi que des Autrichiens, on auroit fini la campagne, ſans quitter la Bohème que pour prendre des quartiers d'hiver ; mais l'invaſion dont les Ruſſes menaçoient la Poméranie & la nouvelle Marche, obligeoit le Roi de ramener ſes troupes en Siléſie, pour pouvoir delà porter des ſecours aux endroits qui en auroient le plus beſoin. On fit entrer dans ce projet toutes les meſures qui pouvoient aſſurer les frontières de la Siléſie ; en conſéquence on eut ſoin d'enlever tous les fourrages & toutes les proviſions du cercle de Kœnigsgrætz, pour empêcher le maréchal

16.

Daun, faute de magasins, d'agir de ce côté contre la Silésie. Cela lui devint en effet impossible, parce qu'il avoit été obligé au commencement de la campagne, de diriger toutes ses subsistances du côté de Brunn, qu'ensuite l'armée Prussienne lui avoit enlevé dans sa marche tous les dépôts qu'il avoit en Bohème, & qu'enfin on avoit consumé les fourrages du cercle de Kœnigsgrætz. On quitta donc la nuit du 25 le camp de Kœnigsgrætz. Les pandours attaquèrent les fauxbourgs de la ville dans le temps qu'on vouloit l'évacuer; le général Saldern & le colonel Blankensée y furent tués; on perdit 70 hommes. L'armée du Roi se replia par Caravalhotta sur Rochonitz; Mrs. Laudon, St-Ignon & Lascy suivirent l'arrière-garde avec environ 15,000 hommes, & quoiqu'ils essayassent de l'entamer, ils ne purent point y réussir, & furent vigoureusement repoussés par les housards de Puttkammer. Pour faire passer à l'ennemi l'envie de harceler les arrière-gardes, on prépara le lendemain une embuscade; ce fut au passage de la Métau; on occupa avec 10 bataillons & 20 escadrons, un bois qui se trouve sur ce chemin, & qui tire de Jaromirs à la Métau; après quoi l'armée se mit en marche, & ne présenta à l'ennemi qu'une foible arrière-garde de housards; Mr. de Laudon, qui s'échauffoit facilement, voulut donner dessus; alors la cavalerie, en sortant de l'embuscade, le prit

dans tous les ſens ; il fut fort maltraité, & perdit 300 hommes ; après cette petite correction, l'armée du Roi pourſuivit paiſiblement ſa marche, & ſe campa entre Boruslawitz & Geſſnitz, & l'on détacha Mr. de Retzow, pour couvrir la droite de l'armée au paſſage des montagnes.

Août. Mr. de Retzow délogea Mr. Janus de Studenitz, & le Roi occupa le camp de Skalitz. Dans l'emplacement où l'armée étoit campée, il ſe trouvoit une hauteur ſur la droite dont il falloit néceſſairement ſe mettre en poſſeſſion ; le Roi y plaça les volontaires de le Noble, comme un appât qu'il préſentoit à l'ennemi, & 6 bataillons, campés dans une eſpèce de ravin, avoient ordre de ſoutenir ce poſte en cas d'attaque. Ce qu'on

2. avoit prévu arriva ; Mr. de Laudon vint de nuit pour ſurprendre le Noble ; il fut reçu autrement qu'il ne s'y attendoit ; on le mit en fuite, & ſans compter les morts & les bleſſés, il y perdit 6 officiers & 70 hommes. Le maréchal Daun avoit cependant fait longer à ſon armée le cours de l'Elbe, de ſorte qu'elle s'étendoit depuis Kœnigsgrætz juſqu'à Jaromirs, vers Kœnigshof. Le Roi ſe campa le lendemain à Wiſoka, & Mr. de Retzow à Starkſtadt. La marche ſe pourſuivit de Wiſoka à Politz & Wernersdorf, ſans qu'on fût ſuivi par les ennemis. Le 8, toutes les troupes reprirent le camp de Griſſau & de Landshut.

La diverſion, à laquelle on s'étoit attendu de

de la part des Ruſſes, ſe fit pendant ce retour de Bohème. Mr. Fermor s'étoit avancé en pluſieurs corps, de la Pruſſe, ſur les frontières de la Poméranie & de la nouvelle Marche; Mr. de Platen avoit obſervé les ennemis de Stolpe, où il avoit été tout l'hiver en détachement. Sur ces avis, le comte de Dohna avoit reçu l'ordre dès le mois de juin de lever le blocus de Stralſund, pour s'approcher de l'Oder, afin de s'oppoſer aux Ruſſes de quelque côté qu'ils vouluſſent pénétrer dans les états du Roi. Mr. de Fermor s'étoit avancé de Poſen à Kœnigswald, Méſeritz & Cloſter-Paradies, où il campoit en trois corps. Le comte de Dohna détacha Mr. de Kanitz à Reppen, pour obſerver l'ennemi, d'où Mr. de Malachowsky fit une courſe juſqu'à Sternberg, & en délogea les Ruſſes. Le comte de Dohna, qui n'étoit pas aſſez en force pour répandre des détachemens, attira à lui Mr. de Platen, & ſe borna à diſputer aux ennemis le paſſage de l'Oder; il ſe campa pour cet effet à Francfort. La partie cependant n'étoit pas égale; comme le moindre échec qu'auroit ſouffert le corps du comte de Dohna, devenoit préjudiciable à l'état, & pouvoit entraîner après ſoi la ruine totale de la Marche électorale, le Roi prit le parti de s'y rendre en perſonne avec un renfort aſſez conſidérable, pour donner aux troupes Pruſſiennes une eſpèce d'égalité avec celles des ennemis; ce renfort conſiſtoit en 16

bataillons & 28 eſcadrons. La plus grande partie de l'armée aux ordres du maréchal Keith & du margrave Charles, demeura dans le camp de Landshut, pour garder les frontières de la Siléſie. Le Roi dirigea ſa marche par Ronſtock, Lignitz, Hinzendorf, Dakau, Wartenberg, Schertendorf, Croſſen, Ziebingen à Francfort, où il apprit que Mr. de Fermor s'étant avancé par Landsberg à Cammin & à Tamſel, avoit fait
15. bombarder la ville de Kuſtrin, qui avoit été miſe en cendres, après avoir rejeté toutes les propoſitions de capitulation que le général Stoffel avoit faites à Mr. de Schack, qui en étoit commandant. Ces entrepriſes de l'ennemi avoient engagé le comte de Dohna à rapprocher ſon corps de cette fortereſſe, pour la mieux ſoutenir. Ce fut dans ce camp près de Gorgaſt, le 22 août, que le Roi joignit le comte de Dohna. Les Ruſſes avoient établi leurs parallèles préciſément au débouché de la chauſſée qui conduit de Kuſtrin à Tamſel, & leurs batteries étoient conſtruites de manière que l'armée n'auroit pu déboucher de la place, ſans s'expoſer à faire des pertes conſidérables, mais inutiles. Le Roi réſolut cependant d'attaquer l'ennemi; il falloit ſe battre, afin de ſe débarraſſer pour un temps d'une armée, & gagner celui de ſe tourner d'un autre côté. Le Roi pouvoit donc employer trois ſemaines à cette expédition; mais comment la terminer ſi vîte ſans en venir aux mains? Le

maréchal Daun, qu'on avoit quitté à Jaromirs, pouvoit dans cet intervalle ſe tourner, ou vers la Siléſie, ou vers la Saxe, & il falloit pouvoir s'y rendre dans les différens cas, ſelon que le beſoin le demanderoit. Le Roi jugea donc qu'il falloit en impoſer à l'ennemi par de fauſſes démonſtrations; on fit des batteries vis-à-vis de Dréwitz, & l'on occupa les digues de l'Oder, comme ſi effectivement on avoit deſſein de paſſer ce fleuve dans les environs; en même temps le Roi renforça la garniſon de Kuſtrin de 4 bataillons. Il avoit envoyé Mr. de Kanitz à Wrietzen, pour raſſembler tous les bateaux qui ſe trouvoient dans cette partie ſur l'Oder. Tandis que l'armée marchoit la nuit du 23 en remontant l'Oder juſqu'à Guſtebieſe, où elle fut jointe par Mr. de Kanitz, qui amena ſuffiſamment de bateaux pour la conſtruction du pont, on ſe donna tant de ſoins pour l'achever, que toute l'armée l'eut paſſé à midi; elle continua ſa marche juſqu'au village de Cloſſow, où elle ſe campa, & par cette poſition, elle coupa déjà le corps de Mr de Fermor de celui de Mr. Romanzow, qui étoit du côté de Schwedt, où il avoit deſſein de paſſer l'Oder. Le 24, l'armée ſe campa à Dermitzel, vis-à-vis de Mr. de Fermor, qui ſur les mouvemens des Pruſſiens, avoit levé le ſiège de Kuſtrin, & s'étoit fait joindre par la diviſion de Mr. Czernichef, avec laquelle & le gros de ſes troupes, il prit une poſition

entre les villages de Quartſchen & de Zicker, ayant un ruiſſeau marécageux devant ſon front; ces troupes campoient en quarré, ſelon l'uſage que le maréchal Munnich avoit ſuivi, en faiſant la guerre aux Turcs dans la petite Tartarie.
25. Le même jour que l'armée Pruſſienne arriva, le Roi s'empara du moulin de Damm, & du pont qui paſſe le ruiſſeau; ſon avant garde prit poſſeſſion de la forêt de Maſſlin, par laquelle il falloit paſſer pour tourner le camp des ennemis. Le lendemain, l'armée débouche ſur 4 colonnes dans la plaine, près du village de Batzelow; les ennemis avoient laiſſé entre ce village & Cammin le gros de leur bagage ſous une petite eſcorte; ſi l'on avoit été moins preſſé, on auroit pu le leur enlever ſans peine, & les obliger par quelques marches à quitter le pays; mais il falloit en venir à une déciſion, dont on devoit tout attendre, vu la diſpoſition bizarre que l'ennemi avoit donnée à ſa bataille. La marche de l'armée continua donc ſur Zorndorf, où le Roi ſe propoſoit d'attaquer la face oppoſée du quarré vis-à-vis de laquelle on avoit été à Dermitzel. Les Coſaques mirent le feu à Zorndorf; ce qui embarraſſa un peu, parce que la groſſe artillerie devoit paſſer ce village, pour former des batteries vis-à-vis de l'ennemi. La gauche, deſtinée à faire la première attaque, s'appuyoit à un fond qui tire vers Wilkersdorf. Mr. de Manteufel commandoit la première

attaque, conſiſtant en 10 bataillons ; il étoit ſoutenu par la gauche de la première ligne, commandée par Mr. de Kanitz, & par la ſeconde ligne de l'armée. On ſe ſervit de quelques ravins, à l'abri deſquels on mit la cavalerie de la gauche contre l'artillerie de l'ennemi, & où toutefois elle étoit à portée d'agir dès que cela ſeroit trouvé néceſſaire. Les ordres du Roi portoient que la première attaque, en avançant conſtamment, s'appuyât à ce ravin, qui la conduiſoit directement ſur la droite des Ruſſes ; mais par des contretemps & des méſentendus, il arriva qu'elle s'en écarta en approchant de l'ennemi, de façon que Mr. de Kanitz, qui devoit être derrière Mr. de Manteufel, ſe trouva à ſa droite. L'attaque fut repouſſée, & l'infanterie revint en aſſez grande confuſion ; mais comme l'ennemi étoit auſſi en déſordre, le Roi fit ordonner à Mr. de Seidlitz de le charger incontinent ; il forma trois colonnes, qui percèrent en même temps le quarré, & en moins d'un quart-d'heure tout le champ de bataille fut nettoyé d'ennemis ; ce qui ſe ſauva de l'armée Ruſſe, paſſa ce fond qu'elle avoit à ſa droite, & commença de ſe reformer vers Quartſchen. Le Roi prit alors l'infanterie de ſa droite, avec laquelle il fit un quart de converſion, & la forma vis-à-vis de ce fond On voulut le faire paſſer aux troupes à différentes repriſes ; mais elle revenoit après un court

eſpace de temps, ſans qu'on en comprît d'abord la raiſon. C'eſt que la caiſſe militaire des Ruſſes & tout l'équipage de leurs généraux étoient dans ce fond ; les troupes, au-lieu de le paſſer, comme elles le pouvoient, s'amuſoient à piller, & revenoient dès qu'elles étoient bien chargées de butin. La cavalerie ne pouvoit agir dans cette partie à cauſe des marais dont ce fond étoit rempli ; cela réduiſit les Pruſſiens à canonner l'ennemi, ce qu'ils continuèrent juſqu'à nuit cloſe. La bataille avoit commencé à 9 heures du matin, & ne finit qu'à 8 heures & demie du ſoir. Les Ruſſes ſe retirèrent dans le bois de Tamſel, où toutes leurs troupes ſe mirent en peloton, la cavalerie au centre, entourée de l'infanterie. Ils perdirent à cette action 103 canons, 27 drapeaux & étendards, 82 officiers, parmi leſquels 5 généraux ; environ 2,000 priſonniers, & pour le moins 15,000 hommes qu'ils laiſſèrent ſur la place, parce que la cavalerie ne leur fit point quartier. L'armée du Roi y perdit Mr. de Ziethen, général des cuiraſſiers, 60 officiers morts ou bleſſés, & environ 1200 hommes, avec 20 pièces de canon. Le lendemain 26, l'armée du Roi prit une poſition très-voiſine de l'armée Ruſſe ; on n'étoit qu'à 1200 pas les uns des autres. Si l'on avoit eu ſuffiſamment de munitions, on les auroit attaqués ; on fut obligé de ſe contenter d'une canonnade, qui ne fut pas même auſſi vive

qu'on l'auroit déſiré, à cauſe qu'il falloit ménager la poudre. Il n'y eut point de tentes dreſſées de part ni d'autre. Les dragons Ruſſes eſſayèrent d'attaquer l'infanterie Pruſſienne ; ils furent vivement repouſſés par le régiment de Kreytzen. Pendant l'action de la veille & durant cette journée, c'étoit un ſpectacle affreux que de voir tous les villages voiſins, auxquels les Coſaques avoient mis le feu, & qui raſſembloient dans ces environs toutes les calamités dont l'humanité peut être affligée. Cependant les canons pruſſiens tiroient avec ſuccès, parce qu'il étoit preſque impoſſible aux artilleurs de manquer la groſſe maſſe que l'ennemi formoit ; au-lieu que les leurs tiroient ſans le moindre effet. On reçut vers le ſoir quelque peu de munitions, dont les batteries firent un ſi bon uſage, que la place devenant dès-lors inſoutenable pour les Ruſſes, ils la quittèrent la nuit même, & allèrent ſe camper à Cammin. Le Roi les ſuivit ; on fit encore quelques centaines de priſonniers ſur leur arrière-garde, & l'on ſe campa devant Tamſel, proche des ennemis. La perte de cette bataille obligea Mr. de Romanzow à quitter en hâte les environs de l'Oder & de Stargard, pour accélérer ſa jonction avec Mr. de Fermor, qui bientôt ſe retira à Vietz, puis à Landsberg, où il raſſembla toutes ſes troupes. Le Roi le pourſuivit juſqu'à Blumberg.

Pendant que l'armée Pruſſienne étoit occupée contre les Ruſſes, Mr. de Laudon avoit traverſé la Luſace, dans l'intention de les joindre, & ce qu'il auroit fait s'il n'avoit trouvé le prince François de Brunſwick dans ſon chemin; le Roi l'avoit détaché à Beesko du camp de Tamſel. Ce prince, après lui avoir enlevé différens partis, obligea l'ennemi à ſe replier ſur Lubben. Des raiſons plus fortes que celle-là empêchèrent le Roi de pouſſer plus loin les avantages qu'il avoit remportés ſur les Ruſſes; il falloit accourir en Saxe au ſecours de S. A. R. le prince Henri. Mr. de Dohna, en conſéquence de ce nouvel arrangement, reſta vis-à-vis des Ruſſes, & le Roi partit, pour ſe joindre au prince ſon frère, avec le même corps qu'il avoit amené dans l'électorat. L'éclairciſſement des faits demande que nous rapportions ſuccinctement ce qui s'étoit paſſé juſqu'a-
Juillet. lors en Saxe. Dès le mois de juillet, S. A. R. avoit occupé le camp de Tſchopa, pour s'oppoſer aux troupes des cercles commandées par le prince de Deux-Ponts, auquel étoit joint un corps d'Autrichiens aux ordres de Mr. de Haddick. S. A. R. fit chaſſer un détachement des ennemis qui occupoit le Basberg; & comme le gros corps des cercles ne s'étoit pas encore avancé, on ſe borna à la petite guerre, dans laquelle les Pruſſiens eurent l'avantage, faiſant en différentes rencontres des priſonniers ſur les

ennemis, du nombre desquels Mr. de Mitrowsky, général des Autrichiens, fut le plus considérable. S. A. R. ayant des nouvelles de l'approche d'un corps d'ennemis commandé par Mr. Dombale, qui s'avançoit sur Zwickau, détacha Mr. de Finck pour le déloger de la Saxe; ce qui réussit au point, qu'on l'obligea de se replier sur Reichenbach. Bientôt après, la présence du prince devenant néceſſaire aux environs de Dresde, à cause que le prince de Deux-Ponts prenoit par la Bohème le chemin de Tœplitz, l'armée marcha par Chemnitz, & s'établit à Dippoldiswalda, tenant Mr. de Hulsen avec un détachement à Freyberg, & Mr. de Knobloch à Maxen. Pendant ce temps, un autre corps des cercles s'étant posté à Waldkirchen, il fut attaqué & battu par Mr. de Kleist. Mais comme Mr. de Haddick s'avançoit vers Cotta, S. A. R. changea sa position; elle prit le camp de Sedelitz proche de Pirna, & garnit devant elle les villages de Zehista & de Zuschendorf; delà l'armée prit le camp de Gamig, qui lui étoit plus convenable. Bientôt le prince de Deux-Ponts parut; il occupa les hauteurs de Struppen, tenant à sa gauche Mr. de Haddick, qui s'étendoit de Rothwernsdorf à Cotta Il résolut de prendre le Sonnenstein, qui incommodoit sa position; il y fit avancer quelques mortiers, & Mr. de Grape, qui y commandoit, se rendit mal à propos, & fut fait prisonnier de guerre.

Août. 2. 6. 20.

En même temps le maréchal Daun s'étoit avancé en Luſace ; il avoit laiſſé un détachement de 20,000 hommes aux ordres de Mrs. de Harſch & de Ville, qui campoit entre Jægerndorf & Troppau. L'intention du maréchal étoit de ſe ſervir de ce corps pour faire le ſiège de Neiſse, dès que l'éloignement de l'armée Pruſſienne pourroit permettre de tenter cette entrepriſe ; il avoit eſpéré que l'invaſion des Ruſſes attireroit vers eux toutes les forces du Roi ; & comme ſes eſpérances ſe trouvèrent trompées de ce côté-là, il s'avança en Luſace, pour y attirer les Pruſſiens, & donner à Mr. de Harſch le temps d'achever ſon ſiège. Il s'étoit d'abord avancé juſqu'à Kœnigsbruck, où il apprit la défaite des Ruſſes ; ſur quoi abandonnant les deſſeins qu'il pouvoit avoir ſur Meiſſen ou ſur Torgau, il ſe replia ſur Stolpen. Bientôt il borda l'Elbe de différens détachemens, dans l'intention de paſſer ce fleuve à Pilnitz, & de prendre à dos la poſition des Pruſſiens à Gamig, pendant que le prince de Deux-Ponts & Mr. de Haddick les entameroient de front. Le prince Henri, qui étoit informé de ces projets, en donna avis au Roi ; ce qui occaſionna la marche rapide de celui-ci, pour ſe
Sept. joindre au prince ſon frère. D'abord le maréchal de Keith & le prince Charles eurent ordre de quitter la Siléſie, pour ſe joindre en Luſace aux troupes du Roi. Mr. de Fouquet

demeura à Landshut, & on lui commit la garde des débouchés de la Bohème. Le corps du Roi partit le 2 de Blumberg, & paſſant par Manchenau, Mulroſe, Trebatz, Lubben, Doberbek, Elſterwerda, arriva le 9 à Dobritz, près de Groſſenhayn, où le maréchal Keith & le margrave le joignirent, dont le corps avoit paſſé par Hartmansdorf, Priebus, Moska, Spremberg, Senftenberg. Mrs. de Werner & de Mœring avoient battu chemin faiſant, l'un à Priebus & l'autre à Spremberg, deux détachemens Autrichiens, & leur avoient fait au-delà de 500 priſonniers. L'armée ſe campa le 12 entre Boksdorf & Reichenberg, d'où le Roi s'aboucha avec le prince ſon frère, pour prendre enſemble les meſures convenables aux circonſtances préſentes. Le même ſoir l'armée ſe mit en marche; il s'agiſſoit d'occuper les hauteurs de Weiſſig avant l'ennemi. Les Autrichiens avoient au Cerf blanc un poſte qu'il falloit déloger; le Roi y marcha tout droit, & Mr. de Wédel par un chemin qui vient de Radeberg, & qui tourne cette poſition; les Autrichiens furent forcés de ſe retirer; & dès que les têtes de l'armée eurent gagné les hauteurs de Weiſſig, elles donnèrent ſur des houſards & des dragons qui s'y étoient rendus, dans l'intention de protéger le campement du maréchal Daun; celui-ci s'y étoit avancé, pour y tracer la poſition des troupes. Tous

ces corps furent repliés, & l'armée du Roi prit le camp de Schœnfeld, vis-à-vis du camp du maréchal Daun, qui s'étendoit de Lohmen par Stolpen vers Biſchofswerder. On aſſura auſſi-tôt la communication des deux armées Pruſſiennes par des ponts ſur l'Elbe. L'armée du Roi étoit arrivée à propos, car Mr. de Laſcy étoit commandé avec tous les grenadiers Autrichiens pour conſtruire le pont de Pilnitz; & il faut avouer que le maréchal Daun auroit eu tout le temps d'exécuter ce deſſein avant l'arrivée du Roi, s'il avoit été dans ſon caractère d'agir avec plus de vivacité & de promptitude. Le même jour que l'armée prit la poſition de Schœnfeld, le général de Retzow fut envoyé avec un détachement pour déloger Mr. Laudon de Radeberg; l'Autrichien ſe retira ſur Arnsdorf & Fiſchbach. On réſolut de l'entamer de nouveau dans ce poſte; pour cet effet, le prince François avec quelques bataillons ſe préſenta ſur ſon front; Mr. de Retzow le tourna par ſa droite & le Roi par la gauche. Il eſt à préſumer que ce corps auroit été ruiné, ſi tous les reſſorts euſſent bien joué en même temps; mais il arrive d'ordinaire que de ſemblables projets ne réuſſiſſent qu'en partie; Laudon perdit cependant au-delà de 500
27. hommes dans cette affaire; il ſe ſauva par le bois, & occupa les monticules de Harta, où il campa ſous la protection du canon du maré-

chal Daun. Ces petits avantages ne décidoient rien ; un des objets principaux dans les circonſtances où ſe trouvoient les armées, étoit d'éloigner l'armée impériale des bords de l'Elbe. Il étoit difficile d'y réuſſir autrement qu'en lui donnant de la jalouſie ſur les convois qu'elle tiroit de Zittau, afin d'obliger le maréchal Daun à faire les mouvemens qu'on déſiroit. Le Roi quitta ſon camp de Schœnberg, & ſe porta avec ſon armée ſur Ramnau; par cette poſition les Pruſſiens s'approchoient du flanc de l'ennemi; & pour lui cauſer plus d'inquiétudes, Mr. de Retzow ſe rendit à Bautzen, & s'y établit avec ſon corps. Laudon occupoit encore vis-à-vis de notre gauche, proche de Biſchofswerder, une hauteur dont on réſolut de ſe rendre maître. Pour cet effet, le prince de Wurtemberg tourna les Autrichiens à dos, & le Roi ſe préſenta ſur leur front. Mr. de Laudon n'attendit point que l'affaire s'engageât, mais ſe replia en grande confuſion au-delà de Biſchofswerder; nous occupâmes ſon camp & la ville. Le maréchal Daun craignit à ſon tour que la poſition des Pruſſiens ne lui portât préjudice; il avoit renoncé dans ce moment aux projets qu'il avoit formés ſur l'armée du prince Henri; il fut obligé de ſe rapprocher de ſes vivres, & ſe propoſa en même temps de choiſir un poſte par lequel il pût couper les Pruſſiens de la Siléſie, pour donner à Mr.

partie du camp paſſoit le ruiſſeau, à cauſe des hauteurs qu'il falloit néceſſairement occuper, & de la communication avec le corps de Mr. de Retzow, qu'on aſſuroit & dont on abrégeoit le chemin par cette poſition. La droite du maréchal Daun, comme nous l'avons dit, s'appuyoit ſur le Stremberg; ſon centre étoit ſur des hauteurs inexpugnables; ſa gauche tiroit vers Jauernick & Sornitz. Il fit préparer en ſecret des chemins pour 4 colonnes, qui conduiſoient au bois, dont Mr. Laudon avoit pris poſſeſſion. Son projet étoit d'attaquer l'armée Pruſſienne par quatre endroits à la fois, ſavoir, par le poſte de Laudon, par le moulin qu'occupoit le bataillon franc, par cette partie vers Kottitz, qui ſe trouvoit au-delà du ruiſſeau, & la quatrième attaque devoit ſe faire par le prince de Durlach ſur le poſte du Weiſſenberg, où commandoit Mr. de Retzow. Ce fut la nuit du 13 au 14 d'octobre que le maréchal Daun exécuta ſon deſſein. L'attaque du moulin, gardé par le bataillon franc, fut la première; les ennemis l'emportèrent ſans grande peine. En même temps Laudon ayant trouvé le moyen de ſe gliſſer avec ſes pandours à dos de l'armée, mit le feu au village de Hochkirchen; ce qui obligea les bataillons qui le gardoient à l'abandonner. L'ennemi ſe ſaiſit dans cette confuſion de la batterie qui étoit à la pointe du village; en même temps le brave major Lange ſe jeta avec un bataillon

du

du margrave Charles dans le cimetière de Hochkirchen. L'armée n'eut que le temps de prendre les armes, & non celui d'abattre les tentes. Le Roi entendit tirer le canon, & quoiqu'il ne fût averti de rien, il prit d'abord trois brigades du centre, avec lesquelles il marcha à la droite; les ténèbres étoient si épaisses, qu'on ne voyoit pas à un pas devant soi. On s'apperçut d'abord que l'ennemi étoit maître de notre grande batterie, parce que les boulets de canon voloient dans le camp, & qu'il auroit été impossible qu'ils eussent pu y parvenir des batteries de l'ennemi. Le village de Hochkirchen en flammes fut le fanal qui éclaira nos dispositions. Le Roi prit par le derrière de son camp pour tourner ce village; dans la marche, on donna sur un corps de grenadiers Autrichiens, dont 300 furent pris; mais dans la confusion du combat, n'ayant pas du monde de reste pour les garder, la plupart s'échappèrent. Notre infanterie tourna Hochkirchen, & commençoit à pousser les Autrichiens, lorsque quelques escadrons ennemis, qu'on ne pouvoit pas distinguer dans l'obscurité, la ramenèrent; les gendarmes & le régiment de Vasold firent une charge fort vive; tout ce qu'ils rencontrèrent, plia devant eux; mais ne pouvant pas se diriger dans l'obscurité, ils donnèrent sur de l'infanterie, postée à ce bois que Laudon avoit occupé dès la veille; tout le canon des Autrichiens y étoit, & l'infanterie

bien & avantageuſement établie ; ce canon tirant à mitraille, força la cavalerie Pruſſienne à ſe retirer auprès de ſon infanterie. D'un autre côté, le maréchal Keith & le prince Maurice d'Anhalt voulurent reprendre la batterie qui étoit perdue ; ils le mirent à la tête de quelques bataillons, pour traverſer le village de Hochkirchen ; le chemin qui paſſe le village eſt étroit ; à peine ſept hommes de front pouvoient-ils y tenir, & ils trouvèrent, en voulant déboucher delà, que les Autrichiens les débordoient ſi conſidérablement, qu'ils ne purent jamais ſe former, pour mener leurs troupes à la charge ; ils furent auſſi-tôt contraints de ſe replier. Le maréchal Keith y fut tué, Mr. de Geiſt mortellement bleſſé, & le prince Maurice dangereuſement. Quoiqu'à différentes repriſes on tentât de paſſer le village, il n'y eut pas moyen de réuſſir ; l'incendie étoit trop conſidérable, & la bataille fut perdue. Pour couvrir la retraite, le Roi envoya des ordres à Mr. de Retzow de le joindre inceſſamment. Ce général avoit trois fois repouſſé le prince de Durlach. Comme ce dernier ne pouvoit venir à lui qu'en traverſant un défilé, Mr. de Retzow y laiſſa entrer le nombre d'ennemis qu'il lui plut ; après quoi il les chargea & les culbuta avec une perte conſidérable dans le lieu dont ils avoient débouché ; cette manœuvre s'étoit répétée à trois repriſes, lorſqu'il fut obligé de rejoindre l'armée. Il vint à propos à

notre gauche. Le Roi avoit été contraint de la dégarnir, pour porter des ſecours à ſa droite; cependant il ne put pas arriver aſſez à temps, pour empêcher que le bataillon de Kleiſt ne fût entouré par l'ennemi, & contraint de mettre les armes bas. La droite de l'armée ſe ſoutenoit, quelque effort que fît l'ennemi pour dépaſſer le village de Hochkirchen. La bataille avoit commencé à 4 heures, à 10 le cimetière fut emporté; le village & la batterie étoient déjà perdus; l'ennemi ſe trouvoit trop bien établi, pour qu'on pût le déloger; un gros corps de cavalerie venoit à dos de l'armée; Mr. de Retzow avoit abandonné le Weiſſenberg: dans ces circonſtances, la poſition de l'armée n'étoit plus ſoutenable, & il ne reſtoit d'autre parti à prendre, que celui de la retraite. La cavalerie deſcendit la première des hauteurs dans la plaine, pour couvrir la marche de l'infanterie. La droite de l'infanterie prit alors le chemin de Doberſchutz, où l'on marqua le camp, & le corps de Mr. de Retzow fit l'arrière-garde de l'armée. La cavalerie Autrichienne attaqua la nôtre à différentes repriſes; mais elle fut vigoureuſement repouſſée par Mr. de Seidlitz & par le prince de Wurtemberg. Le camp que l'armée prit étoit bon, proche de Bautzen, entouré d'un double foſſé marécageux, & ſur des collines qui n'étoient dominées d'aucun côté. Le maréchal Daun retourna le même jour dans ſon ancien

camp, & il ne parut pas qu'il eût gagné la victoire. Les Pruſſiens perdirent, comme nous en avons touché quelque choſe, des perſonnes dignes par leur grand mérite d'être regrettées, le maréchal Keith, le prince François de Brunſwick, & Mr. de Geiſt; preſque tous les généraux eurent des contuſions ou des bleſſures, ainſi que le Roi, le margrave Charles, & tant d'autres qu'il ſeroit trop long de nommer. Nous perdîmes 3,000 hommes, la plupart d'infanterie; & il ne nous reſta du nombre des priſonniers que nous avions faits, qu'un général nommé Vitteleſchi, & 700 hommes.

Pendant que tout ceci ſe paſſoit en Luface, Mrs. de Ville & de Harſch tenoient Neiſse étroitement bloqué; on étoit informé qu'un train d'artillerie de 100 canons & de 40 mortiers devoit partir d'Olmutz pour ſe rendre en Siléſie. En combinant avec ces préparatifs l'effet qu'une victoire gagnée devoit produire ſur l'eſprit des Autrichiens, il étoit facile de prévoir que le ſiège de Neiſse en ſeroit la ſuite. Cette place étoit trop importante pour que le Roi n'employât pas tous les moyens imaginables de la ſauver; cependant on ne pouvoit en faire lever le ſiège qu'en marchant en Siléſie avec une armée. La difficulté étoit de ne point déranger les affaires d'un côté pour les rétablir de l'autre. Enfin ſur la nouvelle que les Ruſſes avoient abandonné Stargard, & diri-

geoient leur marche par Reez & Calies ſur la Pologne, le Roi prit les meſures ſuivantes : il attira à lui le prince ſon frère avec 10 bataillons, & du canon, pour remplacer celui que l'on avoit perdu : le comte de Dohna reçut ordre de ſe rendre en Saxe & de ne laiſſer en Poméranie qu'un corps ſous Mr. de Platen, pour ſecourir Colberg, que Mr. de Palmbach aſſiégeoit avec 15,000 Ruſſes : il fut averti de diriger ſa marche ſur Torgau, pour pouvoir delà ſe tourner du côté qui auroit le plus beſoin de ſa préſence ; Mr. de Fink prit le commandement du reſte du corps du prince Henri, qui tenoit le camp de Gamig. Tandis que ces ordres partoient, le maréchal Daun s'avança, & vint ſe camper proche de l'armée du Roi. Un détachement couvroit ſon flanc à Buchwald ; ſa droite s'appuyoit à Cannewitz, d'où la ligne prenoit par Belgern, Wurchen, Dreſſa, en forme de demi-cintre convexe par Grubſchutz & Strela ; ſa réſerve prit le poſte de Hochkirchen. Quelque formidable que fût l'aſpect de ces troupes, les Pruſſiens en avoient d'autant moins à craindre, qu'à peine les Autrichiens eurent-ils pris cette poſition, qu'ils ſe retranchèrent juſqu'aux dents. Les deux points qui méritoient une attention ſérieuſe, étoit la conſervation de Bautzen, où ſe trouvoient les vivres & la boulangerie de l'armée, & le moulin de Malſchwitz, qui eſt ſur une hauteur, dont il

ne falloit pas ſouffrir que l'ennemi s'emparât. Le Roi garantit la ville de Bautzen contre les entrepriſes des Autrichiens par un corps intermédiaire, qu'il plaça entre cette ville & ſa droite ; & pour le moulin à l'extrêmité de la gauche, il n'y mit que des vedettes de houſards, pour que l'ennemi ne s'apperçût point de l'importance dont nous étoit ce poſte. La raiſon d'en uſer ainſi étoit que le moulin ſe trouvoit à la diſtance d'un quart de mille de la gauche ; de ſorte qu'en gardant la poſition de l'armée, on ne pouvoit pas le ſoutenir à cauſe de ſon éloignement ; & l'importance de ce moulin conſiſtoit en ce que dans la marche que le Roi méditoit de faire, il ne pouvoit pas gagner Gœrlitz avant le maréchal Daun, ſi les colonnes ne paſſoient au pied de ce moulin ; de ſorte qu'au cas que l'ennemi y eût placé des troupes, il falloit paſſer la Sprée derrière le camp & la repaſſer plus bas, ce qui faiſoit un circuit de deux milles de détour pour les troupes. Le maréchal Daun de ſon côté ſuppoſoit que le Roi, lorſqu'il apprendroit le ſiège de Neiſse, ne trouveroit aucun autre expédient pour ſe rendre en Siléſie, que celui de l'attaquer, & ce fut-là la raiſon qui lui fit prendre cette poſition de Cannewitz & de Wurchen, & qui lui donna l'idée de ſe retrancher. Cela parut même par une lettre qu'il écrivit à Mr. de Harſch, dans laquelle il dit : » Faites votre ſiège

» tranquillement ; je tiens le Roi ; il eſt coupé » de la Siléſie, & s'il m'attaque, je vous en » rendrai bon compte ». Il en arriva tout différemment de ce que le maréchal imaginoit. Le prince Henri partit avec ſon détachement de Gamig ; il paſſa par Marienſchein, & arriva le 21 à l'armée du Roi, ſans rencontrer d'ennemis ſur ſa route. Tous les préparatifs de la marche ne purent être achevés que le 24, & le même ſoir l'armée ſe mit en mouvement. La garniſon de Bautzen ſervit d'eſcorte aux vivres de l'armée ; ce corps prit les devans dès la nuit précédente, & paſſa par Kumerau, Nendorf, Trauben & Culmen. L'armée marcha ſur deux colonnes. On forma l'arrière-garde ſur la hauteur du moulin à vent, d'où l'on prit par Leichnau, Iſchmitz, tournant entiérement la droite de l'ennemi ; enſuite on ſe porta ſur Weyersdorf, & delà ſur Ullersdorf, où l'armée campa. Mr. de Mœring, qui avoit eu l'avant-garde du bagage, ſurpris près d'Ullersdorf 300 cavaliers Autrichiens, dont peu ſe ſauvèrent, & la colonne du Roi ayant donné près de Weyersdorf ſur un bataillon de pandours qui ne ſe croyoit 25.
pas expoſé à l'ennemi, ce bataillon fut totalement détruit. Le lendemain 26, l'armée devança le jour, pour gagner Gœrlitz avant le maréchal Daun. L'avant-garde, compoſée de houſards & de dragons, y arriva la première ; elle trouva d'abord un corps de cavalerie poſté der-

rière un défilé du côté de Rauchertswalde ; il n'étoit pas poſſible de l'attaquer dans cette poſition avantageuſe ; on fit en eſcarmouchant ce que l'on put pour l'engager à combattre, mais inutilement. On apprit enfin par un transfuge, que c'étoit le corps des carabiniers & grenadiers à cheval, commandé par un général Eſpagnol, nommé d'Ayaſſas ; & ſur cet éclairciſſement, on réſolut de choquer la fierté eſpagnole, pour engager ce général à paſſer le défilé & à ſe laiſſer battre ; pour cet effet, des houſards le provoquèrent ; il paſſa le défilé en fureur, & fondit ſur ceux dont il ſe croyoit inſulté. Auſſitôt les dragons le chargèrent & culbutèrent ſa troupe dans le même défilé qu'il avoit paſſé avec tant d'imprudence. Il y perdit 800 hommes, que les Pruſſiens firent priſonniers ; d'Ayaſſas ſe ſauva ſous la montagne de Landskron, où le prince de Durlach venoit d'arriver avec la réſerve qu'il commandoit. L'infanterie de l'avant-garde Pruſſienne arriva en même temps ; on s'en ſervit pour s'emparer de Gœrlitz, qui ſe rendit ſans grandes difficultés. L'armée du Roi y appuya ſa gauche ; ſa droite fut pouſſée à Girbiesdorf & Ebersbach. Ce flanc étoit couvert par un ruiſſeau bourbeux, qui coule dans un fond, dont le revers du côté des Pruſſiens étoit eſcarpé. Les Autrichiens arrivèrent l'après-midi ; le maréchal Daun étendit ſon armée derrière la Landskron, d'Oſſeg vers Marckers-

dorf. Le Roi fut obligé de reſter dans ce camp, pour donner quelques jours à l'arrangement des vivres, de ſorte que l'armée ne put ſe mettre en marche que le 30. Les troupes décampèrent de nuit, pour paſſer la Neiſse avant que l'ennemi en pût être informé. On trouva Mr. de Laudon embuſqué dans le bois de Schœnberg. Les Pruſſiens faiſoient cette marche légérement, parce que les bagages & les vivres avoient pris la route de Naumbourg-Am-Queis. L'arrière-garde fut toutefois attaquée proche de Schœnberg, & ce ne fut qu'une bataille durant toute la route ; Mr. de Laudon y étoit encouragé par un renfort de 12,000 hommes, que le maréchal Daun lui avoit envoyé ; de ſon côté, S. A. R. le prince Henri, qui commandoit cette arrière-garde, fit de ſi bonnes diſpoſitions en ſoutenant les brigades réciproquement, en poſta d'autres ſi à propos, afin de recevoir celles qui ſe retiroient pour continuer leur chemin, qu'il n'y eut que du temps de perdu. A la vérité, Mr. de Bulow, lieutenant-général, & environ 200 ſoldats furent bleſſés ; il n'y eut d'ailleurs de tués que 15 hommes tout au plus. A Lauban, il fallut préparer des ponts ſur le Queis ; ce qui fit perdre un jour. Le premier de novembre, l'armée prit la route de la Siléſie ; on ſe prépara ſur-tout à bien recevoir l'ennemi à l'arrière-garde ; car ſa force ſe trouvoit aſſez conſidérable pour mériter cette attention. Le camp Pruſſien avoit ſes

Novembre.

deux aîles ſur deux croupes de montagnes, qui aboutiſſoient chacune vers le Queis ; plus on approchoit de Lauban, plus les hauteurs dominoient celle du camp. On forma ſur chacune de ces hauteurs une arrière-garde ſéparée. Le Roi ſe trouvoit à la croupe de la droite, le margrave à celle de la gauche, des houſards furent placés dans le fond entre ces deux corps d'infanterie pour agir ſelon le beſoin. Derrière ces premiers corps, des brigades d'infanterie & d'artillerie en échelons occupoient les hauteurs dominantes, pour que chaque corps qui ſe replioit, pût ſe retirer ſous la protection d'un autre. Au premier mouvement rétrograde que firent les troupes Pruſſiennes, Mr. de Laudon accourut plein d'ardeur pour entamer cette arrière-garde ; il ne s'en fallut preſque rien que les houſards ne le fiſſent priſonnier. Il voulut occuper le premier emplacement que le Roi venoit de quitter ; il y menoit déjà ſon artillerie ; mais le feu préparé des batteries Pruſſiennes démonta ſon canon, mit ſon infanterie en déſordre, & l'obligea de s'enfuir. Il tâcha de renouveller cette manœuvre à trois repriſes, & toujours inutilement ; car des feux préparés, de même que le premier, lui firent eſſuyer la même choſe. Les houſards de Puttkammer, embuſqués dans un bois, donnèrent enfin ſur ſon monde, & le dégoûtèrent pour ce jour-là d'inquiéter la marche des Pruſſiens. S. A. R.,

qui s'étoit poſtée à l'autre bord du Queis, y reçut l'arrière-garde, après quoi le Roi & ſon frère ſe ſéparèrent ; le Roi marcha par Lœwenberg, Pombſen, Jauernick & Girelsdorf à Noſſen ; le prince Henri ſe rendit à Landshut, où il releva Mr. de Fouquet, qui vint joindre le Roi ſur la route de Neiſse. 6.

Mr. de Harſch aſſiégeoit Neiſse depuis le 20 d'octobre. Son attaque étoit dirigée ſur le fort de Pruſſe, du côté de Heidersdorf. La ſeconde parallèle achevée ſe trouvoit à 30 toiſes du chemin couvert, & toutes les batteries étoient montées. Quoique le maréchal Daun y eût envoyé des ſecours par le chemin de Silberberg, ſur le bruit répandu de l'approche du Roi, les Autrichiens levèrent le ſiège. Mr. de Treskow, commandant de la place, ſaiſit ce moment, & fit une ſortie où l'ennemi perdit 800 hommes ; Mrs. de Harſch & de Ville ſe retirèrent en hâte, ils paſſèrent la Neiſse & ſe replièrent par Ziegenhals à Jægerndorf, en abandonnant aux environs de Neiſse des amas conſidérables de munitions de guerre, qu'on ne leur donna pas le temps de tranſporter.

Mr. de Fouquet ſuivit les ennemis dans la haute Siléſie, & s'établit à Neuſtadt, d'où il pouvoit le mieux les obſerver. A peine les troupes furent-elles arrivées près de Neiſse, que le Roi entreprit une nouvelle expédition. Après le départ des Pruſſiens de la Luſace,

le maréchal Daun avoit pris le 4 d'octobre le chemin de l'Elbe; le 7 il paſſa cette rivière à Lohmen, & prit le camp de Pirna; Mr. de Finck, qui étoit demeuré à Gémich (Gamig) depuis l'abſence de S. A. R., ne put maintenir cette poſition contre un nombre auſſi ſupérieur d'ennemis; il ſe replia ſur le Windberg, & delà ſur Keſſelsdorf, pendant que le maréchal Daun détacha les troupes des cercles vers Eulenbourg, Torgau & Leipſick. Le comte de Dohna étoit en marche de ce côté-là. Les Ruſſes, comme nous l'avons dit, avoient pris le chemin de la Pologne, à l'exception de Mr. de Palmbach, qui avec un détachement de quelques milliers d'hommes avoit entrepris le ſiège de Colberg. Ce général Ruſſe avoit pouſſé ſes travaux avec force le 26 & le 27 d'octobre; il donna des aſſauts conſécutifs au chemin couvert de la place, & fut chaque fois vigoureuſement repouſſé; il préparoit un nouvel aſſaut pour le 29, & les Ruſſes avoient même arrangé des bateaux, au moyen deſquels ils ſe flattoient de paſſer le foſſé capital, pour emporter la place d'emblée. Le comte de Dohna ayant envoyé Mr. de Platen au ſecours de Colberg, ce général battit auprès de Greiffenberg un corps d'obſervation que les Ruſſes y avoient placé; après quoi il s'avança juſqu'à Treptow. Son arrivée dégoûta Mr. de Palmbach de ſièges & d'aſſauts; il ſe retira par Cœſlin & par

Bublitz en Pologne. La tranchée fut ouverte le 3, & la place dégagée le 29 d'octobre. Le Sr. de Heyden, commandant de la place, ſe diſtingua durant ce ſiège par ſes bonnes diſpoſitions, ſa vigilance & ſa fermeté. Le comte de Dohna attira à lui Mr. de Wédel, qui avoit agi contre les Suédois, qui les avoit battus à Fehrbellin, pouſſé par Ruppin au-delà de Prenzlow, qui avoit enlevé le détachement entier de Heſſenſtein, dans la ſeigneurie de Mr. d'Arnim, & que la victoire avoit ſuivi par-tout. Mr. de Manteufel le releva avec moins de troupes, & pendant la marche de la Saxe, Mr. de Wédel conduiſit l'avant-garde du comte de Dohna. Lorſque Mr. de Haddick arriva 12.
près de Torgau, l'avant-garde Pruſſienne y parut en même temps; Mr. de Haddick ſe re- 15.
plia par le bois ſur Eulenbourg; Mr. de Wédel le ſuivit à la trace; & quoique les ponts de l'Elſter fuſſent rompus, la cavalerie Pruſſienne paſſa la rivière à gué, & donna ſi à propos ſur l'ennemi, que Mr. de Haddick perdit 200 hommes & 3 canons. Le comte de Dohna ſuivit Mr. de Wédel d'Eulenbourg; il s'avança vers Leipſick, que l'armée des cercles avoit inveſti. Le prince de Deux-Ponts, intimidé par l'échec que Mr. de Haddick venoit d'eſſuyer, n'attendit pas l'approche des Pruſſiens; le ſiège fut levé; il ſe retira en hâte ſur Colditz; delà il tourna vers Plauen, & alla prendre dans

l'Empire des quartiers du côté de Hof & de Bareuth.

Pendant que le prince de Deux-Ponts & Mr. de Haddick fuyoient vers l'Empire, le maréchal Daun s'approchoit de Dresde. Le corps Pruſſien, trop expoſé à Keſſelsdorf, paſſa l'Elbe, & ſe campa au fauxbourg du nouveau Dresde, entre le Fiſchhaus & les Scheunen. Mr. de Schmettau, qui étoit commandant de Dresde, voyant que les Autrichiens ſe préparoient à s'emparer du fauxbourg de Pirna, y fit mettre le feu. Le maréchal Daun ménageoit la jeune cour qui étoit dans la ville; il eſt à préſumer que ſans elle il auroit été plus entreprenant; cependant les foſſés de la place étoient bons. Le Roi avoit quitté la Siléſie; ſon avant-garde ſe trouvoit au Weiſſenberg; de ſorte que le commandant pouvoit en toute ſûreté attendre l'arrivée de ce ſecours. Le retour du Roi acheva de déranger les projets du maréchal Daun. Le comte de Dohna avoit expédié l'armée des cercles; la ſaiſon étoit avancée, & l'armée du Roi pouvoit dans trois marches être à Dresde; toutes ces conſidérations inſpirèrent au maréchal Daun le deſſein de ſe retirer. Il décampa le 15 de Grunau & de Leibnitz, & rentra en Bohème, où il mit ſes troupes en quartiers d'hiver. Sur la nouvelle de ſon départ, le margrave Charles, qui étoit avec le gros de l'armée à Gœrlitz, reçut ordre de ramener les

troupes en Siléſie. Le Roi, qui étoit au Weiſſenberg, pouſſa juſqu'à Dresde, où les arrangemens ſe firent pour les quartiers d'hiver. Le comte de Dohna retourna dans la Poméranie & le Mecklenbourg; Mr. de Hulſen s'établit à Freyberg ſur les frontières de la Bohème; Mr. d'Itzenplitz commanda à Zwickau, & en Siléſie on tira un cordon le long des frontières de la Bohème, de Greifenberg à Glatz; pour Mr. de Fouquet, il occupa Jægerndorf; Léobſchutz, Neuſtadt & les environs.

Nous n'avons fait qu'une légère mention de la campagne des Suédois, auxquels on n'avoit oppoſé que des détachemens de la garniſon de Stettin, juſqu'à ce que le Roi détacha Mr. de Wédel du camp de Ramnau en Luſace. Les proueſſes des Suédois conſiſtoient à pénétrer dans le plat pays, lorſqu'ils n'y trouvoient aucune oppoſition; un foible détachement les réduiſoit à la défenſive; & bien loin d'avoir fait des conquêtes, ils ſe trouvèrent trop heureux qu'on leur permît pendant l'hiver de ſe cantonner aux environs de Stralſund. Nous avons également paſſé ſous ſilence quelques détachemens que S. A. R. fit au commencement du printemps vers Bareuth & Bamberg; Mrs. de Drieſen & Meyer furent chargés de ces petites expéditions, dont le but étoit de ralentir les opérations de l'armée des cercles, & de répandre la terreur chez les princes d'Al-

lemagne qui s'étoient déclarés contre le Roi.

Vous trouverez, en considérant le total de cette campagne, qu'elle se distingue des autres par la quantité des sièges qui furent levés ; il n'y eut que deux places de prises, Schweidnitz par les Prussiens, & le Sonnenstein par les troupes de l'Empire. D'ailleurs le Roi leva le siège d'Olmutz ; les Russes, ceux de Kustrin & de Colberg ; les Autrichiens, ceux de Neisse & de Dresde ; & les troupes des cercles, ceux de Torgau & de Leipsick.

Après la fin de cette longue & fatigante campagne, le Roi ayant fait raser les ouvrages du Sonnenstein, retourna en Silésie, où il établit son quartier général à Breslau.

CHAPITRE IX.

De l'hiver de 1758 *à* 1759.

LA famille royale perdit cette année deux personnes illustres ; l'une fut le prince de Prusse, tombé en langueur, qui fut emporté dès le commencement de juin par un catarre suffocatif, dans le temps que les Prussiens assiégeoient Olmutz. Son bon cœur & ses connoissances, qui annonçoient pour l'avenir un gouvernement doux & heureux, le firent regretter. La margrave

margrave de Bareuth fut la ſeconde. C'étoit une princeſſe d'un rare mérite ; elle avoit l'eſprit cultivé, & orné des plus belles connoiſſances, un génie propre à tout, & un talent ſingulier pour tous les arts. Ces heureux dons de la nature faiſoient cependant la moindre partie de ſon éloge. La bonté de ſon cœur, ſes inclinations généreuſes & bienfaiſantes, la nobleſſe & l'élévation de ſon ame, la douceur de ſon caractère, réuniſſoient en elle les avantages brillans de l'eſprit à un fond de vertu ſolide, qui ne ſe démentit jamais. Elle éprouva ſouvent l'ingratitude de ceux qu'elle avoit comblés de biens & de faveurs, ſans qu'on pût citer un exemple qu'elle eût jamais manqué à perſonne. La plus tendre, la plus conſtante amitié uniſſoit le Roi & cette digne ſœur. Ces liens s'étoient formés dès leur première enfance ; la même éducation & les mêmes ſentimens les avoient reſſerrés ; une fidélité à toute épreuve des deux parts les rendit indiſſolubles. Cette princeſſe, dont la ſanté étoit foible, prit ſi fort à cœur les dangers qui menaçoient ſa famille, que le chagrin acheva de ruiner ſon tempérament. Son mal ſe déclara bientôt ; les médecins reconnurent que c'étoit une hydropiſie formée ; leurs remèdes ne purent point la ſauver ; elle mourut le 14 d'octobre avec 1758.
un courage & une fermeté d'ame dignes des plus intrépides philoſophes. Ce fut le jour même

où le Roi fut battu à Hochkirchen par les Autrichiens. Les Romains n'auroient pas manqué d'attribuer à ce jour une fatalité, à cauſe de deux coups auſſi ſenſibles, dont le Roi fut frappé en même temps. Dans ce ſiècle éclairé, on eſt revenu de ces ſtupides erreurs qui faiſoient croire à des jours heureux ou ſiniſtres. La vie des hommes ne tient qu'à un cheveu; le gain ou la perte d'une bataille ne dépend que d'une bagatelle. Nos deſtins ſont une ſuite de l'enchaînement général des cauſes ſecondes, qui dans la foule des événemens qu'elles amènent, en doivent néceſſairement produire d'avantageux & de funeſtes. La même année termina le pontificat du pape Benoît XIV, le moins ſuperſtitieux & le plus éclairé des pontifes qui depuis long-temps euſſent occupé le ſiège de Rome. Les factions françoiſe, eſpagnole & autrichienne lui donnèrent pour ſucceſſeur le Vénitien Rezzonico, qui prit le nom de Clément XIII. La différence du génie de ces deux papes frappa d'autant plus le public, que Clément, peut-être bon prêtre, manquoit des talens néceſſaires aux ſouverains de Rome pour gouverner leurs états & l'égliſe univerſelle. Ses premiers pas dans le gouvernement pontifical furent de fauſſes démarches; il envoya au maréchal Daun une toque & une épée bénites, pour avoir battu les Pruſſiens à Hochkirchen, quoique de tels préſens, ſe-

lon l'uſage de la cour Romaine, ne ſe faſſent qu'à des généraux qui ont vaincu des nations infidelles, ou dompté des peuples barbares. Cette conduite le brouilloit donc néceſſairement avec le Roi de Pruſſe, qu'il devoit ménager à cauſe du grand nombre des ſujets catholiques, établis dans les états de ſa domination. Ce pape eut avec le roi de Portugal des démêlés plus importans au ſujet des Jéſuites. Ces pères avoient fait la guerre aux Eſpagnols & aux Portugais dans le Paraguay, & les avoient même battus. Depuis ces brouilleries, le roi de Portugal ne jugea plus convenable de confier les ſecrets de ſa conſcience & de ſon gouvernement, à des membres d'une ſociété qui avoit agi comme ennemie de ſon royaume. Il renvoya le Jéſuite dont il s'étoit ſervi, & choiſit un confeſſeur d'un autre ordre de religieux. Les Jéſuites, pour ſe venger de cet affront, qui tiroit d'autant plus à conſéquence, que la conduite du Roi pouvoit être imitée par d'autres ſouverains, cabalèrent dans l'état, & excitèrent contre le gouvernement, tous les grands du royaume ſur leſquels ils avoient du crédit. Le père Malagrida, animé d'un zèle plus ardent, d'une haine théologale plus vive que ſes confrères, parvint par ſes intrigues à tramer une conſpiration contre la perſonne du roi, dont le duc d'Aveiros ſe déclara le chef. Ce duc ſachant que le roi devoit ſe promener

en carroſſe, embuſqua des conjurés ſur le chemin où le prince devoit paſſer. Le cocher fut tué du premier coup, & du ſecond le roi eut le bras caſſé. Long-temps après, le ſecret de la conjuration fut découvert par des lettres, que les chefs du parti écrivoient au Bréſil pour y cauſer un ſoulèvement. Le duc d'Aveiros & ſes complices furent arrêtés; ils dépoſèrent unanimement que cet attentat leur avoit été ſuggéré par les Jéſuites, inſtigateurs de tout ce qui venoit d'arriver. Le roi voulut faire une punition exemplaire des auteurs de cet abominable complot. Son juſte reſſentiment, armé des loix, ſoutenu par les tribunaux, devoit éclater contre les Jéſuites. Le pape prit leur défenſe, & s'y oppoſa ouvertement. Toutefois ces pères furent bannis du royaume; ils allèrent à Rome, où ils furent recueillis non comme des rebelles & des traîtres, mais comme des martyrs qui avoient ſouffert héroïquement pour la foi. Jamais la cour de Rome n'avoit donné un tel ſcandale. Quelque vicieux que fuſſent les pontifes que les ſiècles précédens avoient déteſtés, aucun d'eux cependant ne s'étoit ouvertement déclaré le protecteur du crime & des aſſaſſinats. La conduite peu judicieuſe du pape parut influer ſur tout le clergé; la toque bénite qu'il avoit envoyée au maréchal Daun, excita une effervescence de zèle bizarre, chez les ſouverains eccléſiaſtiques d'Al-

lemagne. L'électeur de Cologne entr'autres publia un édit dans ſes états, par lequel il défendoit à ſes ſujets proteſtans, ſous de grièves peines, de ſe réjouir des avantages que les Pruſſiens ou les alliés pourroient remporter ſur leurs ennemis. Ce fait, qui par lui-même mérite peu d'être rapporté, doit pourtant être cité, parce qu'il caractériſe l'abſurdité des mœurs d'un ſiècle, dans lequel la raiſon a fait d'ailleurs tant de progrès. Mais ces farces, qui ſe paſſoient aux petites cours, n'attiroient ſur elles que les ſifflets du public; au-lieu que les paſſions qui agitoient les grandes cours de l'Europe, produiſoient des ſcènes plus funeſtes & plus tragiques. Nous avons vu il n'y a pas long-temps à Verſailles, l'abbé de Bernis devenir miniſtre des affaires étrangères, & bientôt cardinal, pour avoir ſigné le traité de Vienne. Tant qu'il fut queſtion d'établir ſa fortune, toutes les voies lui furent égales pour y parvenir; mais auſſi-tôt qu'il ſe vit établi, il tâcha de ſe maintenir dans ſes emplois, en ſe conduiſant par des principes moins variables & plus conformes aux intérêts permanans de l'état. Ses vues ſe tournèrent toutes du côté de la paix, afin de terminer d'une part une guerre, dont il ne prévoyoit que des déſavantages, & d'une autre, pour tirer ſa nation d'une alliance contrainte & forcée, dont la France portoit le fardeau, & dont la maiſon d'Autriche devoit

ſeule retirer tout le fruit & toute l'utilité. S'adreſſant à l'Angleterre par des voies ſourdes & ſecrètes, il y entama une négociation pour la paix; mais la marquiſe de Pompadour étoit d'un ſentiment contraire, & auſſi-tôt il ſe vit arrêté dans ſes meſures. Ses actions imprudentes l'élevèrent, ſes vues ſages le perdirent; il fut diſgracié pour avoir parlé de paix, & envoyé en exil dans l'évêché d'Aix. Mr. de Choiſeul, Lorrain de nation, ambaſſadeur de France à la cour de Vienne, fils de Mr. de Stainville, ambaſſadeur de l'empereur à Paris, devint miniſtre des affaires étrangères à la place du cardinal diſgracié. Il ſignala ſon entrée dans le miniſtère par un nouveau traité d'alliance qu'il conclut avec la cour de Vienne, & dont nous donnons la copie à la fin de ce chapitre, pour ne point interrompre le tableau général que nous offrons au lecteur. En le parcourant, vous vous appercevrez de l'aſcendant que la cour de Vienne avoit pris ſur celle de Verſailles, & qui n'alla depuis qu'en augmentant. Mr. de Choiſeul, non content du traité déſavantageux qu'il venoit de conclure avec l'impératrice-reine, ordonna au nom du roi, à l'académie des inſcriptions, de frapper une médaille qui éterniſât la mémoire de cet événement. Ces deux cours ne s'en tinrent pas là; elles employèrent leur commun crédit à la cour de Pétersbourg, pour ranimer la haine de l'impératrice Éliſabeth contre le Roi

de Pruſſe ; elles lui repréſentèrent qu'il convenoit de laver la tache que ſes troupes avoient reçue à Zorndorf, en mettant le printemps prochain une armée plus nombreuſe en campagne. Son favori ne ceſſoit de lui répéter, que pour changer en terreur le mépris des Pruſſiens pour les Ruſſes, il falloit ordonner aux généraux qui commanderoient ces troupes, d'agir avec la plus grande vigueur, & de ſuivre en tout les impulſions qu'ils recevroient des puiſſances alliées. Toutes ces inſinuations menoient au but qu'avoit la cour de Vienne, de charger ſes alliés des haſards de la guerre, & de ſe ménager pour en retirer ſeule l'avantage.

Le roi de Pologne étoit mêlé dans toutes ces intrigues ; non-ſeulement il aigriſſoit la cour de Pétersbourg contre celle de Berlin, mais voulant encore tirer de l'amitié de l'impératrice Éliſabeth des avantages pour ſa famille, il la ſollicita de procurer par ſon aſſiſtance le duché de Courlande à ſon troiſième fils, le prince Charles. L'impératrice, favorable aux Saxons, conſentit à cet établiſſement, & Auguſte II inveſtit ſon fils de ce duché. Le nouveau duc alla à Pétersbourg pour remercier l'impératrice de cette faveur. Ce prince inquiet & ardent prit part à toutes les intrigues de la cour ; ſes procédés le brouillèrent avec le grand-duc & ſon épouſe ; il s'attira leur inimitié, & cette haine le perdit dans la ſuite.

Tandis que l'impératrice de Ruſſie donnoit

des duchés, & s'approprioit des royaumes, elle n'étoit pas elle-même ſans appréhenſion; elle craignoit que les Anglois, alliés des Pruſſiens, & mécontens de la conduite des Ruſſes envers eux, depuis le commencement de la guerre, n'envoyaſſent une flotte dans la Baltique, pour brûler le port de Cronſchlott. Pour prévenir de pareilles entrepriſes, ſes miniſtres négocièrent un traité d'aſſociation avec les couronnes de Suède & de Danemarck, afin d'interdire le paſſage du Sund aux flottes étrangères. Cette convention, où les Suédois trouvoient leur compte, & à laquelle les ſubſides de la France obligeoient les Danois de ſe conformer, fut promptement conclue entre ces trois puiſſances. L'Angleterre ne s'embarraſſoit guère des meſures que prenoient les puiſſances du Nord, pour défendre à ſes eſcadres l'entrée de la Baltique; elle dominoit ſur l'Océan & ſur toutes les autres mers, ſans s'inquiéter de la Baltique, ni du Sund. Ses amiraux Boſcawen & Amhorſt avoient pris le Cap-Breton: le Sr. Keppel s'étoit rendu maître de l'iſle de Gorée ſur les côtes d'Afrique. Les Indes leur offroient des conquêtes; les côtes du Danemarck, de la Suède, de la Ruſſie ne leur en offroient aucune. Ces grands progrès des Anglois ne ſoulageoient point le Roi du fardeau qu'il portoit, & des riſques que ſa couronne avoit à courir. Il avoit demandé en vain aux Anglois une eſcadre, pour couvrir ſes ports

de la Baltique, menacés par les armemens des flottes Ruſſes & Suédoiſes. Le Sr. de Rexin, miniſtre du Roi à la Porte, fut ſans ceſſe traverſé dans ſa négociation par le Sr. Porter, miniſtre de la Grande-Bretagne. D'ailleurs, le nouvel empereur des Turcs, ſans éducation, étoit ignorant dans les affaires, & d'une timidité extrême, tant par la crainte d'être détrôné, que par celle du mauvais ſuccès de ſes armes, s'il s'engageoit dans une guerre avec la maiſon d'Autriche. Quelque grandes que fuſſent les ſommes qui paſſoient à cette cour, quelque voie de corruption qu'on tentât, les affaires n'en furent guère avancées, à cauſe que les Autrichiens & les François répandoient de l'argent, & faiſoient des largeſſes avec la même profuſion, & que les Turcs trouvoient plus leur compte à recevoir des récompenſes pour ne rien faire, que pour entrer en action. Les efforts inutiles que le Roi avoit faits à la Porte, le perſuadèrent de plus en plus, que n'ayant aucun ſecours étranger à attendre, il ne devoit recourir qu'à ſes propres reſſources. Son attention ſe tourna uniquement ſur ſon armée; on leva autant de monde que l'on put, on arma, on remonta, on approviſionna les troupes, afin de s'oppoſer dans la campagne prochaine avec une armée bien conditionnée, & nombreuſe, à la multitude d'ennemis que les Pruſſiens auroient à combattre.

fussent mises à l'abri de toute insulte, & le roi très-chrétien ayant voulu se charger de la défense de ces deux places, elles demeureront confiées à la garde de ses troupes, pendant tout le temps que durera la présente guerre entre la France & l'Angleterre; mais cet arrangement, uniquement relatif à la sûreté desdites places, ne doit porter aucun préjudice au droit de souveraineté de l'impératrice-reine.

IX. Le roi de France promet cependant de restituer les places de Nieuport & d'Ostende, même avant sa paix avec l'Angleterre, si on en convenoit ultérieurement.

X. Les pays conquis sur le Roi de Prusse seront gouvernés & administrés au nom, & par les commissaires de l'impératrice-reine; mais les revenus publics appartiendront au roi très-chrétien, à l'exception de 40,000 florins prélevables pour les frais de l'administration.

XI. Les deux parties s'engagent à terminer à l'amiable les discussions particulières qu'elles pourroient avoir.

XII. Le roi très-chrétien promet de faire tous ses efforts pendant la guerre, & d'employer aux conférences pour la paix, ses bons offices les plus efficaces, pour qu'au traité à conclure entre l'impératrice-reine & le Roi de Prusse, le duché de Silésie & le comté de Glatz soient cédés & assurés à la maison d'Autriche, & il

ſe charge d'avance de la garantie de tout ce qui ſera ſtipulé à cet égard entre l'impératrice-reine & le Roi de Pruſſe.

XIII. Les deux parties s'engagent à ne faire ni paix ni trève avec leurs ennemis communs, que d'un parfait concert. Le roi de France promet de ne faire ni paix ni trève avec le roi d'Angleterre, ſans convenir avec lui qu'il fera tous ſes efforts pour engager le Roi de Pruſſe à accorder à ſa majeſté impériale des conditions juſtes & honorables, ou du moins ſans obliger le roi d'Angleterre à promettre qu'il ne donnera plus de ſecours au Roi de Pruſſe, & l'impératrice-reine s'engage à ne faire ni paix ni trève avec le Roi de Pruſſe qu'aux mêmes conditions.

XIV. Pour raſſurer les états proteſtans, on confirme le traité de Weſtphalie, & on s'accorde d'inviter la couronne de Suède d'accéder au préſent traité.

XV. L'impératrice reine renonce à ſon droit de réverſion des duchés de Parme, de Plaiſance & de Guaſtalle, en faveur des deſcendans mâles de l'infant Dom Philippe.

XVI. Les deux parties s'engagent d'agir de concert avec le duc de Parme auprès du roi des deux Siciles, pour fixer l'ordre de ſucceſſion dans le royaume des deux Siciles.

XVII. En retour de la renonciation énoncée dans l'article XV, le roi très-chrétien promet

d'employer ſes bons offices pour déterminer le roi de Naples à céder à l'empereur ſes prétentions ſur les biens allodiaux des maiſons de Médicis & de Farnèſe.

XVIII. L'infant duc de Parme renonce à ſes prétentions ſur les biens allodiaux des maiſons de Médicis & de Farnèſe, auſſi-bien que ſur les villes de Bozzolo & de Sabionetta.

XIX. Le roi très-chrétien promet de concourir par ſes bons offices, pour que l'archiduc Joſeph ſoit élu roi des Romains, d'une manière conforme aux conſtitutions de l'Empire.

XX. Les deux parties conviennent de ne prendre aucunes meſures par rapport à la future élection d'un roi de Pologne, que d'un concert commun; & leur but n'étant que de maintenir la liberté de la nation Polonoiſe, elles déclarent dès à préſent, que ſi le choix libre de la république venoit à tomber ſur un prince de la maiſon de Saxe, elles l'appuyeront de leur mieux.

XXI. L'impératrice-reine étant convenue avec le duc de Modène du mariage de l'archiduc Léopold avec la princeſſe de Modène, & voulant demander à l'empereur & à l'Empire l'expectative à la ſucceſſion féodale de Modène, en faveur de l'archiduc Léopold, à condition que les états de Modène ne ſoient jamais unis à la maſſe des états de la maiſon d'Autriche,

le roi de France promet d'y concourir par ſes bons offices.

XXII. On invitera d'accéder à ce traité, l'empereur, l'impératrice de Ruſſie, & les rois de Suède & de Pologne.

Les deux derniers articles, ainſi que les trois articles ſéparés, ne roulent que ſur de ſimples formalités.

TABLE DES MATIÈRES DE L'HISTOIRE DE LA GUERRE DE SEPT ANS.

TOME I.

AVANT-PROPOS. Page 5

CHAPITRE I.

Des arrangemens intérieurs de la Pruſſe & de l'Autriche durant la paix. 13

CHAPITRE II.

De la Guerre & de la Politique depuis 1746 *juſqu'à* 1756. 27

CHAPITRE III.

Cauſe de la rupture entre la France & l'Angleterre ; négociation de Mylord Holderneſs ; alliance de la Pruſſe & de l'Angleterre ; offres de Mr. Rouillé ; ambaſſade du Duc de Nivernois ; la France piquée ; guerre déclarée aux Anglois ; le Duc de Richelieu prend le Cap-

Cap-Breton ; bateaux plats qui épouvantent les Anglois ; ils font venir des Hanovriens & des Heſſois ; les Ruſſes ſe renforcent ſur la frontière de la Pruſſe ; les Autrichiens raſſemblent deux armées en Bohème ; intelligence dans les archives de Dresde, où tout le myſtère d'iniquité ſe découvre ; brouilleries avec l'Autriche ; raiſons pour déclarer la guerre ; première diſpoſition des troupes ; projet de campagne. 53

CHAPITRE IV.

Marche en Saxe ; fameux camp de Pirna ; entrée en Bohème ; bataille de Lowoſitz ; campagne du Maréchal Schwérin ; ſecours de Schandau battu ; priſe des Saxons ; quartiers d'hiver ; cordon. 74

CHAPITRE V.

De l'hiver de 1756 *à* 1757. 103

CHAPITRE VI.

Campagne de 1757. 120

CHAPITRE VII.

De l'hiver de 1757 *à* 1758. 219

CHAPITRE VIII.

Campagne de 1758. 230

CHAPITRE IX.

De l'hiver de 1758 à 1759. 288